

Rapport d'étude

Les usagers de toilettes sèches
en Limousin : retours d'expérience

*Une enquête sociologique menée sur le
Plateau de Millevaches*

Ce rapport a été rédigé par Mathilde SOYER
(OCAPI – LEESU / Ecole des Ponts Paris Tech),
à partir d'un travail d'entretiens réalisé de mai 2019 à
décembre 2020.

Volet SOCIOCAPI.

Axe « Aux toilettes et après... »

Il a fait l'objet d'une relecture détaillée de Marine
Legrand, Bernard de Gouvello, Aurélie Joveniaux, Alex
Arbarotti, Etienne Dufour et Fabien Esculier.

Remis le 9 juillet 2021

RESUME

Ce rapport présente les résultats d'une enquête sociologique menée sur le Plateau de Millevaches (Limousin) pendant 18 mois, entre mai 2019 et décembre 2020. Une vingtaine d'entretiens ont été menés auprès d'usagers de toilettes sèches, complétés de quelques interviews d'acteurs institutionnels locaux. L'étude permet de saisir, au plus près de l'expérience concrète, ce qui motive les usagers à installer chez eux des toilettes sèches et comment ils vivent avec ce dispositif au quotidien.

La littérature sociologique francophone comporte peu d'études relatives à l'usage de toilettes sèches. Elle manque notamment de monographies relatant avec précision, de manière presque ethnographique, l'usage de ces équipements par les premiers concernés. C'est l'approche retenue par ce travail, qui propose un retour d'expériences finement documenté et analysé sur la vie avec une toilette alternative dans son habitat. Le choix du terrain d'étude répond à plusieurs critères. Premièrement, on trouve sur le plateau de Millevaches de nombreux néo-ruraux engagés dans la promotion de modes de vie alternatifs, comprenant de nouvelles pratiques d'assainissement. Ainsi, nous avons pu constituer un groupe conséquent d'usagers à interroger, présentant une assez grande diversité tant dans la configuration d'habitat (type de logement, d'organisation familiale...) que dans le choix du système technique retenu (unitaire ou séparatif, à composteur intégré ou externe...). Deuxièmement, le développement de toilettes sèches est, dans certaines communes, soutenu par des acteurs institutionnels (élus, agence d'urbanisme), et nourri d'une expertise locale en la matière (bureau d'étude, SPANC). Cela permet d'appréhender le rôle favorable du contexte territorial dans la promotion d'un assainissement écologique, au-delà de la seule dynamique portée par les habitants.

La première partie revisite ainsi l'ensemble des motivations qui conduisent à opter pour des toilettes sèches. Elle souligne la logique pragmatique qui guide ces projets, et le rôle fondamental des expériences passées dans le choix du système. Elle revient aussi sur le sens et la portée plus ou moins politique de ce geste.

La seconde partie se focalise sur la vie du dispositif. Elle évoque les différents problèmes de gestion rencontrés et la manière dont ils sont progressivement surmontés. Il est ainsi particulièrement intéressant de suivre la montée en compétences des usagers et la trajectoire des systèmes dans le temps (les toilettes évoluent au fil des années). Cette partie ménage aussi une place au regard des autres et à l'acceptabilité sociale de cette proposition alternative : l'entourage amené à interagir avec la toilette influe assez fortement sur les stratégies des usagers (choix du système, aménagements, préservation d'une toilette à eau pour le « confort » de certains, etc.).

La troisième partie interroge le bout de la chaîne : que deviennent les matières produites ? Comment sont-elles prises en charge ? L'enquête révèle que l'étape du compostage est, au départ, relativement impensée. C'est l'accumulation des matières et leur présence *in situ* qui entraîne une série de questions : comment faire en sorte qu'elles se dégradent bien ? Quelle est la recette d'un « bon compost » ? Où et comment s'approvisionner en matières carbonées ? L'expérience conduit ainsi à (re)prendre conscience du caractère vivant du compost, et par extension, du sol. La valorisation de cette ressource devient alors un enjeu.

Enfin, la dernière partie quitte le périmètre de l'habitat pour interroger plus largement le territoire limousin, éclairant ainsi les éléments propices au développement des toilettes sèches.

TABLE DES MATIERES

Introduction	8
Contexte de recherche et rappel des objectifs de l'enquête.....	8
Le choix d'un territoire « pionnier » en milieu rural : une étude de cas menée en Limousin	8
La méthodologie proposée : une sociologie compréhensive qui tend vers l'ethnographie..	10
Une série d'entretiens semi-directifs.....	10
Une sociologie qualitative d'approche compréhensive.....	12
La place de la bibliographie.....	13
Remarques liminaires : avantages et difficultés du terrain d'enquête.....	14
Présentation des interviewés.....	16
Brève présentation du plateau de Millevaches	21
Structure du rapport et clés de lecture.....	24
Partie I : Opter pour des toilettes sèches : motivations, décision, critères de choix	25
1. L'habitat : point de départ de la réflexion et opportunité pour l'action	25
Trouver un assainissement adéquat.....	25
Concrétiser un engagement écologique.....	26
Le choix du dispositif : influence des expériences antérieures et poids des contraintes actuelles	28
Des toilettes sèches parfois plus performantes que des toilettes à eau ?	30
Un cas de figure possible : vivre avec des toilettes sèches alors qu'on ne l'a pas choisi.	31
2. Les valeurs : écologie, engagement, militantisme.....	35
« On ne chie pas dans l'eau potable ! ».....	35
Plus qu'un geste militant, un acte dit « responsable » pensé à une petite échelle	36
Au quotidien, quelques dilemmes écologiques en lien avec la pratique	38
En ouverture : comment caractériser la « politisation » de ce geste ?	39
Partie II : Vivre avec des toilettes sèches : organisation, difficultés, regard des autres..	44
1. Une diversité de rapports aux déjections humaines à la manutention de cette matière	44
Être à l'aise avec cette « matière universelle ».....	44
Une sensibilité aux odeurs très variable selon les personnes	45
La peur des microbes : globalement un non-sujet.....	46
D'autres pratiques alternatives en lien avec le pipi et le caca	47
Faire pipi dehors : un ajustement incontournable pour bien vivre les toilettes sèches ?..	48

2.	Sortir de la norme : la question des « autres »	49
	La toilette sèche, toujours stigmatisée.....	49
	Les TS, objets de fantasmes et de blocages.....	51
	La gêne parfois présente chez les détenteurs de TS.....	52
	Faire avec différents espaces, différentes normes.....	53
	Rendre les toilettes lisibles : laisser faire les objets, préciser le mode d'emploi.....	53
3.	Au quotidien : surmonter les problèmes en tous genres.....	56
	Premier problème entre tous : les odeurs.....	56
	Moucherons et compagnies	57
	Le défi ergonomique des systèmes séparatifs.....	58
	Sciure, copeaux, terre, cendres, broyats de café ?... S'approvisionner en matières carbonées	59
	Lieu et place de la toilette dans l'habitat.....	61
Partie III : Et après ? Gérer la matière, valoriser les résidus		62
1.	Les résidus : gestion et usages	62
	Le compost, un relatif impensé.....	62
	Prendre soin de son compost : un processus d'apprentissage.....	63
	Revenir au « vivant » ou la force symbolique de cette matière.....	64
2.	Différents points de vue sur la valorisation du compost : du « c'est très sale » au « c'est très sûr »	65
	Le compost fréquemment valorisé dans le jardin, peu dans le potager.....	66
	Isoler l'aire de compostage : retour sur une controverse.....	69
Partie IV. Le plateau de Millevaches, un éco-système favorable au développement de l'assainissement alternatif ?.....		72
1.	Faux-la-montagne et son environnement : territoire, eau, assainissement, paysage....	72
	Un milieu particulièrement fragile.....	73
	Des systèmes d'assainissement dégradés	73
	Une vulnérabilité peu lisible dans le paysage, qui appelle des efforts de « conscientisation »	74
	Des initiatives citoyennes pour mettre en débat ces problèmes.....	75
2.	L'assainissement alternatif : une dynamique des habitants.....	77
	Les usagers de toilettes sèches, exclusivement des « nouveaux habitants »	77

Mieux caractériser le profil et les styles de vie des interviewés	79
Les toilettes sèches : un élément parmi d'autres du « Faire autrement »	82
3. Le politique : entre bienveillance et expérimentations	84
Les toilettes sèches du logement passerelle	84
Les toilettes sèches temporaires de l'école	86
4. L'importance d'une expertise disponible, qui alimente une dynamique d'innovation	88
Marion et le « lobby de la phyto »	89
L'ARBAN : une forme originale pour co-créeer des logements écologiques avec les habitants	90
L'ancien SPANC en régie : une expertise qui diffuse encore	91
Quelques éléments de synthèse	96
Conclusion	98
BIBLIOGRAPHIE	104

Introduction

Contexte de recherche et rappel des objectifs de l'enquête

Cette recherche fait partie du volet « Sociocapi » du programme OCAPI¹, plus particulièrement de l'axe « Aux toilettes et après ». L'objectif de ce dernier peut être énoncé ainsi : « *S'intéresser à l'émergence de modes d'assainissement écologiques concernant la gestion des urines et matières fécales en contexte urbain, en s'interrogeant sur les transformations de l'expérience quotidienne de différents types d'acteurs. D'une part, les citoyens dont les urines et matières fécales en viennent à être considérées comme une ressource ; et d'autre part, les acteurs de la filière qui prend aujourd'hui en charge les équipements et services liés au fait de faire ses besoins : de la conception et de l'entretien des toilettes jusqu'au traitement des effluents.* »²

Pour répondre à ce besoin de connaissances, il est nécessaire d'enquêter au moins auprès de 3 types d'acteurs :

- (1) les personnes qui utilisent des toilettes sans eau au quotidien, avec ou sans séparation des urines, pour mieux connaître leurs motivations, leurs habitudes, leurs éventuelles difficultés, les savoirs et imaginaires associés aux déchets corporels et à l'assainissement dans ce contexte, mais aussi les débats et controverses existantes (sur les choix techniques, les modes d'usages, les options de valorisation).*
- (2) les opérateurs pionniers de l'assainissement écologique en France qui pourront être interrogés sur la genèse du RAE (naissance, projet général, conception des usagers auxquels les toilettes sèches s'adressent), mais aussi leur regard actuel sur le développement des TS.*
- (3) les acteurs institutionnels (représentants des Ministères – Santé et Environnement, mais aussi AFNOR, SPANC, qui organisent et pratiquent l'assainissement autonome « officiel »). On pourra aussi questionner les concepteurs d'EcoQuartiers pour voir comment les toilettes séparatives prennent place dans ce référentiel. »*

L'enquête menée auprès des usagers en Limousin répond au premier terrain mentionné. Il semble aujourd'hui essentiel, dans la dynamique globale de recherche d'OCAPI, de recueillir et analyser des **retours d'expériences d'usagers** de toilettes sèches. Ces données devraient en effet permettre d'éclairer les questions culturelles, organisationnelles, politiques et économiques liés à ces usages évoquées précédemment.

Le choix d'un territoire « pionnier » en milieu rural : une étude de cas menée en Limousin

Aujourd'hui, les toilettes sèches sont peu utilisées dans les maisons et appartements en milieu urbain dense (en particulier en France), même si plusieurs réflexions et expérimentations allant dans ce sens se développent au sein de l'habitat participatif (Joveniaux et al., 2021). Ces

¹ www.leesu.fr/ocapi

² L'ensemble du passage en italique est extrait d'une note méthodologie produite par Marine Legrand en février 2019.

démarches restant récentes et embryonnaires, il est difficile d'envisager un terrain d'enquête en ville (*a fortiori* en région parisienne) si l'on veut recueillir des vécus et expériences concrètes. En revanche, les données publicisées sur le site du RAE (Réseau pour l'assainissement écologique) apprennent qu'il existe dans certaines régions françaises des pionniers de la réflexion sur les toilettes sèches, qui mettent en place un certain nombre d'expérimentations. C'est le cas par exemple en Bretagne, dans le Limousin, ou encore dans la Drôme. Dans ces territoires, on trouve notamment des militants amenés à développer ces systèmes, entre autres efforts réalisés pour mettre en œuvre un mode de vie plus respectueux de l'environnement et porteurs d'une nouvelle qualité de vie (Pruvost, 2018).

Si les milieux ruraux présentent d'autres configurations que les milieux urbains (faible densité, proximité de la nature, prédominance d'un habitat de type individuel...), cela n'empêche nullement de produire des savoirs éclairants pour de potentiels usages en milieu urbain. En effet, on fait l'hypothèse que, sur des thèmes comme le rapport à l'intimité (hygiène, odeur), l'organisation intra-familiale (installation et entretien de la toilette), les motivations écologiques..., les profils et comportements ne vont pas différer du tout au tout d'un espace à un autre.

En outre, un certain nombre d'usagers de toilettes sèches se trouvent parmi les « néo-ruraux », ces anciens citadins nouvellement installés en milieu rural, qui ont de fait conservé un certain nombre de caractéristiques des populations citadines, en lien avec leurs expériences résidentielles passées (Richard et al., 2014).

Le choix d'un seul terrain répond aux contraintes de calendrier (15 mois de recherche) et de budget : mieux vaut privilégier un travail approfondi sur un territoire que l'on sait riche d'expériences concrètes et variées, certaines menées de longues dates, documentées par un nombre d'entretiens significatif, auprès d'acteurs de natures diverses.

Cette option se justifie aussi par la relative nouveauté de cette recherche, qui a peu de précédents : les utilisateurs de toilettes sèches français ont été peu étudiés. Il y a donc beaucoup à explorer et défricher sur la thématique, et il était peu probable que le terrain s'épuise au fil des mois d'enquête. Ce travail pourra néanmoins être complété ultérieurement à l'occasion d'une nouvelle mission, par une monographie réalisée sur un autre territoire dans une optique comparative.

Le choix de la région limousine, dans un périmètre de 50km autour du plateau de Millevaches, répond à plusieurs critères :

- On trouve sur ce territoire de nombreux néo-ruraux engagés dans la promotion de modes de vie alternatifs, comprenant de nouvelles pratiques d'assainissement. En outre, plusieurs municipalités ont depuis trois décennies mis en place des politiques d'accueil spécifiques visant à favoriser l'ancrage de ces nouveaux arrivants, et encourager les initiatives dont ils sont porteurs (Rivière, 2016) ;
- Chez certains, la pratique de la vie en collectivité/communauté conduit à penser l'usage des toilettes sèches (TS) à une échelle semi-collective, configuration intéressante pour l'enquête ;
- L'installation de TS peut être formellement soutenue par des élus et agences d'urbanisme locales (exemple de l'éco-quartier de Faux-la-montagne, dont l'un des logements, mis à disposition par la Mairie, comprend une toilette sèche séparative reliée à une phyto-épuration) ;

- On trouve une grande diversité d'usagers, car il n'y a pas que le public dit « militant » qui se frotte à ces techniques : certains citoyens fraîchement arrivés découvrent ce système sans être convaincus de prime abord par ces nouvelles propositions ;
- Les habitants, qui bénéficient souvent de grands jardins et ont des potagers, commencent pour certains à utiliser leur compost ou des engrais maison à base d'urine et de matières fécales humaines. C'est l'occasion d'explorer des expériences concrètes de valorisation des matières de TS ;
- Ma présence sur ce territoire favorisait un accès privilégié au terrain (informations, contacts, connaissances des initiatives) et l'obtention de données de qualité. La proximité permettait aussi d'optimiser le recueil d'informations en multipliant les entretiens et temps d'observation participante, qui ont tous eu lieu dans un périmètre restreint.

Cette recherche questionne également, même si c'est une dimension moins centrale de l'étude, le rôle du contexte territorial dans les choix d'installation de toilettes sèches. Nous avons notamment cherché à spécifier l'influence du milieu local sur le déploiement de ces pratiques (prosélytisme ou attitude réservée de certains élus, « bienveillance » du SPANC, présence d'une expertise locale en la matière via des associations ou bureaux d'études, rôle d'exemple d'habitats collectifs de types éco-quartiers...).

Quelques entretiens menés avec des acteurs institutionnels (élus locaux, SPANC, Agence d'urbanisme locale...) ont permis de compléter les données recueillies sur les parcours d'installation, afin de repérer des éléments favorisant ou au contraire des obstacles.

La méthodologie proposée : une sociologie compréhensive qui tend vers l'ethnographie

Une série d'entretiens semi-directifs

J'ai mené une enquête qualitative essentiellement fondée sur la conduite d'entretiens semi-directifs auprès d'usagers de toilettes sèches. On recense ainsi 14 entretiens menés avec des usagers, et 6 avec des « acteurs complémentaires » de type institutionnel. Comme les entretiens se sont faits, pour la plupart, en couple, via 14 interviews j'ai pu de fait collecter une vingtaine de témoignages singuliers sur la pratiques des toilettes sèches. Un tableau récapitulatif recense de manière détaillée, à la fin de cette introduction, l'ensemble des interviews menés en indiquant quelques caractéristiques relatives aux acteurs.

Pour les usagers, les principaux thèmes abordés étaient :

(1) Parcours, motivations, choix d'installations de TS

Quels sont les parcours vers cette utilisation, les contraintes et les motivations associées ? qu'est-ce qui déclenche l'installation de toilettes sèches ? (en lien avec le contexte territorial et les mobilisations collectives existants sur place). Qui sont les gens qui les utilisent ? Quels critères président au choix d'une technique ou d'un dispositif en particulier ? Auprès de qui s'informe-t-on ? Choisit-on plutôt un modèle rustique et bricolé, ou une technique « clé en main » ? Que fait-on ensuite des urines et matières fécales (éventuel mode de « valorisation » choisi ?)

(2) Intimité, hygiène et propreté

Est-ce que les personnes qui utilisent des toilettes sèches chez eux ont un rapport différent à la question de l'excrétion et des excréments par rapport à ceux qui utilisent une chasse d'eau ? Quel est leur rapport à l'intimité et la propreté (regard sur les bactéries et pathogènes, représentations du « propre », normes personnelles d'hygiène, discours associé à la « chimie » et au « naturel »...)

(3) Rôle du contexte et de l'organisation

Quels sont les différents contextes d'usage des TS : lieu de travail ou chez soi, degré de prise en charge du dispositif (mise en place, entretien au quotidien), organisation familiale ou collective pour le gérer...

(4) Normes sociales et acceptabilité

Les personnes subissent-elles une forme de « discrimination » en raison de leur choix d'assainissement ? Ressentent-elles de la gêne par rapport à ça ? Certaines contraintes (obligation de s'asseoir, odeurs, vision des excréments des autres...) posent-elles problème aux visiteurs ? Note-t-on des mésusages de la part des invités ? Certains publics sont-ils plus réticents (personnes âgées appartenant à la génération précédente, enfants, personnes malades... ?) Comment répond-on à ces difficultés ?

J'ai essayé de varier les profils d'utilisateurs enquêtés, en fonction de plusieurs critères :

- Diversité des configurations d'habitat (seul(e) / en couple / en famille / en collectif). Couplé à une diversité des formes de gestion de l'assainissement alternatif (géré par une ou plusieurs personnes, plus ou moins formalisé...)
- Diversité des types de toilettes (Toilettes à Litière Biomaitrisée, TS à séparation en amont, en aval, toilettes rustiques et fait maison, sophistiquées et high tech, système plus ou moins coûteux...)
- Diversité des types de valorisation (compost "sauvage" ou dans les règles de l'art, épandage de l'urine ou non...)

Pour les acteurs de type institutionnel, les thèmes abordés seront :

(1) Connaissance de l'assainissement alternatif (notamment TS), positionnement et discours

Quel est le niveau de connaissances des acteurs quant aux toilettes sèches, à la phyto-épuration, au compostage ?... Comment l'appréhendent-ils au regard de l'assainissement classique ? Comment perçoivent-ils leur développement ?...

(2) Contexte normatif et réglementaire, dispositifs de subvention, leviers ou freins

Repère-t-on des pratiques et dispositifs encourageant le développement de pratiques alternatives à l'assainissement classique ? Repère-t-on au contraire des freins, suspicions, difficultés ?... Quels exemples peut-on repérer et décrire précisément, en termes de postures favorisantes ou au contraire décourageantes ?

Une sociologie qualitative d'approche compréhensive

J'ai abordé mon terrain d'enquête avec une approche éminemment qualitative, fondée ici exclusivement sur des entretiens, leur analyse fine attentive au langage employé, et leur confrontation. J'ai aussi retenu pour produire de la connaissance à partir de ce matériau le prisme de la *sociologie compréhensive*. Sans entrer dans des précisions et débats épistémologiques complexes, je retiens de cette approche sociologique (saisie par de multiples chercheurs, et faisant l'objet de nombreuses variations et nuances) qu'elle s'intéresse particulièrement *au sens* que les personnes, groupes, organisations donnent à leurs actions. L'enquêteur prend ces récits au sérieux et ne cherche pas à « sur-interpréter » ou débusquer une explication plus « consistante », au-delà de celle fournie par les sujets agissants eux-mêmes. En ce sens, elle se différencie d'une « sociologie du dévoilement », où l'on chercherait en dernière instance, par-delà les justifications apportées par les acteurs étudiés, à percevoir le « vrai sens » des phénomènes dans une optique causale ou déterministe.³

Mon objectif est ici de faire un effort de réflexivité *a minima* pour préciser ma posture de recherche et ses implications pour le matériau construit. En synthèse : je me suis ici davantage souciée de *comprendre que d'expliquer*, et voudrais de façon pragmatique tenter d'éclairer cette orientation en m'appuyant sur quelques auteurs.

Ainsi, on peut poser que « *la sociologie compréhensive est l'analyse de la société contemporaine dans sa dimension de vécu quotidien. (...) Cette réflexion épistémologique fait partie d'un débat ancien, qui toutefois est encore vif et actuel : dans le champ des sciences sociales on a assisté à l'établissement d'une « fracture épistémologique » entre l'analyse basée sur l'imputation causale mécanique, fille du positivisme du XIX^e siècle et du rationalisme, et l'analyse compréhensive, qui valorise la complexité du phénomène.* » (Grassi, 2005).

De fait, « *d'un côté, on trouve le grand appareil rationaliste qui reconnaît l'existence d'une vérité unique immanente à l'objet étudié, vérité qui est dévoilée à travers l'attribution de causes linéaires et mécaniques qui déterminent un phénomène. Le sujet est « aseptique », dans ce sens qu'il ne participe pas à la connaissance, mais il est nettement séparé de l'objet qu'il étudie, cela ayant la caractéristique de posséder une vérité intrinsèque sur laquelle il faut « jeter la lumière ». (...) Cette procédure dualiste opère une séparation tranchée et schématique entre des termes opposés, qui ne tolère pas de « compromis » : le sujet est séparé de l'objet, le vrai du faux, le réel de l'irréel, etc. Dans ce cadre, une sociologie effectivement compréhensive ne vise pas la recherche d'explications causales à intégrer dans un système de lois générales, mais plutôt la description du phénomène tel qu'il se présente aux yeux du chercheur.* »

³ Je n'en dis pas plus ici car je ne me sens pas en mesure de manier avec subtilité les différences et implications de ces différents courants et philosophies, d'autant plus que ces approches sont aussi régulièrement caricaturées dans les articles universitaires. La sociologie bourdieusienne dite « du dévoilement » apparaît sous la plume de certains comme une démarche froide doutant constamment du dire des personnes, et cherchant uniquement à mettre à jour leurs illusions grâce aux schémas universels du déterminisme social. Et la sociologie compréhensive, plus empathique, est souvent critiquée pour son inachèvement (le projet sociologique ne saurait se contenter de décrire, et de fondre son analyse propre dans celle des acteurs, comme si elle n'apportait rien d'autre qu'une redite naïve des faits).

D'un point de vue théorique et pratique, cette façon de faire de la recherche s'inspire de l'approche phénoménologique de Husserl. Pour le dire de manière simple et ne retenir de son œuvre qu'un grand principe qui nous intéresse ici : « *saisir l'essence du phénomène, au-delà de toute interprétation selon des lois, des catégories ou des jugements de valeur : voilà l'axe fondamental de la démarche phénoménologique.* » Le phénomène pur est ce que l'on me raconte, tel qu'il m'apparaît via les mots des autres. C'est cela que j'étudie, cette expérience qui prend forme dans le récit qu'on m'en fait, quand je suis en interaction avec l'acteur que je rencontre. Restituer de manière précise et détaillée les expériences relatées permet aussi de mieux toucher et donner à voir la complexité de l'agir humain – là où la recherche à tout prix d'une explication ou de « lois » permettant de monter en généralité tend de façon logique à privilégier les traits saillants, le commun, les simplifications.

Pour ce qui est de l'objectif de « compréhension », j'en retiens une définition simple, inspirée des réflexions de Max Weber : « *la compréhension permet de recomposer le sens d'une activité. Dans la mesure où l'activité se définit comme la conduite que le sujet investit d'une signification, comprendre veut dire retourner au processus de production du sens, qui s'exprime dans les différents motifs par lesquels les sujets rendent compte de leurs comportements. (...) Comprendre veut dire retrouver le contenu de sens que le sujet social vise par sa conduite. Il faut donc que la signification subjectivement visée soit en quelque manière lisible par le sociologue. C'est cette ambiguïté relative à la saisie du sens que Weber lève avec la notion d' « interprétation significative » (Sinndeutung). La notion d' « interprétation significative » désigne ici l'extension herméneutique du concept de compréhension : les activités sociales se laissent interpréter de façon compréhensible, dans la mesure où leur signification est déjà donnée dans les raisons invoquées par les sujets sociaux.* » (Grassi, 2005)
4

La production de connaissances entreprise se focalise donc sur la description des phénomènes (le fait d'avoir installé chez soi des toilettes sèches, et de *vivre avec* chaque jour) sans chercher à relier cet agir humain à des théories sur le monde social. Même si ce travail pourrait être fait aussi, en s'appuyant sur un travail complémentaire. Cela n'empêche pas de contextualiser en partie le monde social et les interactions entre humains et non-humains dans lesquelles ces pratiques prennent place.

La place de la bibliographie

Il est nécessaire d'ajouter quelques mots sur le statut de la bibliographie. J'ai fait un nombre de lectures non négligeables, mais qui sont peu exploitées ici. Contrairement à certains rapports de recherche où les lectures académiques permettent de mettre en perspective le matériau de terrain, de conceptualiser chemin faisant et de monter en généralité pour construire des apports théoriques significatifs, les mentions à des articles sont assez rares et plutôt illustratives. Elles visent à montrer que dans des champs connexes (le compostage de restes alimentaires, l'habitat

⁴ Je laisse aussi dans l'ombre toutes les critiques, remarques, dilemmes que soulèvent les relations entre comprendre, interpréter et expliquer dans la sociologie Weébérienne. Car cette dernière a également recours à des archétypes et des « *règles générales de l'expérience* » pour expliquer le comportements des sujets. Weber énonce ainsi : « *le déroulement de l'activité remplit les conditions de l'adéquation causale, lorsqu'il est conforme à des régularités déjà avérées, lorsqu'il répond à nos attentes concernant « la manière dont les hommes ont l'habitude de réagir à des situations données* » (Weber, 1906, rapporté par Grassi, 2005).

écologique...) on trouve des résultats similaires à ceux que mon enquête, sur certains aspects, a permis de documenter.

La place spécifique des lectures tient à plusieurs raisons :

- La sociologie des toilettes sèches est très peu documentée, notamment dans la littérature francophone qui a représenté l'essentiel de mon investissement. Je n'ai donc pas trouvé de champ de recherche déjà constitué, riche d'une série de propositions conceptuelles sur lesquelles j'aurais pu greffer des réflexions supplémentaires, faire un « petit pas de plus » dans la théorisation de cette pratique sociale.
- En conséquence, les lectures se sont faites par associations d'idées sur des thèmes connexes, en partant d'une base de données que nous avons co-organisée avec Marine Legrand. En partant du mot clé « toilettes sèches », nous nous sommes livrées à une compilation exhaustive des articles SHS trouvés dans des revues et ouvrages scientifiques et/ou militants (magazines exclus), sur les portails CAIRN et OPENEDITION. Cette démarche a ouvert sur une très grande diversité de travaux dans lesquels les TS et leurs enjeux spécifiques n'occupent qu'une place marginale. Ce travail donne néanmoins une idée des différents champs qui abordent cet objet, parmi lesquels nous avons identifié subjectivement des catégories distinctes pour les classer telles que :
 - Politique (questions environnementales et mouvements sociaux, politisation des petits gestes...)
 - Modes de vie (essor de l'écologie, vivre et consommer autrement...)
 - Gestion urbaine et habitat
 - Humanitaire (en lien avec l'assainissement dans des milieux contraints)
 - Etc.

Dès lors, j'ai pu piocher dans cette base, mais cela a occasionné beaucoup d'explorations pour attraper finalement peu d'éléments directement utiles, c'est-à-dire pouvant nourrir la réflexion sur notre objet spécifique. Bien que ce parcours de lecture ait été très instructif, il s'agit d'un investissement à « faible rendement » si l'on s'exprime en termes économiques.

Face à cet ensemble de contraintes, la stratégie retenue a été la suivante : le présent rapport de recherche sert d'abord à mettre à plat les données d'enquête et restituer de manière assez exhaustive le matériau. Ce choix prend tout son sens puisque c'est à notre connaissance la première enquête sociologique aussi fournie menée auprès d'usagers de toilettes sèches en France. A ce stade, la priorité est donc d'organiser et diffuser ces données. Dans un deuxième temps, nous imaginons écrire un article scientifique plus ambitieux : en fonction de la problématique retenue et de ce qu'on cherchera à monter, nous investirons le champ bibliographique pertinent. Cela permettra de se positionner dans l'ensemble des références possibles, et de fournir un effort ciblé et plus soutenu, également ouvert aux travaux en langues étrangères.

Remarques liminaires : avantages et difficultés du terrain d'enquête

Le fait de vivre sur ce territoire a indéniablement facilité les rencontres. Je suis partie avec une première série de contacts fournis par Marion Michau, directrice du bureau d'études INDIGO

(qui a été pendant de nombreuses années une franchise d'AQUATIRIS). Elle a équipé un grand nombre d'habitants du plateau de phyto-épurations, et connaît donc bien les assainissements de ceux qui ont plutôt une fibre écologique. Elle a pu m'orienter vers des usagers de toilettes sèches et veillé, selon ma demande, à varier les profils et les types de systèmes.

En allant voir cette première série d'usagers, j'ai pu sur leurs conseils et par leur intermédiaire en rencontrer d'autres : voisins, connaissances... ayant également des TS.

Cette enquête a été pour moi une occasion de mieux découvrir le territoire sur lequel je me suis installée il y a seulement 3 ans, et de rencontrer certains habitants que je ne connaissais pas. Je suis donc allée vers eux en tant que *sociologue et nouvelle voisine*, cette double casquette n'ayant pas toujours été facile à assumer. En effet, pour certains, le fait de vivre ici a de suite créé de la connivence. Nous nous sommes vite tutoyés, les entretiens ont parfois pris la forme d'un dialogue où moi aussi j'étais questionnée (d'où viens-tu ? et comment es-tu arrivée ici ? et où habites tu, et comment... ?). Il était dès lors assez facile de recueillir plusieurs informations annexes sur le profil des enquêtés : leur parcours professionnel et familial, les conditions de leur arrivée ici, les valeurs qui les animent, leurs activités... D'autres en revanche se sont montrés moins spontanément confiés, et alors il m'a alors été difficile d'insister pour obtenir certaines informations au nom de l'enquête sociologique. Parce qu'il s'agissait d'une première rencontre, et c'est alors la « voisine » qui ne voulait pas compromettre le lien futur en étant trop intrusive, en insistant pour savoir... Je suis consciente que tisser un lien et obtenir « qu'on se raconte » demande souvent bien plus de temps.

En conséquence, la grille des interviewés est peu précise sur le plan. De même, je n'ai pas toujours d'informations précises sur leurs professions, parce que nombre de personnes exercent des activités informelles, bénévoles... en plus de bricoles par ci par là, souvent présentées de façon évasive. Il est donc difficile d'avoir une idée des emplois du temps, des niveaux de revenus... Les activités multiples et complémentaires exercées aujourd'hui n'ont parfois rien à voir avec des vies professionnelles antérieures passées dans des domaines orthogonaux (et que je n'ai pas osé creuser non plus quand j'ai vu que ça n'était pas facilement raconté).

Autre sujet qu'il m'a été assez compliqué d'approfondir : les expériences résidentielles passées. Je sais que certains arrivent ici après des séparations, des *burn out*, des diagnostics de maladie, des ruptures importantes de différents ordres... Bien sûr, pour d'autres, c'est simplement pour élever des enfants en bas âge au calme, prendre sa retraite, ou monter un tiers-lieu. Mais « faire raconter » les raisons du déménagement, faire préciser suppose d'aller aussi sur ce terrain, ce que je n'ai pas fait systématiquement quand ça me semblait compliqué.

C'est pourquoi le tableau ci-dessous contient des informations éparses et de différentes natures, selon ce que j'ai pu glaner en terme de « variables sociologiques classiques ». Au final, je propose donc une vision un peu impressionniste et parcellaire des habitants de ce territoire.

Présentation des interviewés

◇ Tableau des usagers

Remarque 1 : dans la catégorie « système de toilettes », je précise depuis combien de temps environ les personnes pratiquent les toilettes sèches (TS) dans des contextes d'habitats antérieurs, en notifiant « TS : depuis X années ». S'il n'y a pas d'expériences significatives (ex : juste ponctuellement en festival, mais pas au quotidien), j'indique 0. Et depuis combien de temps elles utilisent leur système actuel (SA), celui qui fait l'objet des retours consignés dans l'entretien en notifiant « SA : X années ».

Remarque 2 : tous les prénoms des usagers ont été changés pour respecter leur anonymat.

Nom	Situation familiale + tranche d'âge	Habitat	Système de toilettes ⁵	Formation / activité pro.	Expérience urbaine
Lara et Paul	Couple avec 2 enfants 40-45 ans	Location logement passerelle (éco-quartier de Faux)	A séparation avec composteur extérieur / l'urine va à la phyto-épuration Modèle Separett (acheté) TS : 0 SA : 3 ans	L : bac + 5 en biologie / passé de vulgarisatrice scientifique / formatrice à Pivoine, asso d'éducation populaire P : musicien dans un orchestre	Oui : viennent de Paris où ils ont vécu des dizaines d'années
Fabrice et Julie	Couple avec 2 enfants 35-40 ans		A séparation avec composteur extérieur / l'urine va à la phyto (acheté) TS : 0 SA : 2 ans	J : assistante maternelle à la crèche de Faux F : musicien	Oui mais je ne sais plus où / passage par les Cévennes avant
Valentin	Célibataire 40-45 ans	Propriétaire d'une maison à l'éco-quartier de Faux / petit jardin	Unitaire avec composteur intérieur sous la toilette (acheté) TS : 0 SA : 4 ans	Dirige le BE « Eco'gest », conseil en maîtrise de l'énergie (est dans la coop' OXALIS)	
Marie	Célibataire 45-50 ans	Proprio d'une maison dans hameau de Peyrat-le-château / petit jardin	A séparation avec composteur extérieur TS : 0 SA : +- 10 ans		
Mathias et Marine	Couple avec 2 enfants 35-40 ans	Propriétaire d'une maison écologique semi auto-construite dans un petit	Unitaire avec composteur extérieur (auto-construit) TS : 0 SA : +- 4 ans	M : infirmière M : prof de musique en collègue	Oui : Limoges

⁵ La caractérisation des systèmes est calquée sur la typologie formalisée par le RAE, réseau pour l'assainissement écologique.

		hameau de Peyrat le château (950 hb) / grand jardin			
Sophie et Bastien	Couple avec 2 enfants 35-40 ans	Propriétaires d'une maison écologique auto-construite à Felletin (1700 hb) / moyen jardin	Unitaire avec composteur intérieur sous la toilette (auto-construit) TS : 3-4 ans SA : 3 ans	B : fait des chantiers de construction S : Master d'aménagement du territoire (DA polytech Tours) Responsable Agenda 21 région limousine Aujourd'hui : indépendante, formations éduc pop	
Pascale et Alain	Couple avec 4 enfants adultes 55-60 ans		Unitaire avec composteur intérieur sous la toilette (TS surélevée car pas de cave) (auto-construit) TS : 10 ans SA : en cours installation	P : éducatrice spécialisée / famille d'accueil A : dans la construction, notamment maisons écologiques	Plutôt des villes moyennes
Charlie	Célibataire 45-50 ans	Tiny house auto construite	Unitaire avec composteur extérieur (auto-construit) TS : plusieurs années via expériences de voyages SA : 3 ans	Plein d'activités non salariées autour de la construction et du maraichage	
Angèle et Dimitri	En couple Un enfant 35-40 ans	Proprio. d'une maison en cours de rénovation dans un hameau de Uzerches (2900 hb) / grand jardin	A séparation avec composteur intérieur / l'urine va à la phyto (auto-construit) TS : 5 ans SA : 2 ans	D : éleveur bovin A : science po Lyon / maintenant : découverte et cuisine de plantes sauvages	
Emilie et Marc	En couple Deux enfants 45-50 ans	Proprio. d'une maison auto-construite dans un hameau de St Moreil (220 hb)	A séparation avec composteur intérieur sous la toilettes (mais accès extérieur aussi) / l'urine va à la phyto (auto-construit) TS : 20 ans SA : 1 an	Tous les 2 : Beaux arts à Nantes, puis formation paysans-boulangers Boulangers bio depuis 20 ans	Oui : Nantes

Martin et Léa	En couple 1 enfant 35-40 ans	Proprio. Maison écolo auto-construite éco quartier de Faux / moyen jardin	A séparation avec composteur intérieur (acheté) TS : 2 ans SA : 2 ans	M : INSA Lyon option arts plastiques études Le Fresnoy (arts contemporain) Longtemps : machiniste, régisseur lumière, plasticien Auj'hui : aide à l'auto- construction + atelier bois L : je ne sais pas	Oui : Lyon, mais ses parents originaires du coin (et y vivent encore)
Lisa	Célibataire 35-40 ans	Proprio maison de bourg à Gentioux. Sans jardin, mais parcelle enherbée à 300 m.	Unitaire à composteur extérieur (auto-construit) TS : 8 ans SA : 1 an	Formation initiale domaine de l'eau Auj'hui : artisanat du cuir	Oui
Jean et François	En collectif 35-45 ans	Habitat collectif auto- construit (14 personnes dont 4 enfants, plusieurs yourtes, cabanes, Tinyhouses indépendantes. + grande maison commune) / grand jardin / grand potager	Unitaire à composteur extérieur (auto-construit) TS : 10 ans SA : 10 ans	J : science po Rennes / puis bucheron / maintenant multiples activités (vie du collectif, instructions à la maison, activités militantes) F : multiples activités, auto-construit sa maison (plein temps)	
Anna et Maxime	En couple 35-40 ans		A séparation avec composteur extérieur / l'urine va aux égouts (auto-construit) TS : 0 SA : 1,5 ans	A : Bac +5 / gestionnaire d'un garage solidaire / accompagnement des pers. En difficultés d'insertion M : enseignant en SEGPA	Sont de Rouen tous les deux, y vivent encore aujourd'hui (mais ont beaucoup voyagé)

Remarques

- 1) **Anna et Maxime** ne font pas partie des habitants du Limousin, ce sont des amis qui vivent à Sotteville-lès-Rouen, une ville limitrophe de la métropole rouennaise. Mais comme ils ont des toilettes sèches dans un contexte intéressant (péri-urbain, tout petit jardin, habitat assez dense), et qu'on a discuté plusieurs fois de mon travail, il m'a semblé intéressant d'ajouter leur témoignage aux données d'enquête. Je pensais initialement traiter cette matière à part, comme un « bonus » permettant éventuellement une mise en perspective... Mais en fait leur expérience, à quelques différences près, est

assez similaire aux vécus des usagers limousins ! Il m'a donc paru plus pertinent de les intégrer à la pluralité de voix et regards sur le sujet.

- 2) **Les éléments de parcours** n'incluent pas tous les engagements bénévoles par ailleurs des interviewés, qui renseignent parfois plus sur les activités quotidiennes des acteurs et leurs modes de vie... que leur gagne-pain. Ils offrent en tout cas une vision complémentaire intéressante, même si là encore je suis loin d'avoir des éléments exhaustifs. On pourrait, en prolongeant ce travail, contextualiser davantage la pratique des toilettes sèches dans des modes de vie dit alternatifs, et alors caractériser plus finement le profil de ces nouveaux habitants (même si nous donnons quelques éléments plus loin, cf. deuxième partie).

◇ Tableau des acteurs complémentaires

Remarque : ici, les interviewés ne sont pas anonymisés. Il fallait pouvoir les situer pour que les données qui sont présentées et l'analyse qui en est tirée aient un sens. Mais les acteurs ont relu les passages qui les concernaient et/ou donné leur accord à la publicisation de l'enquête.

Nom	Fonction	Formation	Parcours	TS	Habitat
Catherine	Maire de Faux la montagne (3 ^{ème} mandat)	?	Parmi les fondatrices d'Ambiance bois(scierie auto-gérée)	Non	Maison de bourg avec petit jardin
Marion	Directrice du BE Indigo, ex-franchise Aquatiris	BTS agriculture, option protection de l'environnement		Oui	Maison HLM dans Faux (260 hb) / moyen jardin
Vincent	PNR Région ARBAN (atelier permanent d'urbanisme rural)	Bac + 6 ou 7 (domaine agriculture, environnement, eau, géographie)		Oui, mais utilisées seulement par lui	Maison à Saint-Moreil, 220 habitants
Laurent	Technicien de rivière pour la Com'com Creuse Grand Sud (ancien tech. SPANC dans la com'com du Plateau de Gentioux)	?	« dans le domaine de l'eau »	Oui	Maison dans petit hameau proche de Gentioux / grand jardin
Camille et Benoit	Actuellement surveillants à l'école de Faux	B : diplôme de philo à l'institut catholique de Paris C : ?		Oui	B : maison dans un hameau proche de Faux la montagne C : hameau

					de Gentioux
Anaïs	Chargée de mission habitat et ass. Ecolo. Pierre et terre		ENSA Toulouse Ecole d'archi. de Grenoble	Oui	Maison proche de l'éco-centre Pierre et Terre

Remarques

J'ai contacté Anaïs de l'association Pierre et Terre sur les conseils de Florent Brun, qui avait lu la synthèse de mes premiers entretiens. Et avait fait cette suggestion : pourquoi ne pas comparer les retours des usagers avec la vision des « acteurs de l'accompagnement », qui ont aussi un regard sur les différents systèmes de TS, les problèmes rencontrés, les contextes d'habitat favorables, les profils d'usagers ? J'avais trouvé cette piste intéressante et j'ai interviewé Anaïs pour cette raison. Finalement, il m'a été assez difficile de valoriser ce matériau d'une autre nature, de lui trouver une place dans le rapport de recherche. Mais notre entretien a montré qu'il n'y avait pas de décalage entre ce qu'elle m'a relaté et les récits que j'ai recueillis : globalement les témoignages se recourent sur les motivations, choix, difficultés à surmonter, tendance au développement de l'assainissement alternatif en milieu rural...

Brève présentation du plateau de Millevaches

Eléments géographiques

Le plateau de Millevaches se situe en Nouvelle Aquitaine, il constitue la partie supérieure de l'ancien Limousin. Il est au cœur de trois départements : la Creuse au nord, la Corrèze au sud et la Haute-Vienne à l'ouest.

Le plateau forme la bordure nord-occidentale du Massif central, il est long de 55 km et large de 45km, sa superficie est de 1 800 km². Les communes du plateau se situent entre 500 et 900 mètres d'altitude, et cet espace est parfois appelé « le château d'eau de la France » en raison de ses nombreux cours d'eaux, lacs et tourbières. La Vézère, la Vienne, la Creuse et la Corrèze y prennent sa source, et le nom de Millevaches viendrait même de « *mille vacca* » (d'origine celte ou germanique) : milles sources. Le lac de Vassivière, qui attire de nombreux touristes l'été, est le 15^{ème} plus grand lac artificiel de France.

Créé en 2004, le parc naturel régional de Millevaches en Limousin (PNR) occupe la totalité du plateau et plusieurs espaces voisins.

Longtemps, le paysage du plateau s'est caractérisé par de grandes surfaces ouvertes et herbeuses, essentiellement occupées par de l'élevage. Au cours du 20^{ème} siècle, l'exploitation forestière s'est beaucoup développée, notamment via les plantations de douglas, ce qui a transformé les horizons. La forêt occupe aujourd'hui plus des 2/3 du plateau, et de plus en plus d'acteurs locaux dénoncent cette mal-forestation. La monoculture d'une espèce unique et les « coupes rases » effectuées régulièrement pour prélever du bois appauvrissent les sols, nuisent à la biodiversité et à la régulation des équilibres hydrologiques locaux.

Données socio-économiques

D'après la typologie communale de l'INSEE, 74 % des communes du plateau sont qualifiées de « *communes isolées hors d'influence des pôles* » (20 % à l'échelle nationale), c'est-à-dire de communes rurales ne subissant pas de manière significative l'influence économique et démographique des pôles urbains (Limoges, Tulle, Egletons, Ussel, Aubusson, etc.). On parle ainsi volontiers de villages ruraux, voire hyper-ruraux, et isolés. La densité moyenne ne dépasse pas 18 habitants au km². La moitié des résidents sont des retraités.

Une publication de l'INSEE⁶ s'est intéressée à la population du PNR (son périmètre excède un peu le plateau, mais les données sont représentatives). On apprend ainsi que l'artisanat représente environ 13% de l'emploi de ce territoire. Au sein de cette catégorie, les secteurs les plus pourvoyeurs sont le bâtiment, puis viennent les services divers, l'alimentation et la production. Le secteur tertiaire occupe une part très importante des résidents (58%). L'emploi se concentre particulièrement dans les domaines de la santé, l'éducation, l'action sociale, les services aux particuliers et aux entreprises. En revanche, le commerce local a perdu un établissement sur 5 depuis les années 90, ce qui est manifeste et palpable dans l'ensemble des bourgs et petites villes : les pas de porte inoccupés et les boutiques fermées y sont très nombreux. L'industrie représente 14% de l'emploi total, et est dominée par les activités du bois et du papier. L'agriculture occupe 20% des habitants, bien que le nombre d'exploitations ait beaucoup diminué ces 20 dernières années (entre 88 et 2000, le territoire a perdu 35% de ses

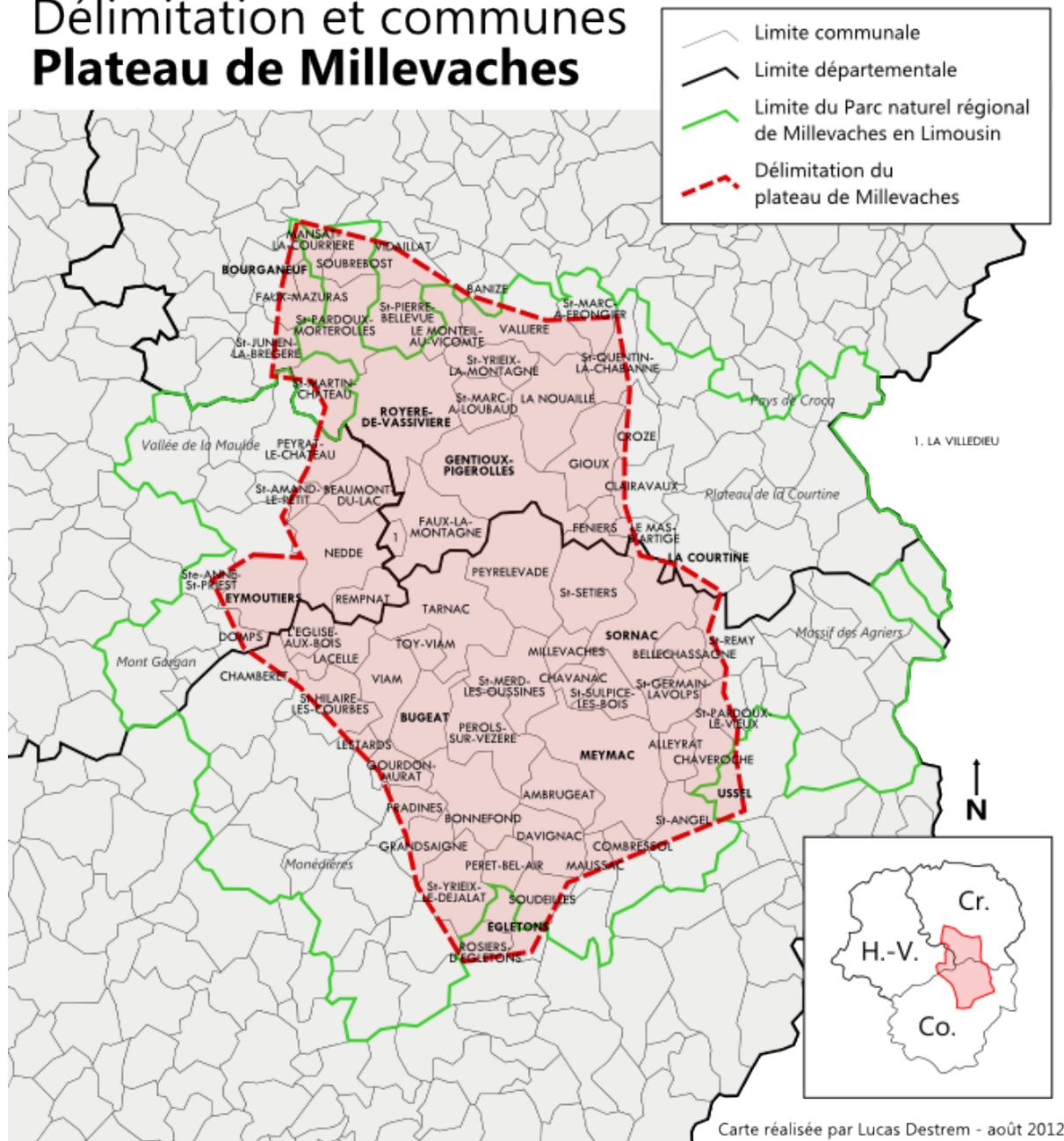
⁶ Référence : Focale INSEE Limousin, 18 septembre 2005.

structures agricoles). C'est l'élevage de bovins qui domine très largement, les légumes, fruits et la viticulture ne représentant que 1,7% des exploitations. Enfin, le plateau bénéficie du tourisme l'été : on passe de 200 emplois en moyenne au premier trimestre à 600 en juillet, et sur le territoire du parc, 1 logement sur 3 est une résidence secondaire, ce qui donne une idée de la relative désertification de certains hameaux et villages le reste de l'année.

Longtemps resté négatif du fait de l'exode rural, le solde migratoire s'inverse depuis les années 90, marquant un regain d'intérêt pour le territoire. De fait et depuis les années 80, de nombreux néo-ruraux viennent s'y installer, animés la plupart du temps d'une volonté de « faire autrement » et d'expérimenter des modes de vie dit alternatifs, bien que les pratiques contestataires, formes d'engagement et manières d'habituer le territoire soient de fait assez variées. La littérature en sciences humaines et sociales décrit fréquemment cet espace comme un « *haut lieu des alternatives sociales et écologiques* » (Hakimi-Pradels, 2021). Dans les travaux susmentionnés, il est ainsi énoncé : « *Il s'agit sans conteste d'un territoire dense en initiatives alternatives, entendues comme des projets dont les fondateurs et la majorité des usagers ont des visions, des pratiques et des modes de relations qui sont disruptifs par rapport aux visions, aux pratiques et aux modes de relations dominants de nos jours et généralement attribués au système de fonctionnement des sociétés capitalistes contemporaines (Koop, à paraître). Cela va des projets en agroécologie aux pompes funèbres alternatives en passant par les garages solidaires, les écoles alternatives et les ressourceries. Sur la montagne limousine, nous avons recensé plus de 70 projets de ce type pour une vingtaine de communes et environ 12 000 habitants (avec des chiffres particulièrement élevés pour certains villages comme celui de Faux-la-Montagne où l'on en compte plus de 27 pour 389 habitants).* »

A Faux-la montagne et dans certaines communes alentours (Royères de Vassivière, Peyrat-le-Château, Nedde, Eymoutiers..) on note même d'importantes tensions sur le logement et certains services comme les crèches, du fait de l'afflux de populations plutôt jeunes avec des enfants en bas-âge. Il y a de fait peu de maisons et appartements en bon état sur le marché locatif, et beaucoup de propriétés de famille réservées comme maisons de vacances. Plusieurs habitats rénovés sont aussi plutôt proposés comme gîte que mis sur le marché locatif.

Délimitation et communes Plateau de Millevaches



Remarque : les communes de Saint-Moreil et de Felletin, mentionnées aussi dans ce rapport, n'apparaissent pas sur cette carte car elles sont limitrophes du plateau. Saint-Moreil se trouve ainsi à 5 km à l'ouest de Saint-Martin-Château, et Felletin à 3 km au Nord de saint Quentin la Chabanne.

Structure du rapport et clés de lecture

Le rapport est organisé en 4 grandes parties. Les trois premières sont véritablement centrées sur l'objet de recherche : la pratique des toilettes sèches, au plus près du vécu de ses usagers. Les trois parties balayent ainsi l'ensemble de la trajectoire, de l'envie de se passer des toilettes à eau à la gestion des urines et matières fécales qu'impliquent ce choix, en passant par la sélection du dispositif adéquat et les ajustements qui s'opèrent au quotidien et dans le temps, pour mettre au point ce système.

Ainsi, la partie I revient sur les motivations des usagers qui conduisent au choix d'un dispositif de toilettes sèches. La partie II se focalise sur l'expérience concrète que font les usagers : comment s'organise au quotidien la vie avec une toilette sèche ? Quelle routine se met en place ? Comment les éventuels problèmes qui se posent sont-ils surmontés ? Comment l'entourage vit-il cette pratique ? Enfin, la troisième partie se centre sur le « bout de la chaîne », à savoir la gestion des résidus de toilettes sèches : comment le compost devient-il lui aussi un enjeu de maîtrise au quotidien ? Ce dernier nécessite un apprentissage et entraîne une série de réflexions sur le statut de cette matière et sa valorisation.

Conformément aux partis pris méthodologiques, le rapport fait une large place aux données de terrain, multipliant les citations d'entretiens, dans le but de donner à voir la richesse et la diversité des éclairages recueillis. Nous avons essayé de thématiser finement l'ensemble, d'organiser le matériau via des catégories et sous-titres explicites, afin de se repérer au mieux dans la densité d'extraits et de propositions.

Pour faciliter la lecture, proposer des points de repères et des enseignements intermédiaires, nous proposons régulièrement des encadrés conclusifs qui visent à mettre en lumière l'essentiel. Il s'agit de monter en généralité pour mettre l'accent sur les faits saillants et les idées clés. Ces conclusions intermédiaires peuvent aussi constituer un point de départ pour théoriser un peu ces pratiques et/ou donner lieu à des conclusions plus vastes. Ces encadrés sont systématisés pour les parties I, II et III, qui concentrent l'essentiel des données de terrain.

La quatrième partie du rapport a un statut à part. Elle évoque quelques caractéristiques tant géographiques que sociologiques du plateau de Millevaches, et propose ainsi d'ouvrir le rapport sur la question suivante : peut-on repérer des déterminants ou conditions favorables expliquant le développement manifeste des toilettes sèches sur ce territoire ?

Si la recherche restituée ici est fondamentalement *une analyse des usagers de toilettes sèches et du fonctionnement pratique de ces systèmes* (en cela, le contexte territorial dans lequel cela prend place n'est pas un élément de premier plan), il est intéressant d'évoquer néanmoins le territoire d'enquête, ne serait-ce que parce que les interviews sont riches d'éléments relatifs à la vie locale, au paysage, à la géographie de la montagne limousine et ses enjeux. En revanche, ces données ne relèvent pas d'une enquête sur-mesure construite à cet effet (qui aurait pu prévoir une étude documentaire adéquate, une série d'entretiens plus étoffée avec une grille spécifique...), d'où le statut particulier de cette mise en perspective plus modeste.

Partie I : Opter pour des toilettes sèches : motivations, décision, critères de choix

1. L'habitat : point de départ de la réflexion et opportunité pour l'action

Cette première partie est aussi l'occasion de décrire brièvement les différents systèmes de toilettes choisis par les interviewés dans le contexte de leur habitat. Il sera ensuite plus facile de s'attarder sur des enjeux plus précis (rapport à l'écologie, à l'intimité, aux normes sociales, aux tâches quotidiennes en lien avec la toilette... évoqués dans la partie II) avec ces points de repères. Néanmoins, pour ne pas alourdir le propos et la lecture, je n'ai pas passé en revue *tous les usagers et tous les systèmes* : je n'ai sélectionné que quelques exemples représentatifs des différents cas de figure.

La grande majorité des personnes interviewées sont propriétaires. L'achat ou la construction de la maison est toujours un déclencheur pour la réflexion puis pour l'action. On note deux cas de figure concrets. Dans le premier, il faut trouver une solution d'assainissement, qu'on souhaite simple et pas onéreuse : la mise en place de toilettes sèches paraît alors être une réponse adéquate. Dans le second, on souhaite construire une maison écologique, qui concrétise un engagement écologique et permet des économies d'eau et d'énergie. Les TS font partie du « package ».

Trouver un assainissement adéquat

Ce premier cas de figure est bien illustré par l'histoire de Marie :

Marie : *« J'ai acheté cette maison vendue comme ayant un assainissement « comme il faut », avec une fosse septique, puis ça s'écoulait au fond du jardin, passait sous la route, allait dans un puits perdu, apparemment aux normes. J'étais confiante. »*

Elle se rend vite compte qu'il y a des odeurs, que ça vient de chez elle, qu'en fait les eaux usées rejoignent les eaux pluviales. Elle craint les contrôles, et veut faire les choses bien, ne pas polluer chez elle et autour : *« je me suis renseignée pour voir ce que je pouvais faire, avec un petit jardin. »*

Elle se tourne vers la phyto-épuration, après avoir pris des informations sur internet, et rencontré Marion d'Aquatiris. Contrainte forte : son jardin est très modeste, et la phyto doit donc être dimensionnée petit, avec peu de bassins, de tailles réduites. Ce système est incompatible avec des toilettes à eau (le volume à épurer nécessiterait des installations trop grandes). C'est comme ça qu'elle arrive à la solution des toilettes sèches. Elle ajoute : *« mais j'avais conscience que les matières fécales abîmaient l'eau, je savais qu'ensuite c'était difficile de désinfecteur l'eau, de la rendre utilisable, et je me disais aussi que ça faisait des économies d'eau. (...) Mais si ça avait fonctionné en l'état, mon assainissement, en arrivant, je ne changeais rien ! »*

Le choix de la phyto-épuration a aussi des raisons économiques *« J'aurais pu faire un filtre à sable mais c'était tout de suite beaucoup plus cher. Je venais d'acheter... et j'avais envie d'acheter des fenêtres avant ! L'assainissement ça m'est tombé dessus comme ça... sur le plan financier c'était une mauvaise surprise. Mais la phyto m'allait bien, j'avais envie d'essayer. »*

La nécessité pratique a donc rencontré une sensibilisation préexistante aux questions de pollution, et conduit à l'installation des TS. Chez **Marie**, elles sont simples et auto-construites, pour des raisons de budget également, au moment où elle achète : « *un copain branché travail du bois m'a aidée, et avec les différents matériaux récupérés dans la maison il m'a bricolé un truc* ». Il s'agit d'une assise toute simple, avec une planche en bois qui soutient la lunette, et dessous, un seau.

Pour **Valentin** aussi, l'achat d'un terrain puis la construction de la maison a entraîné une réflexion sur l'assainissement et une opportunité économique fait le reste.

« Déjà j'ai des convictions environnementales assez fortes... et après le déclic c'est le changement d'habitat. Quand tu construis, tu te poses ces questions-là. Et j'ai vu que l'assainissement avec les toilettes sèches c'était beaucoup plus simple que les toilettes à eau ! Parce que l'assainissement est principalement fait pour les matières fécales, dans l'eau de douche et de vaisselle y'a quasiment rien, t'as les gels douche et la graisse, mais c'est tout... Le principal, le plus gros, c'est les matières fécales, et quand t'enlèves ça, bah t'as un assainissement qui est vraiment plus petit en dimension, et moins coûteux. (...) J'ai eu des discussions avec d'autres... et puis ce qui m'a décidé, c'est Marion un jour, qui me dit « y'a des super toilettes sèches à vendre sur le Bon Coin, il se trouve que c'était juste à côté de chez moi, et que c'était pratique comme toilettes : c'est un toilette que t'as pas besoin de vider, y'a un gros réceptacle sous la maison, et c'est ventilé. »

Comme il est muni d'un système de type « clivus », avec une cuve sous sa maison où les matières compostent sans intervention, la vidange ne se fait qu'une fois par an.

Concrétiser un engagement écologique

Dans le second cas de figure, les interviewés veulent concrétiser un engagement écologique, en construisant ou rénovant une maison « écolo ». Dans cette situation, l'achat ou la construction de la maison n'est pas tant déclencheur de la réflexion que de l'action. On va seulement faire quelques investigations pour choisir le bon système.

C'est le cas de **Mathias et Marine**.

Mathias : « *quand on a construit la maison, on voulait une maison dite écologique, on a fait travailler Ambiance Bois... (i.e : la scierie auto-gérée du coin). On est sensible au bien-être de la planète, on voulait aller au fond de nos convictions et partir sur des toilettes sèches.* »

Pour eux, le choix des TS représente un symbole assez fort, un engagement concret manifeste. Ils choisissent le système de la TLB, avec un seau, pour des raisons économiques également. Les systèmes plus sophistiqués (avec une cuve enterrée où ça composte tout seul) leur paraissent trop chers, dans un moment où il faut faire des choix drastiques et définir des priorités. Ils optent au final pour une toilette fait maison fabriquée gratuitement par une amie qui travaille le bois, « *sinon c'est vite 300 euros, un toilette. Comme on n'est pas bricoleurs...* ». La manutention ne les rebute pas, et les quelques toilettes sèches rencontrées chez des amis ou en festivals les encouragent plutôt dans cette voie, même s'ils indiquent avoir assez peu pratiqué les TS avant. Le couple a aussi opté pour la phyto-épuration pour les eaux grises.

Bastien et Sophie voulaient également une maison plutôt « passive », et ont beaucoup réfléchi aux questions d'énergie et d'eau. Ils avaient déjà des pratiques écologiques avant, mais elle

précise : « *j'ai l'impression que c'est plus le fait de s'acheter un terrain, de s'installer quelque part, qui oblige à ancrer des habitudes. Tiens, maintenant je suis responsable de ce truc-là, j'y reste...* ». Avoir des toilettes sèches allait de soi, ils en avaient auparavant chacun de leur côté dans leur logement, elle dans une colocation (système TLB), lui parce qu'il vivait en yourte (système cabane dans le jardin, avec tas qui composte sans intervention dessous, et changement d'emplacement tous les 6 mois).

Voilà comment Bastien décrit leurs toilettes : « *c'est un système auto-construit qui ressemble au modèle Clivus, qui vend juste sa cuve 3000 euros, en plastique ! Donc nous on a auto-construit la cuve, et là haut on a un toilette avec système à micro-chasse d'eau. Et ça on l'a acheté chez eux 800 euros... et ça marche très mal !* »

Le système a été ingénieusement bricolé par Bastien, la cuve est un tank à eau de pluie qui coûte peu cher, il l'a muni de petit hublots comme on trouve sur les bateaux, il a aussi récupéré un système de pompes. Leur critère était clair : pas de manutention fréquente, d'autant qu'ils ont des enfants en bas âge. Et pas d'odeurs désagréables dans la maison. Le fait qu'ils puissent le faire « maison » a rendu ce système financièrement accessible. Ils ont également une toilette à micro chasse d'eau à l'étage, qui envoie les matières dans la cuve des toilettes du bas, décrite ainsi par les interviewés : « *ça ressemble un peu à des toilettes de train, c'est fermé et t'as toujours un peu d'eau, tu doses avec la pédale, combien t'envoies d'eau* ». Ils ont en outre une phyto-épuration.

Le choix des toilettes sèches était évident dès les tout débuts du projet de la maison, et il a même servi de principe directeur pour la construction : répartition et orientation des pièces, adjonction d'un espace en sous-sol...

Bastien : « *c'est vrai que la maison a quand même été principalement construite autour des toilettes ! Et de la salle de bain. La grande question c'était : où est ce qu'on va faire sécher le linge, et comment on fait une cave ? T'es obligé de l'anticiper pour les fondations. (...) Et puis à l'étage tu mets la toilette juste au dessus de celui du bas, alors ça conditionne vraiment la répartition des pièces. Et puis tu mets ça plutôt au nord, pour pas que le soleil tape dedans...* »

Enfin, pour **Angèle et Dimitri**, avoir des toilettes sèches semblait aller de soi : avant d'acheter la maison dans laquelle ils allaient vivre ensemble, ils avaient déjà pratiqué les TS dans leurs habitats respectifs, elle en colocation, lui dans sa yourte. Mettre des TS dans leur maison était une évidence :

Angèle : « *Je pense c'est une histoire de milieu... on fréquente des gens qui en ont, si t'es dans un milieu écolo, t'as des toilettes sèches ! 99% des gens qui viennent ici ils connaissent. (...). On a des copains, la première chose qu'ils font quand ils achètent, c'est qu'ils démontent le toilette à eau pour mettre des toilettes sèches !* »

Remarque : l'analyse distingue deux cas de figure pour des raisons de clarté (1. trouver une solution d'assainissement, et 2. concrétiser un engagement écologique). Mais il va de soi que, quand on fait le choix d'un assainissement alternatif, on affirme une conviction écologique... J'ai fait cette distinction car il m'a semblé observer des nuances dans le récit des interviewés, mais les deux démarches sont assez voisines.

Le choix du dispositif : influence des expériences antérieures et poids des contraintes actuelles

Dans l'ensemble, et ça n'est pas étonnant, les précédentes expériences de toilettes sèches comptent pour sauter le pas... et **conditionnent le choix du dispositif**. Pour **Marie**, découvrir des toilettes sèches propres dans des petits festivals a été déterminant.

« J'avais pu tester des toilettes sèches lors du bal de la St Jean, à Peyrat (ville du coin), et ce qui m'avait vachement surpris, c'est que généralement quand tu vas aux toilettes dans des grandes manifestations, ça pue, c'est crade, ça ruissèle de partout... Et là non, t'étais bien, t'étais pas mal ». L'expérience s'est reproduite sur d'autres festivals de petite taille. « Après, je sais, t'as la manutention derrière mais... Toi, t'es vachement confort quand tu vas aux toilettes ».

Elle avait aussi visité quelques maisons écologiques avec des TS qui ne sentent pas... Idem dans des refuges de haute montagne. Elle a également visité une phyto-épuration qui fonctionnait bien. C'est ce qui lui a permis de se lancer.

Pour **Sophie et Bastien**, les expériences passées ont compté aussi. La fréquence de la manutention dans sa précédente colocation a amené Sophie à exclure le système de la TLB. Bastien voulait également des toilettes pratiques.

Sophie : *« Clairement, on voulait plus vider le seau toutes les semaines ! En plus on avait un enfant, puis bientôt un autre, zéro temps, si en plus tu te tapes des allers retours... pour mettre ça un peu loin pour pas que ça sente... On n'aurait jamais fait ça. »*

Bastien : *« que là, c'est des toilettes presque normales, même pour les gens... y'a pas de sciure... et puis ça sent pas, et ça !... »*

Sophie : *« ouai enfin moi c'était pas tant l'odeur que le temps... ! »*

Chez **Angèle et Dimitri**, le choix du type de toilettes s'est fait aussi au regard de vécus antérieurs. Précédemment, il avait des toilettes sèches en extérieur dans la maison où il habitait. Angèle, elle, habitait dans une colocation où ils avaient installé des toilettes sèches à l'étage (très rustiques, une planche et un seau). Ca lui semblait vraiment contraignant de descendre très régulièrement le seau, notamment dans les escaliers, avec le mélange urine et matières fécales, qui pèse vite lourd et risque de se renverser.

En achetant cette maison, elle savait ce qu'elle voulait :

Angèle : *« J'avais vu des potes à Uzerches, qui avaient des toilettes à séparation, et je m'étais dit « waouh, c'est trop bien ! », du coup j'ai cherché ça vraiment. »*

L'avantage pour elle est le moindre poids et la moindre fréquence de vidange : ils ont aujourd'hui un seau de 30 litres, qu'ils vident à tour de rôle tous les 15 jours, ce qui fait une fois par mois chacun, fréquence qui leur paraît tout à fait acceptable. Les urines sont séparées en amont au niveau de la cuvette et vont directement à la phyto-épuration. Ils apprécient aussi ce système car ils notent que quand on met juste les matières fécales avec un peu de sciure, ça sent bien moins que le mélange avec les urines.

Habitant de l'éco-quartier, **Valentin** voulait aussi éviter une manutention fréquente. Il avait aussi vu ailleurs un système qui le tentait.

Valentin : « *c'est sûr : éviter de vider le seau toutes les semaines, car ça j'aurais pas pu, ça ne me convenait pas (...)* Et puis, ça ressemble à des toilettes classiques, à eau. » Il a également ajouté un urinoir : « *Je me suis dit il y aura d'autres gens que moi dans l'habitation, d'autres gars, et comme les gars souvent ils pissent debout, bah t'es peinard... Et le déclic, je l'ai vu chez quelqu'un : je crois que c'est sa femme qu'en avait marre de nettoyer, et qu'avait fait mettre un urinoir. Et j'ai dit mais oui c'est pas con ! Pourquoi les gens mettent jamais d'urinoir chez eux ?! Moi je vais en mettre un chez moi. Et j'ai mis un système avec un lave-main au-dessus de l'urinoir, et l'eau récupérée fait chasse d'eau.* »

Au-delà de ces récits, les stratégies des habitants peuvent se heurter à des contraintes matérielles, qui poussent à renoncer au « système idéal » répondant à l'ensemble du cahier des charges.

On repère deux cas de figure : 1. les usagers doivent composer avec un « déjà là » qui réduit les possibilités. 2. Les conditions nécessaires au projet souhaité n'ont pas été anticipées au moment du plan de la maison, même si on prévoyait l'usage de toilettes sèches. C'est assez étonnant mais néanmoins fréquent.

Le collectif qui vit dans le hameau de G. illustre ces deux cas de figures à la fois. Il s'agit d'un habitat collectif où vivent 14 adultes et 6 enfants. Il y a un bâtiment commun avec une cuisine, un salon, un coin pour les enfants, une salle de bain et une toilette sèche. Un couple vit aussi dans cette maison collective avec ses deux enfants. Les autres habitants ont des logements dispersés autour de ce lieu de vie partagé : yourtes, roulotte, bus, cabane... Chaque habitat a lui aussi ses propres toilettes sèches. Toutes sont sur le même modèle, celles du bâtiment central compris : ce sont des TLB auto-construites, plus ou moins rustiques, petites ou grandes selon les habitats. Chacun est en charge de la gestion de sa propre toilette, et pour celles de la maison collective, la gestion est tournante. X est responsable des toilettes pendant toute une semaine (vider le seau dès que c'est plein, approvisionner en sciure ou copeaux, nettoyer l'interface et la pièce), puis la semaine d'après c'est Y qui s'en charge, et ainsi de suite. Globalement, toutes les tâches de ménages sont ainsi formalisées et font l'objet de cette même gestion à tour de rôle. La première semaine X gère les toilettes, la deuxième il est responsable du ménage de la cuisine, la troisième il fera la salle de bain, etc. D'autres tâches plus « méta » sont assumées par petits groupes : X, Y et Z sont chargés du jardin potager, A, B et C de l'énergie, etc.

Il y a donc aussi un sous-groupe composé de deux personnes en charge plus globalement des opérations méta liées aux toilettes sèches, essentiellement : gérer le compost et améliorer le dispositif qui pose aujourd'hui certains problèmes. Ce sont ces deux personnes, François et Jean, que j'ai interviewées.

Initialement, ils n'ont pas participé à l'élaboration de la toilette sèche collective du bâtiment central. Quand la maison a été construite il y a à peu près 8 ans, Jean ne vivait pas encore sur le lieu, et François était momentanément absent. Aujourd'hui, le binôme aimerait que le système soit différent pour réduire la manutention. Deux pistes sont envisagées : soit séparer les urines, soit organiser un compost sur place pour ne pas avoir à déplacer les matières. Malheureusement, la configuration ne le permet pas.

François : « *le problème c'est que là tel qu'est notre toilette on peut pas refaire un toilette à répartition (i.e : à séparation d'urine). Faudrait percer le mur, et c'est un mur en paille, et le chiotte il est posé par terre, comment évacuer ? Aujourd'hui, pour que ce soit plus pratique,*

déjà, faudrait un apprentis juste à côté, pour stocker la sciure, qui est là à l'autre bout du terrain... »

Jean : « *c'est pour ça que là, l'idée des nouvelles toilettes à l'extérieur (i.e : elles sont en chantier, et seraient collectives aussi), c'est de faire les toilettes comme on le désire, où on pourrait peut-être récupérer les urines plus facilement ! Ou organiser le compost sur place. Et alors là j'irai pisser là-bas, et pas dehors !* »

Autre cas de figure : **Martin et Léa** ont fait construire leur maison à l'éco-quartier de Faux la montagne, et savaient qu'ils voulaient des toilettes sèches (ils en utilisaient déjà auparavant, pendant tout le temps des travaux où ils vivaient sur leur terrain dans une roulotte auto-construite).

Ils ont choisi un système de toilette de marque Biolan (la référence exacte étant « TLB 200 »). C'est un système unitaire avec un réservoir de 200 litres placé sous la toilette. Ils auraient aimé un système de type « clivus » avec un gros espace de stockage-compostage, mais ont dû finalement renoncer à ce modèle.

Martin : « *déjà parce qu'on a un peu foiré, on n'a pas laissé la place en dessous, donc on avait des contraintes d'espace assez complexes. Et on a choisi ces toilettes car elles sont pas trop grosses, et t'as le bac isolé avec une trappe en bas, le couvercle, et on peut les orienter comme on veut. Il y a aussi un système qui amène de l'air à mi-hauteur. Dedans, tout est mélangé, et on doit vidanger à peu près trois fois par an. Vraiment plus que ce qu'on avait imaginé au départ... En fait, on s'est dit qu'on allait mettre des TS, mais on savait pas exactement quoi, et une fois que la maison était construite, on s'est dit que c'était le pire endroit ! Où y'a le moins d'espace en dessous de la maison. Pas de chance. On peut pas creuser car y'a un pilier de fondation. Et architecturalement, elles sont à la bonne place, dans l'entrée.* »

(Remarque : Martin précise que « c'est l'endroit où il y a le moins d'espace » car le terrain étant en pente, une partie de la maison est sur pilotis, avec un espace en dessous.)

Aujourd'hui et à l'usage, il se demande si finalement la place idéale d'une toilette dans la maison n'est pas dehors, juste accolée à l'habitat, mais de l'autre côté de la partie chauffée. Cela pourrait résoudre selon lui les problèmes de poussière, d'odeur, de mouches qui vont dans la maison (problème récurrent qu'ils ont actuellement et qui le soucie.)

Des toilettes sèches parfois plus performantes que des toilettes à eau ?

Un élément est intéressant : pour certains, les toilettes sèches peuvent être préférées aux toilettes à eau en raison de leurs caractéristiques propres, et de possibilités offertes considérées comme supérieures aux WC conventionnels. Elles ne représentent pas que « le prix que l'on consent à payer pour ne pas polluer l'eau », mais détiennent un ensemble de propriétés qui en font une toilette de choix dans certains contextes, évoqués brièvement ci-dessous.

Premièrement : pour les interviewés, elles représentent souvent la façon la plus simple d'avoir un lieu d'aisance, notamment à la campagne. C'est particulièrement pratique sur un chantier, quand on bricole ou qu'on auto-construit sa maison.

Marie : « *Sur un chantier, tu reprends ton seau, tu mets ta planche et une lunette dessus, et hop t'as des toilettes ! Si mon toilette marche plus, pareil, j'ai une solution rapide ! Bon, bien sur en ville, c'est moins pratique de sortir avec son seau sur le palier... »*

Deuxièmement : elles sont aussi des « toilettes d'ajustement » très pratiques quand les besoins changent. Deux témoignages illustrent ce cas de figure.

Dans le premier cas, on m'a rapporté l'histoire d'un couple dont la femme est malade et a du mal à se déplacer. Le temps de sa convalescence, le mari a installé un toilette à l'étage (un système très simple, avec une lunette et un réceptacle unitaire). C'est beaucoup moins contraignant qu'imaginer raccorder un nouveau toilette à eau, il pourra ainsi le démonter dès qu'il n'en aura plus besoin.

De la même manière, l'un des interviewés évoque une famille ayant maintenant un troisième enfant souhaite éviter la cohue dans la salle de bain le matin, et la file d'attente devant la pièce (le toilette est dans la salle d'eau). Pour résoudre le problème, ils ont installé une TS toute simple au rez de chaussée, et le vivent comme un toilette d'appoint.

Dans ces deux cas de figure, c'est le caractère rustique de la toilette sèche qui la rend désirable : elle est facile à monter / démonter, occasionne peu de surcoût, ne suppose pas de conditions particulières (réseau préexistant, possibilité de branchement...).

Enfin, à l'opposé de la rusticité, des interviewés soulignent les multiples avantages de certains modèles de TS. Des toilettes sèches plus sophistiquées (i.e : modèle unitaire à composteur interne avec une VMC) apparaissent dans quelques discours plus agréables encore que des toilettes à eau. Là c'est le **caractère performant** de la toilette (qui pare à tous les désagréments de type entretien, odeurs...) qui la rend plus désirable.

C'est très clair dans les propos de **Valentin** ou encore de **Sophie et Bastien** : avec un système de type « clivus », on est face au « must » des toilettes en termes de confort. Chez Valentin, selon lui, on ne voit rien, on ne sent rien, l'entretien est facile, visuellement ça n'a pas l'air sale, et l'intimité est encore mieux respectée (même en passant « après quelqu'un », on a aucun contact olfactif, visuel, avec ses excréments). Niveau ergonomie, on peut choisir la hauteur, la forme, le design, les matériaux, ça sent le bois, l'esthétique est joli... La VMC peut aussi créer une légère brise appréciée par certains. Seul inconvénient mentionné : le prix, quand ça n'est pas auto-construit ou une bonne affaire d'occasion.

Un cas de figure possible : vivre avec des toilettes sèches alors qu'on ne l'a pas choisi

J'ai pu faire deux entretiens avec des couples ayant successivement habité le logement mis à disposition par la commune pour les nouveaux arrivants de Faux la montagne, dit « logement-passerelle ». Il est équipé d'une toilette à séparateurs d'urine en amont. Urine et matières fécales sont séparées dès la cuvette, l'urine va dans la phyto-épuration, les matières fécales vont dans un seau, qu'il faut vider environ tous les 15 jours pour une famille de 4 personnes.

Le choix ici a été fait par la municipalité, en concertation avec Marion d'Aquatiris. Elle m'a rapporté les arbitrages faits, là aussi on essaie d'allier contraintes budgétaires et relatif confort pour les locataires.

« Le logement passerelle, ils voulaient un truc un peu exemplaire, au niveau aussi toilettes sèches, mais en théorie c'est pour des gens qui viennent plutôt de la ville, pour se tester ici pendant 2 ans... avant de rester éventuellement. Donc on s'est dit si, on leur met un chiotte à sciure, il faut qu'ils trouvent la sciure, tout ça, c'est contraignant. Mais le budget n'était pas assez grand pour leur proposer un truc complètement autonome, ce qui aurait été super ! Du coup on a proposé un intermédiaire, ce modèle-là (i.e : SEPARETT), avec la séparation des urines, comme ça faut le vider que toutes les 3 semaines, et on ne met pas de sciure. Et sinon y'a un composteur, mais c'est pas prévu d'expliquer aux gens comment composter, donc ils font juste un tas, et l'ARBAN⁷ se débrouille après pour le vider entre deux locataires. C'est pas vraiment « composter », y'a même des gens à un moment qui y mettaient des couches ! Des couches censées être dégradables, ok, mais, à certaines conditions... »

Dans les faits, le système s'avère moins fonctionnel que prévu, si l'on s'en tient du moins au vécu des locataires (j'y reviendrai dans les parties suivantes). J'ai pu recueillir avec précision les pratiques et ressentis de l'actuel couple vivant dans ce logement (Julie et Fabrice, ainsi que leur fils de 3 ans), mais seulement quelques indications sommaires pour les précédents (Paul et Lara, ainsi que leurs deux enfants de 12 et 9 ans), avec qui j'ai simplement eu l'occasion de discuter de façon informelle. Cela donne néanmoins quelques éléments factuels et de quoi comparer usages et vécus dans les grandes lignes. Je convoquerai ces données dans les paragraphes qui viennent.

Ainsi, on repère bien une sorte de *trajectoire* où l'on évolue, au gré des expériences passées, des contraintes de gestion découvertes au quotidien, des aménagements ou réaménagements de l'habitat vers le « dispositif idéal ». Marion d'Aquatiris, qui conseille et accompagne de futurs usagers de toilettes sèches, encourage elle-même à ne pas se précipiter sur une toilette X ou Y, parfois high tech et onéreuse mais qui ne conviendra pas forcément aux personnes et à leur façon de vivre.

Généralement, la TLB auto-construite est la première étape : même si elle n'est pas la solution la plus pratique, elle permet de concrétiser un engagement, de se mettre en situation de « gérer cette matière », de sauter le pas. Cela permet de se tester et de démystifier cette pratique.

L'histoire de **Marc et Emilie** illustre de façon très emblématique cette idée de trajectoire. Ils vivent aujourd'hui dans une maison qu'ils ont construite eux-mêmes, avec une toilette sèche accolée à l'habitat. Elle est double : quand on entre dans la pièce on a deux cuvettes séparées mais installées côte à côte, les matières sont mélangées et compostent juste en dessous.

Mais avant d'arriver à ce système, ils ont fait plusieurs essais rustiques au gré de leurs habitats.

Marc : *« Après nos études à Nantes, on a quand même vécu un moment en tipi sur un terrain collectif en Bretagne. Où tu partais le matin avec ta petite pelle sur l'épaule, et t'essayais de trouver un endroit pas trop fréquenté, tu faisais ton trou et ton caca. La pratique sur le lieu c'était ça, tout le monde faisait ça. On était dans les Mont d'Arrée, au bord d'une tourbière. On faisait quand même caca presque dans l'eau ! Mais on était 10 sur un site qui faisait des hectares. On avait plus ou moins nos coins en fonction des endroits où on habitait... Des fois on se croisait mais c'était pas tellement discuté.. Tu tombais sur quelqu'un qui était en train de cager, bah tu disais bonjour et c'est tout. »*

⁷ ARBAN : Atelier permanent d'urbanisme rural, SCIC implantée à Faux-la-montagne
<https://arban.fr/urbanisme/>

Quand ils se sont installés dans la maison où ils vivent actuellement (en chantier, ils vivaient dans un mobile home attenant), leur système de toilettes et d'assainissement était sommaire.

Marc : « *La première année, c'était à l'arrache, on avait pas de documentation rien ! On a fait plein d'expériences. Au début on avait juste des bacs, où on mettait pas de sciure, pas de matière, rien, c'était atroce ! C'était des bacs dehors, une bassine posée dans les bois. Ça a duré un peu... Après on est passé à creuser des tranchées dans les bois. 40 cm de profondeur, et c'était pratique : tu peux te poser avec un pied de chaque côté. C'était chaud parce que sous la pluie c'est pas top... Moi ça me coupait l'envie de faire caca au milieu de la nuit. Et tu te dis aussi : gastro interdite. Gastro INTERDITE ! Mais ça m'est quand même arrivé une nuit entière, sous la neige en plus... (...) Au bout d'un an et demi on a fait la première cabane, à plus de 10 m de l'habitation, pour éviter les contaminations. Les urines étaient séparés avec un entonnoir qui allait dans un arrosoir. C'était pas top. En essayant de mettre un peu de chaux dedans pour essayer d'annuler l'acidité du truc... Parce qu'on avait lu que c'était moins d'odeur quand les urines étaient pas mélangées aux matières fécales. Et c'était moins lourd à porter. Et là on avait des seaux de 15 litres. »*

Ils se lancent dans un chantier participatif pour une séquence de construction de la maison, et passent alors à un système plus institutionnalisé : « *on est passé à la poubelle de 50 ou 80 litres, et on a commencé à en installer ailleurs. Parce qu'on a fait un chantier participatif où il y avait beaucoup de monde.* » Ils ont donc ensuite deux cabanes avec des toilettes sèches, et vont s'organiser pour gérer les matières dans les règles de l'art.

Marc : « *J'ai créé alors des composteurs sur des palettes, pour avoir quatre bacs. Tous les six mois, je faisais un retournement de compost. À la fin, il pouvait partir dans le jardin avec quasiment deux ans.. Et là j'ai commencé à me renseigner sur le bon process. À savoir : on mélangeait pas le compost de matières fécales avec celui de légumes, car on avait pas de certitude niveau bactériologique, des difficultés à avoir des infos. Du coup j'ai appelé mon toubib qui m'a dit : si tu fais des analyses des bactéries un peu pathogènes t'en trouvera toujours. Composte sur un temps un peu long, et fait les choses bien. (...) et au bout de plusieurs années t'as vraiment des pelletées de lombrics ! ça a vraiment l'air sain. Et donc on a fait ça de 2007 à 2020. »*

Aujourd'hui ils ont renoncé à « la cabane au fond du jardin » et leur système de compostage extérieur, essentiellement pour réduire la manutention. Marc qui est en charge de cette tâche en était assez épuisé.

Ils ont glané pas mal d'informations, revisité leurs différentes expériences, et conçu leurs toilettes « sur mesure », une version assez rare de double toilette, en tenant aussi compte de leurs besoins actuels (par exemple : utiliser l'urine comme engrais pour fertiliser leur potager. »

Marc : « *Notre nouveau système c'est deux grands bacs de 1 mètre cube, avec une séparation des urines et matières fécales, faite correctement (ils font référence à un essai passé peu concluant). A terme, l'urine partira dans la phyto, mais avec un switch possible en sortie pour récupérer de l'urine pour le jardin. Il y a une aération à améliorer, pour sécher au maximum. La dalle en dessous est légèrement en pente pour les lixiviats, ou toute humidité présente. Ça va dans un égout qui à terme ira aussi dans la phyto, il faut juste que je fasse la plomberie PVC. J'ai aussi introduit petit à petit des lombrics. (...) et donc on a deux WC côte à côte, on fait 6 mois sur un, et puis on laisse composter et on passe à l'autre. On a beaucoup cherché sur*

internet, toilettes du monde, des blogs, d'expériences de gens... et le double toilette, c'est la première fois que je vois ça ! (...) Au début il devait être à l'étage dans la maison, sur le palier, et puis on s'est dit que cette place-là elle était bien utile pour un placard ! alors on a mis les toilettes juste de l'autre côté du mur, dehors. En fait on s'était habitué aussi à aller aux toilettes à l'extérieur ! »

Ils sont en pleine réflexion au sujet d'un urinoir : ils souhaiteraient finalement en ajouter un dans l'espace, de façon à recueillir directement les urines pour le jardin. Leurs pratiques ont donc sans cesse évolué jusqu'à trouver leur dispositif actuel « top » (c'est leur mot), notamment s'il est complété de ce fameux urinoir.

Ces tâtonnements et modifications incrémentales ne sont bien sûr pas une règle absolue. Certains propriétaires construisent des maisons écologiques où ils prévoient directement l'installation d'un dispositif de type Clivus (avec un composteur interne), même s'ils ont peu ou pas expérimenté des toilettes sèches avant. Mais cela reste assez exceptionnel.

En synthèse, on voit apparaître plusieurs idées clé :

- **On repère bien une trajectoire** chez les usagers de toilettes sèches. La plupart du temps, différentes expériences (en dehors de chez soi et/ou au sein d'habitats successifs) conduisent à expérimenter divers modèles et préciser le dispositif et la pratique qui conviennent le mieux. Au fur et à mesure des années, **la toilette sèche est aussi amenée à évoluer, être améliorée ou remplacée** par un système plus adéquat, en fonction de l'évolution des contraintes et/ou modes de vie des usagers.

- Une fois une TS choisie et installée dans un habitat pérenne (suite à l'achat ou la construction d'une maison par exemple), une **phase de mise au point débute**, qui semble elle-même plus ou moins longue selon l'intensité des expériences passées. Pendant cette phase, on ajuste la gestion, on trouve des solutions aux problèmes qui peuvent se poser (odeurs, mouches, fuite...). La phase d'ajustement semble moins longue quand on a déjà eu affaire à des TS et pu capitaliser à partir de ces usages antérieurs : on a alors déjà bien ciblé le système qui convient et les paramètres à maîtriser.

- Le choix des TS fait l'objet **d'une réflexion multicritères**. Dans les faits, le système est souvent loin de correspondre au dispositif idéal répondant à la totalité du cahier des charges et aspirations « dans l'absolu » des usagers. En réalité, les interviews montrent bien **l'importance des contraintes économiques et pratiques en lien avec l'habitat** qui amènent (comme dans tout projet de construction ou rénovation) à faire des compromis, renoncer à certaines dimensions, s'adapter à l'existant.

- Certaines personnes mentionnent la **grande performance** des toilettes sèches dans le cas de systèmes unitaires avec composteur intégré et ventilation. Dans ce cas de figure, la toilette paraît même être **un système en soi plus confortable** et désirable que la toilette à eau (par-delà les motifs écologiques) : moins de bruits, moins d'odeur, un esthétisme singulier et joli, la possibilité de faire à son goût, la présence de matériaux nobles... en feraient véritablement un lieu d'aisance.

- Les personnes se lancent surtout **quand elles deviennent propriétaires** : c'est au moment où l'on doit réfléchir à son assainissement, dans son ensemble, qu'on va choisir un système de toilettes. Ici : des toilettes sèches dont on va projeter l'usage dans le temps. Avant, les usagers

ont souvent déjà des convictions écologiques, mais pas forcément l'opportunité d'utiliser des toilettes sèches au quotidien. Par exemple, j'ai rencontré très peu de gens qui, quand ils louaient auparavant des logements munis de toilettes à eau, avaient démonté cette interface pour y substituer une TS.

2. Les valeurs : écologie, engagement, militantisme

La totalité des interviewés avancent des arguments écologiques motivant le choix de toilettes sèches. Cette motivation écologique s'exprime à des degrés variables. Nous l'avons vu, ce choix peut être d'abord conduit par des raisons pratiques (mettre en place un assainissement peu coûteux dans un espace restreint) mais elle est toujours présente.

« On ne chie pas dans l'eau potable ! »

L'argument majeur avancé est : ne pas polluer l'eau potable. La référence à l'eau potable est systématique, il s'agit de pallier ce qui apparaît comme une absurdité : souiller de l'eau qu'on pourrait boire, et qui mériterait un autre usage. Il s'agit d'éviter un mode de gestion qui n'a aucun sens.

Quand j'interroge **Sophie** en disant : vous avez voulu des toilettes sèches parce que... elle répond : *« parce que c'est un peu débile de chier dans l'eau ! (rires) « et on était partis pour faire une maison, et donc réfléchir à plein de trucs autour de l'énergie et de l'eau. (...) Et on voulait pas trop gaspiller aussi : les toilettes c'est énorme tout ce que ça prend. »*

Valentin, au sujet de l'assainissement classique : *« L'eau, tu dois la pomper, la retraiter, l'assainir... tout le bordel ! Pour moi ((le choix des TS)), c'est pas tant la facture... Enfin ça joue, mais aussi surtout : tu mets pas tes matières fécales dans l'eau... ! C'est complètement idiot, notre système, c'est pratique, ça facilite, mais si tu réfléchis un peu, c'est complètement aberrant en fait. Et si tu prends des médicaments, tu les répands partout dans la nature. »*

Généralement, l'argument écologique s'arrête là, et se polarise vraiment sur cette idée qu'il est absurde d'utiliser de l'eau potable, encore plus en contexte rural : on utilise de l'eau potable pour charrier la matière et les urines sur 5 mètres, et on la traite quelques minutes plus tard dans le jardin (pour ceux, nombreux, qui ont un assainissement autonome). Il semble donc plus logique d'éviter ça.

C'est l'argumentaire systématiquement utilisé par Marion d'Aquatiris, qui met bien en relief cette incongruité :

« En ville, l'eau est un moyen de transport : il faut développer et évacuer tout ça, on a trouvé l'eau comme véhicule : admettons ! Mais à la campagne, on peut facilement expliquer aux gens que ce véhicule, on n'en a pas besoin : 2 mètres plus loin, derrière le mur, on sépare ce qu'on vient juste de mettre ensemble ! »

Il est intéressant de noter que, spontanément interrogés sur leurs motivations, l'idée de protéger le milieu récepteur n'apparaît jamais de lui-même dans les réponses des interviewés. Des

formulations de type « j'évite ainsi de polluer la Vienne, ou la Creuse, ou la nappe... », les mots « milieux récepteurs », « milieux aquatiques », « biodiversité »... n'apparaissent pas. Bien sûr, quand je les évoque, on acquiesce en me répondant « oui, aussi... » mais ça n'est jamais explicité d'emblée. Le symbole de « chier dans l'eau potable » semble éclipser le reste, prendre toute la place dans le discours. On pourrait faire l'hypothèse que c'est parce que le « milieu » est loin (des yeux, des maisons), contrairement par exemple à une ville comme Paris où les riverains vivent près de la Seine. Mais de fait, cette idée est à relativiser : en Creuse, les cours d'eau sont partout, même tout petits. En plus des lacs et des tourbières, elle est vraiment présente dans le paysage.

De même, les interviewés font peu référence au système d'assainissement dans son ensemble. Ils ne citent pas les stations d'épuration (mais c'est vrai qu'en milieu rural peu de gens sont raccordés au réseau). Certains évoquent cependant des préoccupations plus vastes comme l'énergie et le coût de la dépollution, les enjeux sanitaires.

Valentin : « *et j'ai aussi vu que le problème d'assainissement était un des premiers problèmes mortels dans le monde... plus encore que le problème d'acheminement d'eau potable ! (...). Et aujourd'hui, si on peut pas se baigner dans la seine, c'est lié à l'assainissement ! C'est un problème bactériologique.* »

Marie : « *Je savais qu'ensuite c'était difficile de désinfecteur l'eau, de la rendre utilisable... (...) Et ce qui m'a fait vachement réfléchir sur la qualité de l'eau, c'est d'avoir côtoyé des gens qui font de la spéléologie et voient l'eau polluée sous terre. Et en réfléchissant tu te dis effectivement y'a tout qui passe, il peut y avoir des eaux d'égouts dans les rivières souterraines.* »

Sophie et Bastien citent un enjeu local en lien avec l'assainissement centralisé. Ca n'est pas ce qui a motivé leur choix mais c'est un argument de plus : « *quand tu sais que la station d'épuration de Felletin (la ville où ils habitent) n'épure pas (...) ça tourne, mais ça renvoie à la Creuse direct, ça filtre plus rien... en attendant de la refaire, ils font des études... (...) L'idée d'assainir collectivement n'est pas débile, en ville, mais faudrait d'autres systèmes...* ».

Nb : en 2021, la commune a enfin lancé une étude pour la remettre aux normes (en réaction à une mise en demeure de l'Etat et de l'Europe). Elle a été créée en 1990, et les équipements sont vétustes, de nombreuses canalisations sont régulièrement bouchées.

Plus qu'un geste militant, un acte dit « responsable » pensé à une petite échelle

Je note donc que chez la grande majorité des interviewés, le choix de mettre en place des TS est une stratégie pensée à petite échelle, celle de la maison et de la parcelle de terrain. Ce choix est rarement connecté, dans le discours, à des enjeux plus larges, que l'on pourrait désigner comme des principes généraux ou des « concepts » plus abstraits. Je ne sais pas bien comment mettre en mots cela, mais, en caricaturant, il s'agit de trouver une solution d'assainissement pragmatique et vertueuse sur la petite parcelle dont on est responsable (essentiellement dans le cas des propriétaires, mais il arrive aussi que des locataires, comme Marion d'Aquatiris, démontent le toilette à eau pour mettre une TS – c'est ce qu'elle a fait chez elle). Les discours évoquent rarement l'idée des « petits ruisseaux qui font les grandes rivières » sur le mode du Colibri. Les interviewés ne parlent pas de « geste politique » au sens d'un militantisme collectif, d'une action rattachée à une politique plus large pour laquelle ils oeuvreraient (exemple : gestion en commun d'un compost, lobbying auprès de la mairie pour qu'il y ait des TS dans les

lieux publics ou à l'école, rattachement à des associations visant à promouvoir ces pratiques à plus grande échelle...). Dans le discours, ils ne connectent pas non plus leur pratique à des enjeux en lien avec l'agro-écologie (préservation ou fabrication du sol, utilisation d'engrais naturel, la préservation des ressources souterraines en eau du territoire...).

En revanche, avoir des TS est vécu comme un geste individuel nécessaire et cohérent pour qui se dit « responsable » ou « écolo ».

Marie : « *Un geste politique ? Non, j'allais dire « responsable... ». C'est quelque chose de cohérent, disons que ça m'embêterait de salir l'environnement autour de moi. Que d'autres le fassent, bon... c'est ennuyeux mais encore plus si c'est moi. C'est un geste individuel, avec des convictions. Ce que je peux faire, j'essaie de le faire.* »

C'est aussi ce qu'évoquait **Sophie**, au sujet de l'achat du terrain et de la conception de la maison « *tu réfléchis, tu te dis, tiens maintenant je suis responsable de ce truc là...* ».

Angèle va un peu plus loin : elles aimeraient que d'autres soient tout aussi cohérents.

Angèle : « *Quand je suis en ville je me dis : bon, respire, ils ont pas la place... mais à la campagne... et je peux commencer à avoir un peu ça, par rapport aux toilettes sèches, genre ils sont maraîchers bios, machins... et ils ont encore des toilettes à eau. Je commence à attendre ça (des TS) des gens qui sont dans une démarche écolo à la campagne* ».

Mathias et Marine, qui ont construit une maison écologique « *pour préserver la planète* », sont les seuls à relier leur démarche à des enjeux « méta » à l'échelle planétaire.

Marine, au sujet des toilettes en eau : « *on tirerait la chasse avec de l'eau non potable, à la limite... ça me ferait moins suer, mais là sachant qu'il y a des gens qui n'ont pas à boire, et font des km pour avoir de l'eau...* ». On voit ici qu'il ne s'agit pas seulement d'être plus efficient à l'échelle de sa maison (avoir un assainissement moins absurde en milieu rural) mais de faire un geste symbolique en lien avec de grandes problématiques mondiales. Ils placent aussi davantage leurs discours sur le plan moral, c'est visible au vocabulaire employé : ils disent par exemple volontiers « *moi ce qui me choque c'est vraiment qu'on mette nos selles, et notre urine dans l'eau potable* », ou « *après c'est comme tout, on fait sûrement des choses qui sont pas bien non plus...* ». Ou encore : « *J'ai lu sur un forum « zéro déchet », où on est inscrit, « il faut dire aux non-écologues de pas faire d'enfants, mais aux écologues d'en faire ! Parce que nous au moins, on leur transmet ces valeurs...* ». Enfin : « *On a une fibre écolo, on veut polluer le moins possible... c'est pas pour le plaisir, mais je préfère me sacrifier pour la planète.* »

Dans ce cadre-là, leur discours tranche avec cette sorte d'écologie « pragmatique » et modeste que l'on retrouve davantage dans les autres entretiens, en lien avec « assumer la condition humaine, c'est aussi faire face à sa merde ».

Charlie : « *quand je vais le vider je dis que je fais de la merdic'action. C'est un moment, un geste, où tu gères tes déchets et tu fais quelque chose qui va servir au vivant.* »

Alain : « *c'est la découverte de la bonne façon de faire, tu peux pas revenir en arrière.* »

Jean et François, évoquant les systèmes de TS qui utilisent un tapis roulant (de type Ecodomeo) :

Jean : « *mais ça c'est encore pour faire croire aux gens que les TS c'est bien, mais il faut de la technique pour ne pas toucher au caca ! C'est insupportable !* »

François : « *...alors que chez Jean c'est un critère ! un être humain bien, c'est un qui peut mettre son bras dans le fumier jusqu'au coude !* »

Jean : « *c'est toi qui as dit ça un jour, mais j'ai réutilisé cette formule plus d'une fois.* »

Pour revenir à **Marine et Fred**, ils assument une attitude ouvertement « prosélyte » que j'ai peu rencontrée par ailleurs. Bien qu'ils aient maintenu un toilette à eau pour les invités, ou pour des situations où ils recherchent davantage de confort, lui aime inciter fortement les gens de passage à utiliser les TS. Il dit au sujet des éco-gestes de toute sorte : « *à force d'en parler autour de nous, ça va changer ! C'est pour ça que quand les gens ils viennent chez nous, il faut les envoyer aux chiottes sèches, et pas leur laisser le choix !* »

Sans être militants ni « offensifs », d'autres peuvent néanmoins recommander leurs systèmes quand certains s'intéressent aux toilettes sèches. **Marie** fait visiter sa maison, et **Angèle** évoque leur choix avec enthousiasme.

Angèle : « *et j'ai tendance à en parler aux gens, qui veulent mettre des toilettes sèches, je leur dit au fait, les toilettes à séparation c'est trop cool ! ça change vraiment quelque chose. Alors que je parle pas spécialement de ma hotte, ou de mon robinet...* »

Au quotidien, quelques dilemmes écologiques en lien avec la pratique

Au quotidien, l'usage des TS soulève aussi quelques dilemmes quand on recherche une cohérence d'ensemble. Ainsi, on peut s'interroger sur les consommables, eau, papier toilette et sciures.

Julie, qui loue aujourd'hui le logement passerelle : « *Le nettoyage du seau, c'est plusieurs fois 5 litres d'eau !... tu te dis, bon... (...) et moi je laisse mon caca comme ça... mais pas toi* »
C « *ah moi non je recouvre ! (...) Et c'est vrai que si c'est pour rajouter du PQ, je vois pas l'intérêt écologique... déjà que je culpabilise à utiliser autant d'eau pour rincer un seau... si là faut utiliser la moitié d'un rouleau de PQ parce que t'as fait caca et qu'il faut que personne le voit... c'est pour ça que j'étais allée récupérer de la sciure, en me disant si ça gêne des gens qu'on voit...* »

(nb : le système Seperett n'en a normalement pas besoin).

Mathias : « *nan, ce qui est pénible et pas écolo, c'est prendre la bagnole pour aller chercher de la sciure ! Nous on fait quand même 30 bornes, on va à Bourganeuf... bon mais on groupe avec autre chose...* »

Dans un tout autre registre, **Angèle et Dimitri** repèrent aussi un petit phénomène de compensation : comme ils économisent de l'eau sur la TS, ils se permettent de longues douches.

Dimitri : « *Nous, en termes d'économie d'eau... là on n'est pas écolo ! On prend des bains... Et j'ai toujours pris des grosses douches, ça me détend ! ça veut pas dire que je fais pas des économies d'eau ailleurs...* »

Angèle : « *... ouais en même temps il faut qu'on arrose notre phyto ! (rires) Mais en gros on fait le choix de beaucoup de douches et de bains... parce qu'on fait des efforts ailleurs* ».

En ouverture : comment caractériser la « politisation » de ce geste ?

A partir de ces témoignages, on peut essayer de caractériser le type de « politisation » dont fait l'objet la pratique des toilettes sèches dans le discours des usagers. Pour ces derniers, il est une façon de prendre soin de son environnement direct, plus qu'un « manifeste » pour un changement de monde ou de société. Il est peu relié à un geste critique contre un modèle industriel identifié et décrit ; il n'est pas non plus présenté comme le point de départ d'une dynamique espérant un « passage à l'échelle »... Il y a globalement peu de posture de dénonciation dans les paroles des interviewés, ni de discours de type « méta » sur la préparation d'un nouveau monde post-capitaliste et écologique. Il s'agirait plutôt d'une manière modeste d'aller dans le « *bon sens des choses* », comme le dit un des interviewés.

Cela fait en partie écho aux observations d'une géographe ayant enquêté sur la densité des alternatives sur le plateau de Millevaches. Elle note que, confrontée à une multitude de pratiques routinières qui « *diffèrent des normes dominantes de nos jours et qui sont généralement attribuées aux sociétés capitalistes contemporaines* », elle a choisi de se « *positionner en faveur d'une définition large de l'activisme. En effet, contestant une approche trop restrictive de celui-ci, des géographes proposent d'élargir sa définition en y incluant les pratiques, modestes et douces, les « quiet politics » qui œuvrent tout autant que les actions plus démonstratives et bruyantes en faveur du bien-être global des sociétés au niveau social et écologique (Pottinger, 2017). Dans cette catégorie, ces géographes choisissent d'inclure des actions du quotidien comme celles en faveur de la conservation de certaines espèces végétales rares, l'accueil chez soi de personnes migrantes en situation illégale ou encore l'autoproduction de vêtements ou de logements. Ces chercheurs invitent donc à changer de regard sur des pratiques considérées la plupart du temps comme anodines.* » (Nassima, 2021).

Ainsi, cette chercheuse invite, à l'instar d'autres figures de sa communauté de recherche, à « *considérer comme subversifs par rapport au modèle dominant les acteurs aux pratiques intentionnellement alternatives aussi bien que les acteurs aux pratiques participant à ce qu'eux, en tant que chercheurs, considèrent être une société plus juste et/ou écologique mais qui n'affichent pas cette intentionnalité alternative ou qui ne la revendiquent pas.* » (Nassima, 2021).

Ce regard paraît éclairant pour notre terrain : nous sommes face à un type de pratiques volontiers qualifiables d'alternatives, donc potentiellement politisées, parce qu'elles dérogent aux normes dominantes (ici, dans le domaine de l'assainissement). En revanche, la plupart des usagers ne tiennent pas de discours spécialement revendicatif et démonstratif à ce sujet.

On ne peut pas dire que ce soit parce que ces initiateurs ne sont pas politisés : pour connaître plusieurs éléments de leurs parcours, ils ont pour la grande majorité d'entre eux des engagements associatifs et personnels aux dimensions collectives plus évidentes. On peut citer :

- Manifester pour l'accueil de sans-papiers sur la montagne limousine
- Participer bénévolement aux permanences d'une épicerie auto-gérée
- Faire partie du conseil municipal
- Faire partie d'un groupe bénévole de soutien aux personnes en souffrances psychiques sur le plateau
- Etc.

Je pense que ces engagements seraient plus volontiers qualifiés d'ouvertement politiques par les premiers concernés (en les rattachant à des discours sur l'anti-psychiatrie, sur l'isolement des espaces ruraux et la faible densité de services publiques, sur les carences de la politique d'accueil en France...).

Il y aurait donc, parmi les pratiques de ces habitants, des actions que l'on fait par souci de « cohérence personnelle » : parce que l'on est gêné d'utiliser autant d'eau potable, de reconduire un mode de gestion paraissant absurde, soucieux de se sentir aligné, consistant, cohérent avec ses idées. Il paraît important de souligner que cela n'est pourtant pas nécessairement attaché à une *posture individualiste* (comme la littérature peut parfois qualifier les éco-gestes), puisque les répertoires d'actions mobilisés par les personnes sont variées selon les situations, et leurs discours diversifiés aussi.

Si l'on revient à l'objet « toilettes sèches », on pourrait dire que cette pratique est peu *politisée* au sens où :

- Il n'y a pas de discours ouvertement militant et prosélyte sur cette action, de la part de ses initiateurs
- Il n'y a pas de recherche d'un passage à l'échelle supérieure (au sein d'un hameau, d'un bourg, ni de volonté de transformer cet exemple en politique globale)
- Ces usagers ne s'investissent pas, par ailleurs, dans des projets de plus grande taille à des échelles collectives (ex. : s'engager d'une manière ou d'une autre pour la réforme des STEP qui dysfonctionnent). Ici, dans les faits, agir en faveur d'une meilleure gestion locale de l'assainissement c'est avoir chez soi des toilettes sèches.

Cette pratique peut néanmoins apparaître comme politique, dans la mesure où :

- On y trouve une dimension collective dans le partage d'expérience et de savoirs-faire, ça circule très volontiers dans le voisinage et même bien au-delà. L'expérimentation est aussi vécue comme une source d'apprentissage qui pourra ensuite être mise en commun et bénéficier au plus grand nombre.
- Si l'on considère la politique d'inspiration grecque (tels que les historiens et politistes rapportent le fonctionnement de la démocratie athénienne), l'objectif est bien d'organiser la vie sur son territoire, à une modeste échelle locale. De ce point de vue, commencer par « bien faire soi-même », à l'échelle de son propre habitat, pour ne pas nuire à son environnement proche, est *de facto* politique, indépendamment du discours que l'on tient sur cette pratique. Cela participe du vivre ensemble.
- Nombre d'habitants du plateau semblent privilégier les formes d'engagements concrets, y compris impliquant le corps et prenant pour objet la matérialité des conditions d'existence (ici : gérer sa propre merde). C'est un répertoire d'action bien documenté par la sociologie, qui vise à lutter contre le sentiment d'impuissance qui naît face aux crises mondiales, à des enjeux planétaires et systémiques qui nous dépassent. Une solution passe par la réappropriation de nos conditions d'existence et le sentiment d'avoir une action tangible et visible. On retrouve cette idée dans le manifeste qui justifie la création du « Syndicat de la montagne limousine » (j'y reviendrai plus en détail dans la 4^{ème} grande partie), une association portée par les habitants du plateau et qui vise à fédérer toutes les initiatives locales, associatives et collectives, qui s'emparent de différents enjeux locaux. Les premières phrases sont sans équivoques et inscrivent bien l'engagement à une échelle qui est celle à laquelle on vit : « *Nous ne voulons plus être les éternels spectateurs et spectatrices d'un monde qui n'en finit pas de s'effondrer. Aucun gouvernement n'apportera plus de solution. Il est temps de porter nos espoirs et nos forces ailleurs. La Montagne limousine, où nous vivons, est l'échelle adéquate pour*

nous saisir d'un certain nombre de problèmes essentiels qui sans cela font naître en nous un grand sentiment d'impuissance. Le syndicat a été créé par et pour celles et ceux qui vivent sur la Montagne limousine et sont soucieux de préserver ses ressources, la diversité des formes de la vie humaine et non humaine qui font sa richesse, et d'y défendre des conditions de vie dignes pour toutes et tous. »⁸

Un dernier élément peut expliquer la faible politisation de ce geste dans les discours, rarement érigé en symbole de l'engagement pour des modes de vie radicalement différents. C'est le fait qu'avoir des toilettes sèches à la campagne est présenté comme assez « simple » dans les récits des interviewés. Quand ces derniers projettent cet usage en ville, cela paraît tout de suite beaucoup plus compliqué, coûteux... et manifester *dans ce contexte-là* un engagement plus radical.

Cette idée semble intéressante dans la mesure où elle questionne les représentations souvent associées aux néo-ruraux, la sociologie abordant fréquemment ce groupe avec le prisme de l'utopie, de la rupture, de la vie en marge... Pour le dire vite : c'est ici qu'on trouverait les personnes les plus militantes, celles qui mouillent vraiment la chemise. Or, la réalité est bien plus nuancée quand on regarde de plus près les conditions de vie de chacun : si l'on peut repérer que certaines pratiques sont radicales et coûteuses pour les individus, d'autres, dans certains contextes, le sont beaucoup moins.

Creusant cette idée sur un autre terrain, le chercheur Arnaud Mège note ainsi qu'il est finalement plus facile d'être décroissant quand on est propriétaire et qu'on maîtrise les conditions matérielles et pratiques de son existence. De ce point de vue, paradoxalement, on peut considérer que les plus radicaux se trouvent bien en ville, ou dans des configurations d'habitat qui rendent bien plus difficiles l'expérimentation d'alternatives. Il a pour sa part étudié les différentes formes d'engagement d'un « *groupement informel composé d'une vingtaine de militants âgés de 18 à 30 ans dans une ville moyenne de l'ouest de la France.* » (Mège, 2017). Et en a tiré un article intitulé : « *Faire autrement. Tensions entre idéaux et contraintes pratiques de militants pour la décroissance.* »

Dans sa conclusion, il souligne ainsi qu'il y aurait deux figures d'engagements : « *L'image valorisante du « vrai » militant, capable d'être cohérent dans sa radicalité, tend à imposer le cadre idéalisé de l'accès à la propriété. Il apparaît en effet plus facile de « faire pour la décroissance » dès lors que les contraintes matérielles et spatiales sont limitées. Seule la radicalité idéologique, et dans ce cas l'adhésion aux doctrines libertaires, est en capacité de contrebalancer les difficultés à faire que rencontrent celles et ceux qui ne vivent pas dans des lieux de vie propices à faciliter leurs actions (petit appartement en location sans jardin). Ainsi, la tendance libertaire de la frange de ceux qui se revendiquent « décroissants » apparaît à bien des égards comme plus radicale, tant sur le plan idéologique que pratique.* » (Mège, 2017).

Il constate aussi que ceux qui peuvent le plus « faire autrement » sont ceux qui ont une maison à eux avec, dans l'idéal, un jardin. Dès lors, on peut avoir des toilettes sèches et composter, faire pousser des légumes, avoir un endroit pour bricoler et recycler... Ainsi, il apparaît que les plus cohérents sont ceux qui « *ont les moyens (financiers et matériels), de « faire pour la décroissance », (contrairement à) ceux qui ne disposent que de peu de marge de liberté pour faire vivre leur engagement dans sa forme pratique* ». L'auteur interroge ainsi : « *Pour autant, cela veut-il forcément dire que l'activité militante pour la décroissance est soumise à*

⁸ Extrait du site internet du Syndicat : <https://syndicat-montagne.org/qui-sommes-nous/>

l'acquisition d'un bien immobilier (effet patrimoine) dans un lieu de vie idéalisé (effet de lieu) et donc à la dotation en ressources économiques suffisantes pour devenir propriétaire d'une maison à la campagne ? Penser de la sorte reviendrait à proposer une analyse strictement économique et matérielle de l'engagement pour la décroissance à distance des aspects relatifs aux conditions de socialisation politique et militante et in fine, aux positions idéologiques occupées dans l'espace militant. Néanmoins, force est de constater la mise en évidence d'un paradoxe, entre les volontés communément partagées de vouloir travailler peu, voire le moins possible, et celui d'être propriétaire d'une maison. Ainsi, la compréhension de l'articulation de ces deux projets passe nécessairement par une analyse du répertoire des pratiques militantes et de la manière dont il peut être utilisé pour créer les conditions d'appartenance à la communauté militante, entre volonté d'accéder à la propriété et rejet du productivisme/consumérisme ou, plus largement, entre émancipation individuelle et combat collectif. » (Mège, 2017).

Les réflexions de Mège semblent fécondes pour aborder ce qui se passe au plateau de Millevaches : ici, il est en effet plus simple de « faire autrement », notamment en termes d'assainissement. C'est aménageable et vivable, alors qu'en ville ce serait un tout autre chantier et cela demanderait un surcroît de motivation.

Rencontrer cette vingtaine d'habitants m'a permis de mettre en lumière la diversité des configurations, expériences... Il y a bien des modes de vie en rupture, qui demandent en pratique des sacrifices non négligeables. Dans le collectif des G., par exemple, on a choisi de renoncer au confort standard des habitats modernes, les compromis faits avec le « pratique » sont multiples (par exemple, ils ne sont pas reliés à l'eau courante, doivent faire plusieurs kilomètres pour laver du linge, certains sont branchés à l'électricité mais d'autres préfèrent utiliser des batteries rechargées sur des groupes électrogènes...). D'autres interviewés en revanche vivent dans des maisons écologiques neuves très confortables, lumineuses, spacieuses, remarquablement isolées thermiquement, et l'accès à la propriété s'est révélé bien plus simple qu'à Paris ou Lyon dont ils viennent. Ils gagnent indéniablement ici en « qualité de vie », en pouvoir d'achat, en connexion avec l'environnement et possibilité d'être plus en phase avec des préoccupations écologiques. Ces groupes pourraient être associés au mouvement de « gentrification rurale » comme le décrit Tommasi (2018), qui développe une analyse critique sur le « retour à la terre », parfois un peu vite magnifié par la littérature sociologique (Tommasi parle même au sujet de ces habitants « d'alter-gentrificateurs » : je discute cette notion plus avant dans la partie IV du rapport).

Ces considérations rejoignent aussi certaines observations et analyses faites dans le cadre d'une autre enquête de terrain de l'axe Sociocapi. Aurélie Joveniaux, Bernard de Gouvello et Marine Legrand ont ainsi étudié le projet d'habitat participatif « Au Clair de Quartier » à Grenoble⁹. Les résidents ont fait le choix d'y installer des toilettes sèches dans les logements privatifs. Pour qualifier leur démarche, les chercheurs ont forgé le concept « d'idéalisme pragmatique » : les résidents sont animés d'un désir de faire autrement, mais soucieux que ce dernier soit tout à fait vivable en pratique, ne demandant pas d'aménagements trop coûteux au quotidien. Il semble hors de question que le fait d'avoir des toilettes sèches s'apparente à un acte sacrificiel consenti pour « la cause écologique ». Il est entendu qu'on cherche une solution pragmatique demandant des efforts considérés comme acceptables. On trouve une logique similaire chez les usagers du

⁹ Rapport en cours de finalisation / cf. aussi : Joveniaux Aurélie, De Gouvello Bernard, Legrand Marine, « L'émergence d'un commun en matière d'assainissement urbain : les toilettes sèches séparatives en habitat participatif », *Flux*, 2021/2-3 (N° 124-125)

Limousin : dans leur contexte d'habitat, les TS sont jugées suffisamment pratiques – sinon, on ne le ferait pas. Même posture chez **Anna et Maxime** qui vivent en périphérie de Rouen : ils énoncent d'entrée de jeu que les toilettes sèches dans leur pavillon étaient d'abord une expérimentation pensée sur 6 mois. S'ils avaient trouvé ça trop contraignant, ils n'auraient pas insisté. Ils disent d'ailleurs aujourd'hui que, confrontés à un problème de fuite d'urine persistante au niveau de leur séparateur, ils renonceraient au système séparatif et peut-être même aux toilettes sèches s'ils ne trouvent pas de solution pérenne.

Il est intéressant de noter que, parmi l'ensemble des interviewés du plateau, aucun d'entre eux n'a évoqué le souhait ou l'éventualité de « retourner » à la toilette à eau, indice que cet idéalisme pragmatique tend à porter ses fruits : on parvient à s'arranger pour que le système reste vivable et que ce geste écologique soit tenable dans le temps.

En **synthèse de cette partie**, les idées suivantes semblent essentielles :

- La volonté de **ne pas polluer l'eau potable** est de loin le premier argument donné par les usagers de toilettes sèches. Le leitmotiv un peu réducteur, vu la diversité des enjeux, « *on ne chie pas dans l'eau potable* » s'est diffusé au point d'être systématiquement ou presque repris comme slogan. Avoir des TS est présenté comme une **réponse à un mode de gestion, à l'échelle de la maison, dénoncé comme absurde et stupide**, *a fortiori* à la campagne dans le cadre d'un ANC. Les enjeux relatifs à la protection des cours d'eau, à la biodiversité, aux cycles de l'eau à plus grande échelle sont rarement spontanément évoqués.

- Dans les verbalisations, les toilettes sèches sont **très peu rattachées à un discours militant ou prosélyte**. En ce sens, cet usage n'est pas fortement politisé de cette manière-là par les premiers concernés. Néanmoins, d'autres repères et catégories amenées par la littérature scientifique permettent d'apprécier la dimension politique de cette action. Globalement, ce geste manifeste une forme d'écologisme **modeste et concret, engageant le corps, et pensé à petit échelle** (ce qui n'empêche pas chez les interviewés d'autres formes d'engagement plus ouvertement militants et collectifs, dans d'autres domaines).

- **L'habitat rural facilite très concrètement la gestion de ces dispositifs**. De ce point de vue, les toilettes sèches n'apparaissent pas comme une « pratique sacrificielle » consentie pour la cause écologique, mais comme un mode de gestion alternatif relativement pratique et tout à fait vivable dans ce contexte d'habitat. On rejoint ainsi le concept « **d'idéalisme pragmatique** » formé par B. de Gouvello et A. Joveniaux sur le terrain grenoblois « Au clair de quartier ».

Partie II : Vivre avec des toilettes sèches : organisation, difficultés, regard des autres

1. Une diversité de rapports aux déjections humaines à la manutention de cette matière

On repère une assez grande diversité de rapports à l'hygiène, au propre et au sale, au sain et au souillé par les germes et les microbes. Les sensibilités individuelles à ces sujets paraissent assez irréductibles, au sens où, au-delà de quelques grandes tendances culturelles, il me semble qu'il faut renoncer à les expliquer, en tout cas avec des outils sociologiques ! Ce sont des « données de base », des déjà-là culturels et intimes qui vont conditionner le choix d'un type de toilettes et d'assainissement par rapport à un autre, et dont il faut simplement tenir compte dans l'analyse globale.

Être à l'aise avec cette « matière universelle »

On repère un premier positionnement : certains sont relativement à l'aise avec les matières fécales, ne font pas de différence entre leurs excréments ou ceux des autres. Il n'y a donc pas de difficultés à prendre en charge le vidage du seau pour la famille, les amis, les invités de passage...

Angèle : *« Je fais pas trop la différence... et puis c'est recouvert de sciure... et ça change assez vite de forme, c'est plus reconnaissable. »*

Julie : *« Ma mère au début elle disait attends mais moi je vais vider le seau... (pour prendre en charge ses propres excréments) et je lui ai dit nan, je fais autant caca que toi dedans ! Et ça va. »*

Marie : *« moi (vider le seau) ça me dérange pas, mais je conçois que ça puisse déranger. Et mon caca ou celui des autres, nan, je m'en fêche. »*

Pour d'autres en revanche, son caca, passe encore, mais celui des autres pose vraiment problème. C'est le cas pour un des locataires, qui n'a pas choisi d'avoir des TS, et se retrouve avec cette contrainte. Un événement anecdotique fait bien apparaître cette difficulté : à l'occasion d'un festival, il est question de prêter la maison à des artistes de passage, la mairie cherchant des habitants bénévoles pour les accueillir. Et l'enjeu de la vidange du seau apparaît de suite pendant la transaction !

Extrait du dialogue du couple interviewé :

Julie : *« Fabrice a tout de suite dit « Ok, mais il faudra qu'ils vident leur seau ! » Et moi j'ai dit nan mais c'est bon, je le ferai... ils sont invités... »*

Fabrice : *« ah bah c'est clair, chacun sa m... ! Ils sont de passage, dans une super maison, mais avec des toilettes comme ça, il faut vider son seau, et pis c'est tout ! Nan mais après, toi tu rentres de vacances, et tu tombes sur ça... »*

Julie : *« Du coup l'organisatrice a bien vu que ... et dit « bon, on va peut être chercher d'autres maisons... ! »*

Fabrice est particulièrement sensible à la vidange : « *là t'as vraiment l'impression d'aller dans l'endroit le plus sombre de l'humanité, c'est vraiment hallucinant ! Aussi bien le moment de retirer le seau... que d'ouvrir le compost !* » Il ajoute également que, quand il sont arrivés dans la maison, le contenu du compost appartenait aux précédents locataires « *y'avait déjà du monde là-dedans... et c'était pas à nous... !* » Et ça l'a d'autant plus rebuté.

Julie comme Fabrice procèdent au vidage du seau chacun leur tour, dans la mesure où ça n'est une partie de plaisir pour personne.

Julie : « *Nan, ça on a pas besoin de planning ! Vider le seau, c'est l'événement où tu te rappelles bien si la dernière fois c'est toi qui l'a fait !!* » (rires)

Pour d'autres, la manutention semble assez facilement consentie. C'est le cas pour Mathias (lui ou sa femme doivent vider leur seau en inox contenant les urines et les matières fécales tous les 3 ou 4 jours).

Marine : « *l'été c'est pas dérangeant, mais l'hiver...* »

Mathias : « *oh non, même quand il pleut tu mets un gros manteau et puis ça te lave déjà ton seau...* »

Marine : « *bah si t'aimes ça, tu vas y aller à chaque fois !* » (rires)

Mathias : « *c'est pas que j'aime ça, mais en comparaison avec une chasse d'eau...ça me va.* »

Comme eux n'avaient jamais eu de toilettes sèches avant d'en installer dans leur propre maison (qu'ils ont fait construire), ils confient « *on avait un peu peur...* ». Mais finalement trouvent que leur système actuel leur convient, même s'il s'agit d'une TLB assez simple, et qu'ils ont deux enfants en bas âge. Ils sont prêts à faire cet effort qui a du sens pour eux, même si le composteur est à environ 100 mètres de leur maison !

Une sensibilité aux odeurs très variable selon les personnes

Bien sûr, l'ensemble des interviewés souhaite que ses toilettes sèches ne sentent pas... mais on repère des marges de tolérance variées. Pour certain c'est LE critère, pour d'autres, c'est un élément parmi d'autres.

On note que ce de point de vue, l'existence de la VMC dans la toilette est assez révolutionnaire, et assure un confort olfactif même plus important que le toilette à eau.

Fabrice : « *quand tu fais caca, ça sent rien du tout, c'est HALLUCINANT. Même juste après.* »

Julie : « *ouai y'a une VMC... et tu peux régler la vitesse. C'est lié à la salle de bain, et peut être même à la maison, mais c'est un bouton sur les toilettes, ça tourne en permanence, et ça fait qu'il y a pas moyen de savoir si la personne avant toi a fait caca ou non.* »

Autre déterminant technique : la séparation en amont des urines réduit également les odeurs, puisque de nombreux usagers constatent que c'est « le mélange qui sent » (au contact des matières fécales, les urines se transforment plus vite, et l'odeur d'ammoniacque est prégnante). Dès lors, séparer amène aussi plus de confort olfactif.

Cela fonctionne en théorie et quand tout se passe bien. En pratique, le séparateur d'urine occasionne souvent des mauvaises odeurs à cause de fuite, cristaux, encrassement des siphons,

mauvaise étanchéité favorisant des remontées du tuyau d'évacuation... et alors là, ça sent beaucoup plus fort !

Les différents locataires de la maison passerelle rapportent cette difficulté, ainsi que Angèle et Dimitri, mais aussi Marie, qui ont tous un système de séparation à l'amont (clé en main ou bricolé). Je reviendrai sur leurs difficultés ainsi que les solutions trouvées dans la partie sur les problèmes techniques.

Sur la sensibilité aux odeurs, il existe de fortes différences au sein même des couples. Chez **Bastien et Sophie**, elle est plus tolérante (au regard de leurs expériences passées, elle dit « *ça n'a jamais été horrible* »), tandis que lui en a plutôt un mauvais souvenir et apprécie vraiment que leurs toilettes actuelles ne sentent pas.

Angèle rapporte aussi un décalage avec **Dimitri** : « *Moi j'étais là ah c'est horrible ça pue j'en peux plus ! Mais Dimitri est moins gêné par les odeurs : c'est quand ça puait VRAIMENT pour moi que Dimitri commençait à dire ça sent un peu...* »

La peur des microbes : globalement un non-sujet

Quasiment personne n'évoque de craintes quant aux microbes liés aux toilettes sèches, sauf **Julie et Fabrice**.

Julie dit ainsi qu'elle fait toujours couler un peu d'eau au niveau du séparateur, pour que l'urine s'évacue bien : « *... et pour avoir la conscience tranquille au niveau des germes... je sais pas si c'est psychologique mais ça me paraît moins propre et plus favorable aux germes, je mets du vinaigre blanc pas mal, plus qu'avant ! Là où va l'urine, mais aussi au niveau du petit bandeau en plastique entre les séparations.* »

La crainte des microbes est aussi présente quand elle rince le seau après l'avoir vidé au compost : « *C'est pas le meilleur moment... ! J'ai acheté des gants en latex, chaque fois je me dis mais au secoooooouurs, le nombre de millions de germes, en plus peut être que je m'éclabousse avec des micro gouttes en faisant ça... y'en a partout, faut sûrement changer tous mes vêtements !...* »

De ce point de vue, l'emplacement des toilettes leur pose un peu problème.

Fabrice : « *de toute façon les toilettes dans la salle de bain, déjà ... mais avec ce système là... !* ».

L'entretien devient un véritable enjeu, le nettoyage est bien plus systématique qu'avec les toilettes en eau.

Julie : « *Moi, je fais un entretien à chaque fois que je fais pipi ou caca, avec du vinaigre blanc que je mets un peu partout... et quand tu lèves le clapet, et que tu découvres !... les traces, les dépôts... T'apprends des choses ! Pourquoi le pipi ça fait ces espèces de nappes, là ? Je sais même pas ce que c'est... !! Moi maintenant je mets des gants qui vont jusque là !... et après, tu vois que tu rinces ton éponge dans le lavabo ou tu te laves les dents, ou ça peut gicler sur les brosses à dent, ou tu laves les fesses de ton fils... Là j'ai envie de mettre de l'eau de javel, derrière, mais je peux PAS mettre de l'eau de javel, parce qu'il y a la phyto !!* » (rires) (...) *Oui, c'est beaucoup plus d'entretien que les toilettes classiques.* »

Fabrice : « *et on en parle plus, aussi !...* » (Lui ne nettoie pas systématiquement à chaque usage, mais régulièrement : « *dès que je vois que ça part en sucette* », dit-il.)

Sinon, l'ensemble des personnes nettoient avec du vinaigre blanc, du bicarbonate de soude... sans être inquiet de l'état des surfaces d'un point de vue microbien. Ce n'est pas du tout un sujet qui vient spontanément, et quand j'ai proposé de l'évoquer, il y a très peu de réactions (sauf pour **Julie** qui y est venue directement). Personne n'a évoqué non plus le problème de surcroît d'entretien (sauf en cas d'incident technique majeur, mais c'est alors ponctuel).

On peut noter à ce sujet que les seuls qui évoquent les microbes, les germes, sont le couple qui n'a pas choisi ce système, « cheminé » vers les toilettes sèches, pu déconstruire en amont un certain nombre de craintes et représentations.

D'autres pratiques alternatives en lien avec le pipi et le caca

J'observe que les détenteurs de toilettes sèches ont souvent d'autres pratiques alternatives pour gérer l'urine et les matières fécales, notamment pour les jeunes enfants. Deux des trois couples rencontrés utilisent des couches lavables par exemple, pratique qu'ils inscrivent dans la continuité des TS.

Angèle : « *pour moi y'a une continuité entre les couches lavables ou jetables et les toilettes sèches : d'habitude c'est géré à l'extérieur, on le jette, alors que là on gère aussi localement le caca, ça reste à la maison, on s'en occupe.* »

Dimitri : « *enfin c'est différent car les couches faut toucher !* »

Ils disent trouver bien plus contraignant de laver les couches jetables que d'avoir des TS au quotidien. C'est quelque chose qui leur a semblé coûteux et n'était gérable que parce que ça n'a duré qu'un temps.

Ce couple va même plus loin en pratiquant l'hygiène naturelle, qui consiste à apprendre très tôt la propreté à l'enfant pour éviter le port de couches. Il s'agit d'être attentif au moindre signe, proposer régulièrement de faire ses besoins ailleurs que dans la couche. Cela suppose aussi d'être tolérant aux « accidents », c'est à dire potentiellement avoir de l'urine et des matières fécales sur soi, au sol, dans la maison... Dimitri et Angèle sont Ok avec ça.

Angèle et Dimitri revendiquent aussi le « caca sauvage » sur leur parcelle : quand ils en ont l'occasion, ils ne font pas dans le toilette intérieur. Même s'il semble y avoir plus recours qu'elle.

Dimitri : « *mais... tu fais pas caca dehors, toi ?...* »

Angèle : « *si ! mais je cache plus que toi !* »

Dimitri : « *L'été, je vais faire caca dans le talus, et je brûle le papier toilettes. Pour moi c'est aussi plus simple, ça me paraît plus logique* »

Angèle : « *et on est peu ! un gros groupe sur un petit lieu, bon... mais de temps en temps, à deux je pense pas qu'on fasse peser une pression bactériologique sur... Et on pisse partout, aussi !* »

Faire pipi dehors : un ajustement incontournable pour bien vivre les toilettes sèches ?

De nombreuses personnes rapportent « pisser dehors », mais cela semble souvent connecté au simple fait de vivre à la campagne ! C'est en tout cas extrêmement répandu chez les hommes qui urinent sur la pelouse ou au potager. C'est ce qui semble le plus évident, naturel et même agréable quand on a un extérieur accessible.

Au-delà de ça, un grand nombre d'interviewés rapportent uriner dehors pour éviter de remplir trop vite le seau. Cette pratique semble presque systématiquement faire partie du « protocole » quand on a une toilette sèche unitaire, pour que la manutention soit gérable. C'est quasiment automatique chez les hommes, et ça peut aussi se développer chez les femmes et les enfants, même si ça dépend des marges de tolérance de chacun.

Charlie : *« au début ma compagne, elle faisait dedans, c'était très compliqué à aller vider, et y'avait des odeurs. Elle a changé d'attitude après. Bon, quand tu fais la grosse commission, y'a un peu d'urine, quand il pleut aussi elle fait dedans, mais ça n'a rien à voir. (...) Mais c'est un fonctionnement peu reproductible partout, toujours pisser dehors ! J'avais appris ça en Mongolie, on va un peu loin, et on change d'endroit, on disperse. »*

Jean : *« je réalise que dans 90 % des cas je pisse dehors ! C'est... pour des raisons de volume dans le seau, oui. Ce serait séparé et valorisé je ferais autrement.*

François : *« moi aussi je fais ça. Par contre les filles ont dit vous êtes gentils mais nous on veut pisser là. JB et Eddy je ne sais pas. Mais si des garçons venaient juste pisser dans ces chiottes je vois pas trop leur motivation...*

Jean : *« bah être au chaud et assis ! Et les enfants aussi souvent pissent dehors. Je vois Mila sortir et chercher son coin... bon des fois c'est juste devant la porte d'entrée. Léon aussi fait ça, il fait dehors. »*

Martin : *« moi je fais tout le temps dehors, ou dans une bouteille... (qu'il utilise ensuite au jardin). Mais Léa c'est plus compliqué, sinon faudrait plutôt un urinoir. »*

Marc : *« Les instructions c'est au maximum, pour les garçons, d'aller uriner dans le jardin ou dans les champs autour. Pour avoir moins de matière super lourde. »*

En **synthèse pour cette partie**, on repère que :

- Avoir des toilettes sèches suppose de « **faire face à cette matière** » (les déjections humaines), qui d'habitude disparaît simplement de la vue, et des autres sens comme l'odorat, même si selon certains c'est discutable : ça sent aussi dans les toilettes à eau... Quoi qu'il en soit, il n'est pas évident pour certains d'être face à la « merde des autres », et réciproquement de laisser d'autres apercevoir et prendre en charge ce qui émane de soi, habituellement intime et caché. Ça n'est pas dit explicitement dans les entretiens, mais d'autres ont reformulé plus explicitement ce qui filtre dans les entretiens (cf. certains ateliers des intestinales du RAE 2021). Ils soulignent que soudainement, le gestionnaire de cette matière « a un visage » (le conjoint, le père, la mère...), ce n'est pas simplement une canalisation matérielle qui emporte le tout et des anonymes qui s'en chargeront derrière. Pour certains interviewés, ça n'est pas un souci, c'est la vie, ce sont des fluides universels, il n'y a ni gêne ni tabou autour de cette prise en charge. Pour d'autres au contraire c'est une sacrée barrière. Il est intéressant de **considérer la diversité de ces rapports intimes et culturels** (et donc aussi la possibilité d'influer sur ces représentations et relations).

- La très grande majorité des **habitants masculins urine la plupart du temps dehors**. Cette habitude est clairement pensée et recommandée comme **une stratégie pour rendre la pratique des toilettes sèches viable et gérable au quotidien** (*a fortiori* dans le cas de système unitaire à composteur externe). Cela évite deux désagréments quotidiens souvent énoncés comme particulièrement pesants : l'odeur d'urine, la fréquence de la manutention et de l'entretien qui va avec. Il me semble que cette donnée est intéressante car peu souvent mise en avant. On pense spontanément que l'usage des TS à la campagne est beaucoup plus simple, à la différence du contexte urbain, en raison d'un extérieur permettant le compostage *in situ*. Mais **un espace vert extérieur** suffisamment grand **permet aussi de ne pas passer par la case toilette**, et donc d'alléger considérablement le système ! Cela semble même dans bien des cas **la condition** d'une gestion quotidienne acceptable et pas trop coûteuse (de l'avis des gestionnaires, en tout cas). L'étude montre aussi combien l'habitude du « pisser dehors » s'est perpétué en milieu rural, même chez certaines femmes et enfants.

- Hormis un couple (qui n'avait pas choisi initialement d'avoir des TS, mais loue une maison qui en est équipée), **aucun des interviewés n'a déploré de surcroît d'entretien** ou de précautions supplémentaires au regard de **l'hygiène et des microbes**, en comparaison avec la toilette à eau. L'enjeu de l'entretien quotidien ne semble donc pas déterminant pour les usagers.

2. Sortir de la norme : la question des « autres »

Je tente de consigner plusieurs choses de différentes natures dans cette partie, mais qui parlent toutes du rapport aux normes sociales et plus globalement aux représentations et actions des « autres » au sens large : famille proche, famille élargie, amis, voisins.

La toilette sèche, toujours stigmatisée

Globalement, faire le choix d'une toilette sèche et tourner complètement le dos à la toilette à eau n'est pas anodin. Et paraît même difficile. La plupart des usagers font ainsi en sorte que la toilette à eau ne disparaisse pas radicalement de la maison !

Elle peut être présente symboliquement, à travers un design et des usages qui ressemblent à une toilette à eau.

Valentin : « *ça ressemble à des toilettes classiques, à eau. La cuvette ressemble à des toilettes à eau, je pense que y'a des gens qui sont venus chez moi, ils ont du chercher la chasse d'eau ! C'est simple, c'est pas laid.* »

La toilette à eau reste aussi souvent présente via la préservation d'un système mixte, qui laisse la possibilité aux invités d'utiliser le système classique.

Angèle : « *Les gens qui viennent n'ont pas de souci... mais en plus on a laissé en bas les toilettes à eau, et on peut proposer l'un ou l'autre.* »

Bastien et Sophie, qui ont une toilette à mini-chasse d'eau à l'étage : « *une toilette sèche là haut, c'est trop galère ! Là c'est un seul et même système, ça envoie dans la cuve en bas, y'a pas d'odeurs... et puis on se disait comme ça si y'a des gens qui sont moins à l'aise on a une toilette normale... si ça leur fait trop peur... comme ta soeur.* »

Mathias : « *On a un autre toilette normal, on s'est dit en cas de revente... et puis on savait pas au niveau de la pratique, on avait peur je crois comme tout le monde de l'odeur, j'avais beaucoup lu de choses, et tout...* »

En pratique, **Mathias et Marine** utilisent 80% du temps la TS, mais ils ont l'autre pour certaines situations. Par exemple il leur sert de toilette alternatif le matin quand les enfants dorment encore (la TS est tout près de leur chambre), en période de maladie ou de menstruations.

Marine : « *dans ces cas-là je ne vais jamais là-bas ! (dans les TS). Je sais pas pourquoi, j'ose pas, mais faudrait que je lise des choses dessus... mais, je sais pas, pourtant le sang c'est pas sale, mais...et sûrement même pas plus que les urines, mais... rapport au compost, je le fais pas ! Et j'ai pas demandé aux filles comment elles font... puis j'ai l'impression que ça sent le sang, mais peut-être que avec la sciure ça irait... en plus je vais au bout de ma démarche, j'utilise une cup donc ça fait beaucoup de sang.* »

Le toilette à eau sert aussi pour les invités, même si Mathias et Marine ont des postures différentes dans ce cas de figure.

Mathias : « *c'est plus Marine, dans le souci de pas gêner les invités, qui dit : vous pouvez aller là ou là... mais faudrait pas ! Ils viennent chez nous, ils s'adaptent. C'est bête, car ça leur fait découvrir un truc, et 9 fois sur 10 ils vont pas être rebutés du tout, donc c'est bien de véhiculer une image positive.* »

Alain et Pascale, qui ont successivement construit deux maisons (ils ont habité la première 10 ans avant de la revendre, et d'en auto-construire une nouvelle de plain-pied) ont chaque fois opté pour un système mixte.

Pascale : « *les toilettes sèches on a commencé y'a 15 ans avec l'autre maison, mais on avait aussi un toilette à eau. Parce que moi je faisais de l'accueil, et pour avoir mon agrément de l'aide sociale à l'enfance, c'était pas accepté ! Y'a 15 ans c'était comme ça, une salle de bain, une toilette à eau, la phyto ça allait, mais pas les toilettes à sciure. Mais ça a peut être changé.* »

Alain : « *et puis pour revendre la maison après aussi ça peut être un problème...* »

Dans la seconde maison, ils ont construit eux-mêmes une toilette sèche avec un composteur intégré sous la toilette, en s'inspirant des plans du clivus qu'ils ont réussi à obtenir. Mais la toilette est en hauteur car ils ne pouvaient pas creuser sous la maison. Ils ont aussi gardé une toilette à eau.

Pascale : « *pour la deuxième maison aussi on a les deux systèmes, parce qu'on fait encore un peu d'accueil, mais aussi on s'est dit : on n'est pas jeune, on va être vieux, et s'occuper des toilettes et des lombrics...* »

Alain : « *Et puis si on est en fauteuil c'est pas adapté : fallait que je monte la cuve pour mettre le composteur, alors le toilette est pas de plain pied.* »

Pascale : « *et moi je voulais aussi des toilettes juste à côté de ma chambre, si je suis malade...* ».

Enfin, le toilette à eau peut être présent à l'état de potentialité : le système est conçu pour être réversible en cas de revente de la maison.

C'est le cas comme on l'a vu chez **Mathias et Marine**, mais aussi chez **Sophie et Bastien** : leur système permet d'installer un toilette à eau en bas si jamais ils voulaient revendre la maison à des personnes peu favorables à ce dispositif. Ils ajoutent « *mais bon, c'est quand même une maison écolo, qui donc devrait intéresser des écolos !...* ».

Les TS, objets de fantasmes et de blocages

De fait, les interviewés sont bien conscients que les TS peuvent fonctionner comme un repoussoir qui ferait perdre de la valeur à la maison. Ce n'est pas une projection excessivement craintive si l'on en croit l'anecdote rapportée par une interviewée :

Marie : « *j'ai une amie qui met en location sa maison, et j'ai su que les personnes qui allaient louer avaient dit « Ouais c'est d'accord, mais va falloir enlever 50 euros sur le loyer, parce qu'avec les toilettes qu'il y a... ! (...) Alors que elle m'a dit : y'a pas mieux ! Ils ont fait quelque chose de génial, qui pollue pas, avec le système de tapis roulant, les vers... »* (je pense que c'est le modèle d'ECODOMEO)

Tous notent dans leur entourage des personnes réticentes à utiliser les toilettes sèches, souvent en raison de représentations caricaturales sur le sujet. Le stéréotype est « le copain parisien » qui a des clichés sur les TS. Ils remarquent quasiment tous qu'il s'agit plus d'appréhensions préexistantes que de plaintes argumentées suite à un usage effectif de leur TS. Il n'empêche, la plupart rapportent des comportements d'évitement.

Fabrice, locataire du logement passerelle de l'éco-quartier : « *en tout cas les amis qui venaient de Paris et tout ça, on leur expliquait deux minutes, et ça faisait « bon bah j'irai dehors !... (...) Nos potes qui sont venus nous rendre visite, tous allaient faire caca au gîte, pas chez nous ! Ils se retenaient quand ils étaient à la maison, et allaient au gîte chez eux »*

Julie : « *Mais c'est des vrais parisiens... et c'est plus une question d'appréhension... ! et puis c'est aussi toujours la blague : alors, ça s'est bien passé ... ? pour ceux qui essaient. »*

Certains supposent que la gêne ressentie à l'égard des toilettes sèches peut même décourager la visite.

Marie : « *J'ai pas de retour négatif, si ce n'est mes parents qui ont eu les toilettes au fond du jardin, et pour mon père ça a été une impression de retour en arrière, quoi ! L'air de dire : t'es folle. T'es folle. (...) J'ai l'impression que mes parents sont moins venus depuis... à cause de ça ? Leur notion de confort n'est pas la même, là au niveau générationnel y'a un truc. »*

Marie rapporte aussi que son amie, qui a des toilettes ECODOMEO (tapis roulant + vers), a eu des difficultés avec sa fille adolescente. Cette dernière ne voulait plus que ses amis viennent à la maison pour cette raison.

Charlie : « *j'ai eu quelques visiteurs, ils peuvent pas. Mais après je leur explique, on en parle... J'ai eu plusieurs fois le même argument de personnes plus vieilles, et c'est « avant chez mon père... mon grand-père... ils avaient un trou dans le jardin, et quand on y allait on avait les pétoches ». Mais eux, ils couvraient pas ! C'était pas vraiment des TS... Et alors c'était tout un tas de fantasmes avec des bestioles qui allaient sortir, rentrer dans leur anus... J'ai eu une femme qui ne voulait pas y aller pour ça. »*

Pascale : « oui bah notre fille dit la même chose : « est ce que les lombrics peuvent pas remonter ?... » »

Marion d'Aquatiris mentionne des gênes assez importantes aussi : « Moi, j'assume complètement, c'est mon délire, je sais tout ce que je mets derrière... Mais mon conjoint, quand certains de ses potes ou son père n'aiment pas trop venir chez nous à cause de ça, ça fait réfléchir... »

Anna rapporte une expérience similaire dans leur entourage : « T'as des toilettes sèches vendues dans le commerce, toutes faites, et quand tu t'assois ça ouvre le clapet, etc. Et c'est blanc, ça a une tête de toilettes. (...) On a des copains (qui ont ça), ils l'ont fait exprès, ils voulaient cacher l'aspect toilettes sèches car sinon les parents de S. ne seraient pas venus chez eux ! Mais on voulait pas ça. Car c'est pas compréhensible ! ça camoufle que c'est une toilette sèche, mais faut réexpliquer comment faire car c'est pas visible. »

Il y aussi les positions plus ambiguës : d'accord dans l'esprit, réticents en pratique. C'est ce que relatent **Anna et Maxime** (qui ont pour mémoire une TS en bas et une toilette à eau à l'étage).

Anna : « Notre réseau d'amis va plutôt en bas... et ta mère va plutôt en haut ! »

Maxime : « Ouais ma mère elle dit c'est génial en bas... et elle va en haut ! »

La gêne parfois présente chez les détenteurs de TS

Certains usagers soulignent aussi un sentiment de gêne quand le système fonctionne mal ou qu'il y a des odeurs.

Angèle : « ça me gênait vachement que ça pue si des gens venaient »

Dimitri : « en même temps des TE, quand quelqu'un vient de faire un caca ça pue aussi »

Angèle : « oui mais c'est pas la même chose que cette odeur d'ammoniaque permanent qui imprégnait toute la salle de bain »

Marie : « parfois, je me dis : ah faudrait pas que quelqu'un vienne chez moi... faut que je change le seau ! »

Martin : « Après c'est vrai que quand tu as une invasion de grosse mouche, et que quand t'y vas il te sort 50 grosses mouches, c'est pas marrant quand tu reçois quelqu'un à ce moment-là. Tu te dis ah c'est dommage, car c'est bien si d'autres gens ont des toilettes sèches et là... Bon. »

Seul **Valentin**, qui a un système « clivus », n'a jusque-là aucun retour négatif. Ses toilettes seraient même mieux perçues que des toilettes « classiques ».

Valentin : « Des gens que je reçois en Airb'nb, j'en ai même qui disent que c'est mieux que des toilettes normales. Y'en a plein qui découvrent le système ! Et avec la ventilation, quand tu t'assois, tu sens une petite brise... je sens plus car je suis habitué, mais y'en a, surtout les nanas, qui disent aaaaah... ».

Faire avec différents espaces, différentes normes

En pratique, il n'est parfois pas évident de faire avec différentes normes, dans des configurations différentes. Par exemple, avant de passer aux toilettes sèches, Anna et Maxime faisaient déjà des économies d'eau en ne tirant pas la chasse après juste un pipi, et ils ont appris la même chose à leurs enfants. C'est la norme de la maison : tirer très rarement la chasse d'eau. Mais ça peut poser problème quand ça rencontre d'autres normes, à l'extérieur.

Anna : « *Les enfants n'ont pas le réflexe de tirer la chasse d'eau, et quand ils font ça chez ma grand-mère, ça me gêne.* »

D'autres s'arrangent pour vivre leur « norme » discrètement, dans des endroits où il y a peu de tolérance pour leur pratique à eux.

Angèle : « *Chez ma mère, à Montpellier je me cache un peu pour aller faire pipi dans le jardin. L'été on est 10, ça fait 10 fois 5 ou 10 litres d'eau par jour, c'est un peu mon acte de résistance d'économiser une chasse d'eau. (...) Et tu te caches ?... « Parce que ma tante n'aime pas ça, elle trouve que ça pue c'est sale et surtout ça tue les plantes.* »

Il peut même être carrément difficile d'être à nouveau confronté au « système dominant ».

Lisa : « *Les toilettes à eau c'est vrai que maintenant ça me dérange. J'aime pas trop y aller quand il y en a chez les gens, des fois je me dis je ferai pipi après.* »

Enfin, il faut noter que dans certains milieux, le stigmate est inversé : les toilettes sèches c'est ce qui va de soi, c'est le contraire qui est choquant. De même pour la solution d'épuration, la phyto semble être devenue la norme.

Angèle le décrit bien : « *y'a une sorte de bain culturel on connaît plein de gens qui ont une phyto ! Du coup le choix c'était : quelle sorte de phyto, et là on a dû chercher... mais sinon c'était évident.* »

Rendre les toilettes lisibles : laisser faire les objets, préciser le mode d'emploi

Une chose est intéressante à mentionner : avoir des toilettes sèches suppose, dans bien des cas, d'en parler aux autres, ne serait-ce que pour délivrer des informations pratiques. Il faut parfois rentrer dans des détails qu'on n'a pas l'habitude d'évoquer, alors qu'habituellement ce qui se passe derrière la porte est gardé secret et se passe de commentaires : cette confidentialité est possible car la plupart des gens sont sensibilisés au modèle de la toilette en eau. Face à cet objet, nul besoin d'explications ou de recommandation, tout va de soi. C'est un peu différent dans le cas de certaines toilettes sèches. Pour la TLB, il ne semble pas nécessaire de former les usagers, les objets en présence parlent d'eux même (la présence d'un sac de sciure dans lequel on a planté une petite pelle indique clairement la marche à suivre).

C'est ce qu'évoquait **Anna** en disant : il faut que ce soit lisible.

Dans cette optique, certaines études sociologiques montrent bien comment les objets, notamment aux toilettes, invitent à agir et faire. C'est la focale adoptée par exemple par P. Garnier et C. Gilon, qui montrent comme il est fécond d'étudier la « culture matérielle » pour

aborder le problème récurrent des toilettes à l'école (aversion des usagers, difficultés d'entretien...). Elles proposent ainsi, en plus d'étudier les acteurs, de « *met(tre) au centre d'autres actants : les objets qui peuplent les toilettes. Le terme actant, tiré de la sémiotique, via une sociologie des sciences et des techniques (Latour, 1984), permet de mettre l'accent sur ce que les objets font faire aux humains, au lieu de considérer uniquement ce que les humains font avec les objets. Cette activité propre aux objets se rapporte à la manière dont ils invitent à agir, représentant un « pôle d'actes virtuels » : « l'objet perçu est immédiatement codé comme un ensemble déterminé d'hypothèses d'actions. » (Rizzolatti et Sinigaglia, 2008). Cette relation entre objets et actions n'a de sens que dans un « monde culture » où « chacun de ces objets porte en creux la marque de l'action humaine à laquelle il sert (Merleau-Ponty, 1978). » (Garnier et al., 2017)*

Ces réflexions sont intéressantes dans la mesure où elles interrogent la pertinence de concevoir et installer des toilettes sèches reprenant le *design* de toilettes à eau (idée parfois évoquée par des maîtres d'œuvres soucieux de ne pas attirer l'attention sur ce dispositif non conventionnel).

Au-delà de ce que « disent les objets », certains remarquent que les toilettes à séparation requièrent un mode d'emploi précis pour que tout se passe bien. L'enjeu de la « bonne position » est par exemple déterminant. La nécessité d'une petite formation peut mettre mal à l'aise.

Fabrice (du logement passerelle) : « *C'est vrai que cette histoire de transmission, c'est important, parce que les toilettes habituellement on en parle jamais, et là tu dois dire, alors il faut que tu t'assois comme ça, et là le pipi il ira là... Du coup pour moi, ça fait bizarre, mais pour celui qui écoute ça doit faire bizarre aussi, genre « heu... c'est bon, on va peut-être s'arrêter là ? ... » Et puis après y'a « ça s'est bien passé ? » En tout cas avec ça, on met le focus sur la nudité dans la pièce d'à côté... »*

Parler de la toilette c'est aussi contextualiser un peu le pourquoi du comment des choses, la situer dans son environnement, évoquer le processus épuratoire...

Julie, quand elle a visité le logement-passerelle et qu'on lui a montré les toilettes : « *au début on s'est pas dit oh mon dieu quelle horreur, mais ça a l'air relou, ça ! (...) Quand tu visites, normalement ça va vite, là les toilettes, fallait passer un quart d'heure à décrire l'environnement qui va avec, la phyto, les deux bacs de compost... »*

D'autres se refusent en revanche à un excès de pédagogie à l'égard des invités.

Anna : « *Nous on voulait pas de commentaires, on a des copains qui ont un mode d'emploi de 25 lignes... On voulait que ce soit intuitif ! On leur dit : c'est des toilettes sèches, faut juste que tu t'assois et sinon c'est comme d'hab. La sciure la plupart ils voient et ils savent en fait ! On voulait pas que les gens ils aient à lire un mode d'emploi avant d'aller chier. »*

Cette question de la transmission se pose avec plus d'acuité encore quand il s'agit de confier la maison et s'assurer que les consignes seront bien respectées.

Marie : « *Pour quelques jours avec explications, et préparation oui, je la prêterai... Mais louer plus, faudrait que je connaisse les gens pour leur faire confiance, faudrait qu'on ait la même sensibilité, qu'ils utilisent pas d'eau de javel par exemple parce que sinon, tu te dis tes plantes*

elles vont faire couic... (...) Et s'assurer que les gens sont prêts à faire l'effort, remuer le compost, pour que ça travaille comme il faut. »

Mathias et Marine, qui louent leur maison sur Airb'nb : « *L'année d'avant on n'avait pas osé, au début, le gars on lui avait dit de pas utiliser les toilettes sèches, que celles à eau. On pensait que ça allait être compliqué peut être... mais c'est bête ! Cette année on l'a mis sur l'annonce, et ça n'a pas empêché. Et puis ça fait partie de la maison écolo, elle est comme ça (...) On a expliqué, et préparé deux autres poubelles, qu'ils aient pas à le mettre au compost. Les volumes de sciure étaient prêts... tout s'est bien passé ! »*

Chez **Bastien et Sophie**, il n'y aurait « aucun souci » car il n'y a rien à faire, sur un mois : seulement allumer une fois la pompe qui extrait les urines de la cuve. Il faut juste bien préciser aux garçons qu'il faut s'asseoir.

En synthèse, pour cette partie, on peut retenir que :

- Une idée forte - et un peu étonnante - apparaît : dans une grande partie des cas, les habitants conservent un système mixte qui combine toilette sèche et toilette à eau ! Même chez les « très convaincus » pratiquant la toilette sèche de longue date et ne se voyant pas revenir en arrière. On voit aussi que, même en l'absence d'une toilette à eau installée et fonctionnelle, les interviewés ont conservé la possibilité d'un branchement : la toilette conventionnelle demeure donc systématiquement dans le paysage, à l'état de « potentialité ». Ce constat s'explique par plusieurs raisons, intéressantes car révélatrices de contraintes structurelles et de normes sociales d'une grande force :

- Le « **domaine d'application** » des TS semble restreint, c'est-à-dire qu'on imagine pas utiliser la toilette sèche dans tous les contextes, notamment celui de vieillesse ou de maladie.

On pourrait aussi penser, dans cette perspective, que la toilette est moins « passe partout » dans des contextes plus quotidiens comme les menstruations, les états entraînant vomi ou diarrhées, mais ici ça ne semble pas tellement soulever de problèmes. Projetées dans ces cas de figure, les personnes imaginent vomir dehors ou dans l'évier... Pour les règles, les positionnements sont plus variés. Quand la possibilité de la toilette à eau existe, certaines femmes la privilégient à ce moment du cycle. D'autres ne font aucune différence, et pratiquent la toilette sèche sans changer leurs habitudes. D'autres encore regrettent que les séparateurs soient si mal adaptés à ces contraintes physiologiques féminines, avec des grilles qui s'obstruent facilement, pas de scénario pour récupérer ce qui n'est ni urine ni matière fécale et « tombe au milieu ». Mais tout cela n'est pas qualifié de rédhibitoire, seulement de « pas pratique ».

Parmi les autres éléments expliquant la survivance de la toilette à eau, on retient que :

- Le **poids du regard des autres (et de leurs préférences)** semble continuer à beaucoup compter. Dans de nombreux cas, il est impensable d'imposer cette pratique à un entourage familial et amical qui ne l'aurait pas choisi et le vivrait particulièrement mal. La toilette à eau permet de continuer à laisser le choix.

- La peur **d'une perte de valeur patrimoniale** est aussi présente. L'assainissement classique reste tellement la norme que les usagers propriétaires craignent d'avoir des difficultés à revendre ou louer la maison si elle n'offre pas la possibilité d'une toilette à eau reliée à des canalisations.

Cet ensemble de **précautions continue à s'inscrire dans un « idéalisme pragmatique »** : même si les usagers s'engagent fortement dans la mise en pratique d'une alternative, ils le font avec beaucoup de réalisme et veillent à ne pas menacer d'autres équilibres (la valeur de leurs biens, les relations avec des proches et moins proches qui conservent d'autres normes).

Ainsi, ils se retrouvent concrètement à **jouer avec plusieurs normes**, selon les situations et contextes, intimes, professionnels ou familiaux (tirer ou non la chasse d'eau, faire pipi dehors ou pas, consentir à contre cœur à utiliser une toilette à eau...).

3. Au quotidien : surmonter les problèmes en tous genres

Une fois installée, et même si le choix du dispositif a été mûrement réfléchi, des petits problèmes vont généralement survenir, à tout le moins des questions supposant des ajustements (par exemple : vider le seau plus souvent que ne le requiert *a priori* son volume, parce qu'on se rend compte que c'est plus simple quand c'est moins lourd, que ça évite que les mouches ne se reproduisent...). La phase de mise en œuvre conduit donc à quelques calages et est l'occasion de nouveaux apprentissages, expérimentations, organisations. C'est ce que présente cette partie.

Premier problème entre tous : les odeurs

L'odeur d'urine semble être LE problème à surmonter, et faire l'objet de tout un processus d'essais-erreurs. Les problèmes principaux sont liés aux fuites et aux siphons. Souvent, il se passe un certain temps avant de pouvoir préciser le diagnostic et trouver une solution qui marche durablement. Le parcours de **Angèle et Dimitri** est emblématique.

Angèle : « *La séparation, c'est bien car ça sent moins. Enfin... le seau sent moins, parce que les canalisations sentent ! Et ça a été tout un processus pour faire qu'elles sentent moins, j'ai fait plein d'essais, maintenant c'est bon elles sentent plus.* »

Les tâtonnements ont duré longtemps avant de trouver une solution.

Angèle : « *au début on pensait que ça pouvait parce que notre système fuyait, y'avait de l'urine sur le sol. Dimitri me disait c'est ça, mais je disais non ! j'ai nettoyé et ça pue encore. On a réparé la fuite... et ça pouvait encore... (...) J'ai mis un an à bricoler des solutions, avec du vinaigre et bicarbonate de soude, j'en mettais plein ! Mais ça durait que deux jours, ça calmait juste un peu le machin.* »

Je suis assez étonnée qu'un système qui semble aussi « simple » et ancien, composé d'éléments au design assez basique et courant (tuyaux, siphon, séparateurs) puisse causer tant de difficultés paraissant peu évidentes à solutionner – mais c'est peut-être mon regard non bricoleur qui me pousse à penser ça.

Je comprends néanmoins que les difficultés ne sont pas dues qu'à la simple interface « toilettes », mais que la connexion avec la phyto ajoute de la complexité.

Angèle : « *Apparemment, la phytoépuration est conçue dans des pays où elle est plus près des toilettes, et là, la longueur du tube fait qu'il y a des remontées d'air et ça pue* ».

La solution est trouvée avec l'aide de Marion, qui leur recommande et fournit un siphon sec, avec un caoutchouc qui s'ouvre et se referme dès qu'on a fini d'uriner.

Marie a été confrontée aux mêmes problèmes : des fuites d'urine quand les tuyaux se décrochent, ou qu'il y a un peu de jeu dans le système... : « *j'en ai eu, des fuites, ça a tout imbibé le bois, j'étais à deux doigts de le dire je change de système et j'achète un truc tout fait... !* ». Elle a depuis trouvé une solution (je n'ai pas noté laquelle).

Elle a ensuite connu des remontées d'urine prégnantes dès qu'elle a installé son séparateur. Au début, elle mettait plus d'eau dans le séparateur et la canalisation, pour les chasser, mais l'efficacité est limitée. Elle a résolu le problème en se munissant aussi d'un siphon plat (je crois que c'est le même modèle recommandé par Marion).

Fabrice et Julie ont à leur tour connu les fuites et les odeurs : « *La semaine dernière, j'ai passé 1h à éponger de la pisse, y'avait 10 cm d'urine dans le bac. Le tuyau s'est débranché, on sait pas ce qui s'est passé... Déjà avant ça le clapet du seau était cassé et ça sentait l'urine. J'ai dit, bah moi je vais dire à Mathilde qui vient que les toilettes sèches c'est trop de la m... !* » (rires)

Moucheron et compagnies

Le système Clivus, pourtant souvent décrit par les usagers (ou les acteurs de l'accompagnement) comme la « rolls royce » des toilettes sèches, semble avoir un point faible : les moucheron dans la cuve. Là aussi, les voir disparaître peut relever du parcours du combattant, jalonné d'essais plus ou moins fructueux. La question du bon diagnostic est centrale, comme pour les odeurs d'urine : mais que se passe-t-il ? d'où cela vient-il exactement ? quel est le processus en jeu ?... Si le sujet semble assez trivial, les réponses ne vont jamais de soi.

Les difficultés **de Sophie et Bastien** sont emblématiques.

Bastien : « *Clivus en fait ils conseillent de pas mettre de fenêtres dans tes toilettes, et de mettre des lumières en bas pour pas voir dedans... mais bon... pas de fenêtres dans les toilettes... ils préconisent ça aussi pour une histoire de moucheron. Et là-dessus peut-être qu'on peut leur donner raison ! (...) Oui on est satisfaits du système... à part les moucheron !! On sera contents quand ils seront partis... et y'a pas trop de réponses ! J'ai appelé Clivus et ils disent « votre mélange est soit trop humide, soit trop sec... du coup la bonne consistance, c'est ?... »*

Ils ont donc essayé de mettre plus ou moins d'eau dans les matières qui compostent dans la cuve... sans grand succès. Puis ils ont testé différentes méthodes :

« *Au début tu les aspirés un par un... mais ça revient ! Après on y allait avec un insecticide bio, des coups de pshit, mais vu le cycle de vie du moucheron fallait le faire fréquemment. (...) Et puis les lampes à UV... ça en tue 4 ! Encore moins que le vinaigre de cidre. (...) Là j'ai trouvé un truc : suspendre des rubans anti-mouches dans la cuve, y'en a plein qui se collent dessus, je me dis qu'en préventif... pour choper le truc au début. C'est peut être une technique. Ce sera relou si y'a des moucheron tous les ans !* »

Pour explorer d'autres pistes, ils en discutent avec leur entourage (notamment leurs voisins qui ont les mêmes problèmes) et cherchent des ressources sur le net.

Bastien : *« J'ai trouvé un guide sur internet, mais y'a une seule ligne sur les moucherons. Et pareil, ce serait une histoire de « ressenti » sur la matière du mélange, et puis ils disent qu'il ne faut pas de lumière et c'est tout. Et puis l'insecticide. »*

Il évoque aussi une vidéo qui l'a fait sourire : un internaute qui interpelle directement le fabricant (il pense que c'est Clivus), en se mettant en scène avec son aérosol à la main : *« Je vous ai appelé, j'ai écouté vos conseils, j'ai mis l'insecticide - c'est dégueulasse en plus, et regardez, y'en a toujours autant ! Moi, je suis militant, mais ma femme elle en peut plus, elle me met la pression, on va craquer ! répondez à ma question, et trouvez une solution ! »*

Le problème demeure pour le moment non résolu, mais plus ou moins jugulé avec le collant à mouches. Bastien et Sophie regrettent qu'il n'y ait pas dans le coin de « maître composteur » à même de se positionner sur la bonne texture, le bon taux d'humidité, le bon aspect du mélange, car cette étape du processus semble déterminante.

Fabrice et Julie rapportent aussi des problèmes de mouches et moucherons avec leur système Separett. Qu'ils n'ont pas non plus vraiment solutionné (ça va, ça vient).

Le défi ergonomique des systèmes séparatifs

Pour éviter les problèmes, l'ergonomie des toilettes est un aspect central, notamment dans le cas des systèmes séparatifs. Elle impose aux hommes et petits garçons de s'asseoir, et aux personnes en général de s'asseoir *d'une certaine façon*, pour que ce soit efficace. Certaines femmes rapportent que la période des règles pose un problème : le système n'a pas vraiment prévu cette option... ça tombe « où ça peut », parfois au milieu, et cela nécessite généralement une correction, un surcroît d'entretien, de la gêne. Emilie raconte qu'elle a beaucoup cherché de retours d'expériences, conseils, dans la littérature technique relative aux toilettes sèches sur la période des règles : y a-t-il des systèmes plus adaptés évitant que ça tombe du mauvais côté ? comment éviter que la matière visqueuse des sécrétions ne bouche les grilles du séparateur ? Comment vider sa moon cup ? Mais qu'elle n'a absolument rien trouvé à ce sujet.

Anna se pose aussi la question : *« ma mooncup, je la vide normalement dans les toilettes, mais là dans les toilettes sèches ça me gêne, car ça laisse des traces, ça coule un peu dans le séparateur... Donc je la vide soit dans le seau, soit dans le lavabo, sinon le plus souvent je vais en haut (nb : où ils ont une toilette à eau). Je suis pas tellement pudique, ça me dérange pas plus que ça, mais ça attire l'attention sur l'intimité, je ne voudrais pas que ça gêne les autres ! Et sur ce sujet, on n'y est pas... Et si une femme a ses règles chez nous et un tampon à changer, je me suis déjà demandée si elle a la place pour son geste ? Et même si y'a la place, comment s'écarter du truc ? Si c'est réellement gênant, il faudrait dire aux hommes : « n'oubliez pas de vous asseoir, et vous les femmes si vous avez un tampon à changer, allez plutôt la haut ! »*

Au-delà de la question des règles, l'ergonomie des toilettes séparatives nécessite des usages précis, on a peu droit à l'erreur. Et quand les usagers ont des difficultés, cela crée immédiatement un dysfonctionnement auquel il faut pallier.

Les deux couples qui ont successivement habité le logement passerelle évoquent par exemple les plus jeunes : « *dès que je vois des enfants rentrer ici, maintenant, j'explique bien parce que c'est pas très fluide...* ». Si on ne s'assoit pas bien, la « trappe » ne s'ouvre pas, et donc la matière fécale ne tombe pas dans le seau prévu, il reste dans le séparateur. Il arrive aussi que la sciure tombe côté pipi et bouche le système.

La forme du dispositif peut aussi littéralement décourager le recours à un dispositif séparatif, même s'il soulagerait la manutention.

Martin : « *le séparatif, notre expérience c'est que c'est pas confortable. Parce qu'on a Léa et moi deux façons d'être sur les toilettes qui sont différentes. Ça marche pas ! Elle se met vachement en avant, et moi en arrière... donc ça marche pas ! Et pour avoir essayé ceux du logement passerelle... c'est pas idéal quoi ! Pour Léa c'est très compliqué d'aller aux toilettes là-bas. Elle a du mal à faire pipi au bon endroit, et voire même l'inverse ! Selon l'orientation du jet... Enfin moi je m'y connais pas trop en pipi de femme, mais c'est pas forcé que ça aille au bon endroit, et si ça en met partout ça veut dire que ton séparateur il fonctionne pas trop ! Il y a un vrai défi ergonomique, pareil pour les enfants et de ce point de vue là, je crois que ce serait vraiment impossible à imaginer dans des équipements collectifs. Quand t'as ton toilette et t'es tout seul tu te sens responsable... mais à plusieurs ça peut vite être source de problèmes. Les trucs qui prennent tout et qui filtrent c'est quand même beaucoup plus confortable à l'usage. »*

Lara souligne aussi le problème lié à la taille de la grille côté séparateur d'urine. Quand ça s'encrasse, elle a le souvenir de nettoyer cela à la brosse à dent, dans une odeur d'amoniac à peine supportable. Si l'entretien au quotidien lui semblait tout à fait acceptable, la maintenance « de fond » (démonter régulièrement la toilette, nettoyer tous les recoins, chasser les cristaux d'urine, enlever les œufs pondus par les moucheron...) lui semblait pesante.

Sciure, copeaux, terre, cendres, broyats de café ?... S'approvisionner en matières carbonées

Autre paramètre technique qui compte : la qualité des matières apportées pour absorber les liquides, recouvrir les déjections, et faciliter le compostage. La sciure et les copeaux sont de loin les plus populaires et utilisés. Mais ils semblent avoir chacun des avantages et des inconvénients relatifs.

Les copeaux sont plus valorisés que la sciure fine pour le stockage puis le compostage. Ils sont visuellement plus couvrants, et moins attachants dans le seau. Les matières travailleraient mieux, le compost serait plus aéré et moins compact, plus facile à remuer... La sciure en revanche semble plus adaptée au niveau de l'interface toilette : elle est plus absorbante et coupe mieux les odeurs. Les avantages respectifs des uns et des autres font consensus si on croise les discours, avec les propriétés que je viens d'énoncer.

Outre ces généralités, la qualité des matières (taille, espèce de bois, provenance) joue aussi.

Fabrice : « *Elle est pas bien, la sciure d'Ambiance bois ! Il faudrait de la sciure de l'autre scierie... plus épaisse et plus sèche. Parce là c'est très humide et fin. Et ça fait cette espèce de pâte qui colle... en fait faudrait des copeaux. »*

L'approvisionnement et le stockage de la sciure comme des copeaux sont aussi un enjeu. Il faut avoir un espace vacant et sec pour en avoir des volumes d'avance et éviter des allers retours fréquents... et certains commencent à s'inquiéter de la mise à disposition gratuite de cette matière par les scieries si la pratique des toilettes sèches se généralisait.

Marie : « *C'est une organisation qui demande quand même d'être bien calibré au niveau de l'échelle... faut pas être en rade de sciure, savoir où aller la chercher, sinon ça peut devenir vite un problème.* »

Mathias : « *Pour le moment, là où on va, c'est encore gratuit mais je connais d'autres scieries qui en font commerce. Et mine de rien ils commencent à tiquer : mais vous allez en prendre beaucoup ?... Oui, c'est de plus en plus payant.* »

Dimitri : « *L'approvisionnement en sciure c'est une question qui se pose. Nous, la scierie est pas loin, on va en chercher chaque 6 mois, faut juste faire attention à pas les gêner... Mais si faut aller dans un autre village ça peut être compliqué. Et certains s'en moquent, mais d'autres voudraient la vendre, même pas cher... et ça commence à s'acheter dans les magasins de bricolage. (...) Et pour nous ça va car y'a juste du caca, mais ceux qui mettent les urines avec, faut des copeaux, sinon c'est dégoutant, ça fait une pâte, et donc là y'a vraiment un enjeu.* »

C'est pourquoi, en réponse à ces difficultés, le choix des matières répond d'abord à un certain pragmatisme : on fait avec ce qu'on trouve, avec ses plans, avec les ressources locales les plus proches, plus qu'en ayant en tête l'adjuvant idéal. C'est particulièrement vrai pour **Anna et Maxime** qui habitent en milieu urbain.

Anna : « *on a eu à un moment de la paille de lin, par une copine dont le père travaille dans une écurie. Il nous a filé un gros ballot. Ça éponge bien mais c'est super volatile. On a un mug qui sert pour la dose de sciure, et là c'est plus fluide, ça en met un peu partout, ça tient pas dans la tasse.* »

Maxime : « *on a eu du marc de café, enfin non plutôt du broyat, je sais pas. J'étais en ville et quelqu'un jetait ça, un vendeur de café, c'est comme les cosses qui restent quand on broie. Ça marche bien mais ça sent très fort ! et ça sent pas le café... Mais il faudrait qu'on voie avec notre pote qui a un plan scierie.* »

Pour **François et Jean**, ça dépend de ce qu'ils récupèrent quand ils bricolent ou font des chantiers.

Jean : « *Maintenant on fait beaucoup de chantiers pour le bois de chauffage, et on récupère la sciure. C'est encore plus circulaire ! (...) Là on a du châtaignier et ça met du temps à se décomposer... Je vais refaire du bois blanc bientôt, les feuillus ça se décompose mieux, c'est sans tanin. Et les résineux ça se décompose moins bien aussi. Mais on fait avec ce qu'on a.* »

Martin : « *La sciure de mélèzes ça composte pas du tout alors je mets plutôt un mélange de paille, copeaux de feuillus et un peu de terre. Le gars de système BIOLAN (i.e : leur modèle de toilettes) il préconise terre et écorces de pin je crois. Mais... Pour les copeaux j'ai un atelier de menuiserie, alors je fournis même un paquet de copeaux à plein de gens ! Mais peut-être que la sciure serait une solution à nos mouches, ça ferait un truc beaucoup plus compact, qui isole.* »

Lieu et place de la toilette dans l'habitat

Dans les derniers problèmes techniques évoqués, il y a l'enjeu de la place de la toilette dans la maison. Pour ceux qui ont un système de type clivus, on recommande « pas de lumière dans la pièce », et la cuve plutôt au nord. C'est une contrainte qui peut se révéler un problème.

La présence du toilette dans la salle de bain peut aussi être vécue comme problématique pour des raisons d'hygiène (cohabitation des matières fécales avec le reste des éléments type brosse à dents, présence de sciure dans cette pièce, au sol ou dans l'air...).

Enfin, la toilette doit être suffisamment grande pour stocker la sciure, mais ça c'est un problème qui semble mineur, en pratique. Pas mal d'arrangements permettent d'en mettre dans un petit coin.

Idées-clés pour cette partie :

- **Les toilettes sèches contemporaines et leur gestion n'ont rien à voir avec la « cabane au fond du jardin »** d'il y a plusieurs décennies, telle qu'elles subsistent dans les représentations. C'est ce que souligne Charlie (« à l'époque on ne recouvrait pas... ») ou d'autres (« on faisait juste un trou dessous, il y avait des mouches, des bestioles... »). D'autres disent même : « avant, c'était pas des toilettes sèches, en fait » (en référence à la non-gestion de la cabane oubliée là-bas dans le fond, où il semble qu'on laissait tout se débrouiller « naturellement » et de manière autonome, même si j'imagine qu'il fallait bien s'en préoccuper un minimum).

Alors que chez les usagers interrogés, **les toilettes font l'objet d'une réflexion**, d'une gestion quotidienne, **d'un investissement en savoirs et expertise**. Elles sont l'enjeu d'une surveillance quasi-permanente, et il en va de même pour le compost (cf. partie qui vient).

- La **dimension du travail est finalement très présente** : c'est un travail pour les usagers de les imaginer, concevoir, gérer au quotidien... Et ces derniers prennent aussi conscience du travail des lombrics, bactéries, processus physiques et biologiques nécessaires à ce que tout se passe bien. Ce travail est ainsi « organisé » et reconnu : l'usager essaie de saisir les dynamiques à l'œuvre et de faire en sorte que la coopération entre humains et non-humains se passe au mieux. C'est aussi pour cette raison que l'on tient à (se) **faciliter la tâche** en maîtrisant bien les processus. Le **pragmatisme** qui entoure l'approvisionnement des matières répond en partie à cela : il faut que ça marche bien sûr, mais aussi que ce soit simple et peu coûteux.

- Parmi **les problèmes les plus cités**, on trouve par ordre d'importance : les odeurs (notamment d'urine, souvent en lien avec les systèmes séparatifs), l'ergonomie des séparateurs (conception qui ne va pas à « toutes les manières de s'asseoir », interface qui recueille mal et/ou s'entretient plus difficilement) et les mouches dans le cas de systèmes unitaires à composteur interne.

Partie III : Et après ? Gérer la matière, valoriser les résidus

1. Les résidus : gestion et usages

Le compost, un relatif impensé

L'étape du compostage apparaît comme la grande « oubliée » du processus, du moins au tout début de l'expérience. Quasiment tous les entretiens confirment le constat que fait **Marion** : « les gens initialement ils pensent : quel volume de seau, quelle manutention, où je vais trouver la sciure... mais souvent ils ne pensent pas au reste ! La plupart pensent pas au composteur, or c'est le premier truc à faire. »

Il semble difficile de projeter cette étape et d'imaginer à l'avance un dispositif pratique et adéquat (contrairement à l'interface toilettes qui a été expérimentée à d'autres occasions et fait l'objet d'une réflexion parfois vraiment approfondie.)

Il me semble que cet oubli est visible aux relatifs dysfonctionnements ou aspects peu pratiques qui entourent encore la gestion du compost, et dont on s'accommode bon an mal an. J'inclus dans cette étape du compostage tout ce qui concerne : la fluidité de l'approvisionnement en matières carbonées, les dispositifs pour stocker et mettre à dispositions ces matières. Je postule que la gestion du compost commence dans le seau, une fois qu'on doit faire avec les matières en présence – matières fécales, urines, copeaux...

Les citations d'entretiens renforcent cette idée de « tout ce qui concerne le compost continue à ne pas être une priorité », en écho au début de l'histoire, à la hiérarchie des préoccupations initialement.

Maxime : « la sciure, là, c'est pas très optimisé dans la cave, avec le récipient qu'on a ça déborde un peu partout. »

François : « Faudrait un apprentis juste à côté, et pas aussi loin, pour stocker la sciure... et la caisse dans laquelle on le met, ça fait 2 cm d'épaisseur, et ça pèse 20 kilos vide, c'est complètement absurde ! » (rires)

Dans le collectif des G., c'est assez prégnant : même si le binôme en charge des toilettes sèches a vraiment amélioré le processus global (être attentif à l'approvisionnement des copeaux ou de la sciure, clarifier le protocole d'entretien « tournant », veiller à ce que dans le composteur les matières se dégradent bien...), il reste des problèmes assez pesants au niveau de l'aire de compostage.

François, interrogé sur les problèmes qui s'expriment en réunion collective : « c'est toujours : c'est pleeeeeeiiiiin ! Le composteur. Tu peux plus vider le seau ! t'arrives et tu sais pas quoi faire avec. La semaine dernière V m'a dit « c'est plein alors moi je balance par terre ».

Jean : « ah !? mais elle le met par terre où, avec l'autre tas ?! Bon en même temps c'est bien, ils prennent des initiatives... »

(On comprend ici que les matières toutes neuves juste issues du seau se retrouvent au sol avec celles qui ont déjà plusieurs mois, ont été asséchées et partiellement compostées dans la cuve étanche).

De fait, plusieurs personnes se plaignent du côté malcommode de l'actuelle plateforme de compostage. On comprend pourquoi à la description du système, qui est resté plus ou moins « en l'état ».

Jean : « *quand je suis arrivée, c'était déjà ce truc-là : des bacs étanches et des tôles dessus, et un semblant de bac en bois qui retenait la deuxième phase.* »

Les tôles sont difficiles à manœuvrer, les bacs étanches en plastique sont tellement grands que pour les vider entièrement il faut rentrer dedans. La taille des bacs comme l'étanchéité ne sont pas optimales. Ils ont retenu que la réglementation demandait que le bac de compostage soit étanche, mais ça rend leur compost tellement humide qu'ils voudraient changer de fonctionnement. Ainsi, ils prévoient de revoir entièrement leur système : faire une aire de compostage couverte (comme une cabane), mettre un toilette collectif à l'intérieur, faire des bacs plus petits et non étanches, qui permettraient un compost moins humide et plus efficace (et n'obligeraient pas sans cesse à ajouter de la matière).

Au niveau du logement passerelle, il apparaît que la gestion du compost a également besoin d'être optimisée. Marion rapporte que ça se fait « à l'arrache », un des employés du bailleur se chargeant de le vider. Elle déplore qu'il n'y ait pas de pédagogie auprès des locataires. Le logement passerelle va prochainement changer de locataires, et à cette occasion, Marion a prévu un « temps de formation » pour remédier à ça. Ce sera l'occasion de faire un point sur la gestion des matières, les règles de base, les possibilités de valorisation, les conditions... Elle imagine qu'à terme la gestion du compost pourrait être déléguée aux locataires, comme l'est en partie celle de la phyto-épuration.

Alain aussi a connu des déboires avec son compost, longtemps non-géré. Son voisin **Charlie** lui fait remarquer que pendant des années, ça ne compostait pas du tout « parce qu'il ne l'avait pas mis au point. » Ce qu'il reconnaît bien volontiers.

Alain : « *j'avais des tas de compost, qui compostaient pas, c'était très long à se dégrader. On mettait ça dans un coin de la forêt, chez nous. Et l'été ça sentait, oui. Clairement, c'était mal géré, j'ai fait des erreurs. En fait j'avais pas anticipé ça, je m'étais pas posé la question. Et puis voilà. Mais cette fois, dès qu'on a trouvé le lombri compostage on s'est dit : ça c'est une solution adaptée.* » (Pour rappel : dans leur ancienne maison ils avaient une TLB. Ce système a duré 10 ans. Dans la nouvelle maison, il ont auto-fabriqué un TS à lombri-compostage, mais qui n'est pas encore en service.)

Prendre soin de son compost : un processus d'apprentissage

Au fur et à mesure de l'expérience, des ajustements se font dans la gestion du compost. Les entretiens montrent un processus continu d'apprentissage, au gré des expérimentations, des discussions, des lectures. Chacun finit par avoir sa propre recette, mélange de pragmatisme (on nourrit son compost de ce qu'on trouve) et d'observation (ce qui fonctionne).

Martin : « *La dernière fois j'ai fait mon millefeuille, résidus de toilettes + paille, et tout de suite il s'est mis à chauffer à 50°. Ça marche. Au bout de deux mois il a diminué de moitié de volume. Le millefeuille, parce que je me dis aussi qu'il y a un excès d'azote et donc je mets de la paille pour rééquilibrer. Ça je le sais car c'est la même chose que le fumier d'animaux.* »

Charlie : « *J'ai un magnifique compost ! Parce que du coup moi je me suis intéressé à comment ça marchait. Mais même si on met pas les déchets ménagers qu'on veut garder pour le potager, il faut mettre de l'herbe, des branches. C'est le mélange vert et marron qui marche bien. Ça, je l'avais appris avec la Ressourcerie de Felletin qui a fait un atelier compost. (...) J'ai même plusieurs personnes qui sont venues voir mon compost car il tournait bien ! (...) Je le disperse dans mon jardin, et j'ai des tomates qui poussent partout dedans alors que j'en ai jamais plantées ! et je les mange. Ouais, toilettes, alimentaires, feuilles mortes, gazon, c'est le top !* ».

Revenir au « vivant » ou la force symbolique de cette matière

Si le compost au début est peu pensé, il devient donc progressivement un enjeu de gestion... et pour un grand nombre d'usagers, un sujet d'intérêt, voire d'émerveillement. Plusieurs témoignages vont dans ce sens, évoquant la joie d'un contact direct avec le « vivant », et la magie de la transformation du déchet en matière féconde.

François : « *J'ai une appétence pour ça je sais pas pourquoi. J'adore avoir les mains dedans, mélanger, brasser... et je suis convaincu que ça marche, quand t'en mets ça pousse mieux c'est flagrant, flagrant. Ça se rééquilibre. Et quand je fais ça y'a un lien au vivant, car je projette toutes les bactéries, je vois les bestioles, et puis l'idée du cycle. Et je suis heureux quand je le fais, je crois, quand j'ai les mains dedans. Y'a peut-être un truc de transgression, aussi, des constructions qu'on a, ça c'est ce qui dégoûte tout le monde, et en fait on va montrer que c'est de l'or ! tu veux pas le faire mais moi je le fais. Et tu vas voir ! je pense qu'ils doivent avoir une image de moi ici, à genoux avec mon pantalon, à brasser de la merde, enfin c'est pas de la merde mais du déchet... et maintenant quand je fais les lasagnes (i.e des couches avec de la paille ou de l'herbe), on est plusieurs et certains aiment bien. Y'a un rite : comme on ramasse les patates, on fait le compost à l'automne.* »

Marion : « *le compost après ça devient un animal de compagnie ! Y'en a qui s'en occupent et qui s'éclatent, ils adorent ! (...) Moi, ça m'amuse vraiment mon compost, le côté magique et visuel de transformation, d'un côté t'as tes crottes et du papier, dans l'autre bac de l'humus... des insectes... ça me rend euphorique !* »

Anna, à l'adresse de son compagnon : « *t'es quand même attentif à ton compost ! On se balade en forêt, et tu reviens avec des bouts de bois à mettre dedans !... (rires) Même si t'as pas une technique planifiée, tu le regardes à chaque fois que tu vides le seau...* »

Cette dimension est aussi documentée dans la littérature portant sur le lombricompostage des déchets verts. Jacqueline Millet, ethno-écologue, a enquêté sur les lombricomposteurs d'appartements, en Suisse, dans les cantons de Genève, Vaud et Neuchâtel. Ses analyses, ponctuées de nombreux extraits d'entretiens, corroborent mes observations (quoique dans un registre plus lyrique).

Elle écrit ainsi : « *Les « lombricomposteurs » se voient comme des « bergers », des « éleveurs » et des « agriculteurs ». Un enseignant qui travaille avec des jeunes en difficulté, raconte comment s'introduit « le processus du vivant en salle de classe » : « C'est un moment merveilleux de déballer les vers. C'était juste incroyable. D'habitude on est devant des pages A4 [...]. Là on a vu ces animaux, et ça nous a complètement soudés. On a complètement changé de relations entre nous, on était autour de la table à couper l'emballage en petits morceaux. Commence alors l'épopée de l'élevage. Côté le vivant, cela a donné toute une dynamique sociale dans la classe, parce qu'on devenait un peu les bergers du coin.* » (Millet, 2015)

Elle ajoute :

« L'inlassable activité des vers les fascine. Ces petits soldats, on se met à les aimer. Mais c'est le processus de la décomposition qui subjugué vraiment, parce qu'il est autonome et tout près de soi : « Il y a des milliers de choses qui se passent et qui se créent. Tout-à-coup y a des champignons qui poussent alors qu'on les a pas mis là », s'émerveille l'ancienne relieuse. Sachant qu'il faut trois à quatre mois pour passer des déchets à l'or noir, la perception du temps change : « Dans un monde où on veut aller vite », le recyclage impose un rythme différent, un temps plus lent et « le lombricomposteur, ça va assez long en fait, c'est ce que j'aime. On a pas tout, tout de suite ». Dans une société où les modes de vie s'organisent autour de la mobilité, le temps de la décomposition opérant dans ce microcosme fonctionne symboliquement comme l'épicentre de la maison qui permet de s'ancrer au monde : « Quand je mets les mains sur le couvercle, ça c'est ma mise à terre. Et je reste un moment comme ça », dit une cliente à son fournisseur. S'imaginer sentir la vibration de l'activité des vers sous ses mains, cela pacifie et sécurise, délimite un territoire pour les urbains qui ont l'impression de vivre complètement hors-sol. » (Millet 2015).

Les interviewés du Plateau y voient aussi une dimension politique, à plusieurs niveaux.

Martin : *« Tout le compostage du déchet vert, moi ça me tord le cœur quand je vois les gens broyer leurs branches, ils récupèrent un peu de minéraux quand même mais toute l'énergie qui a été produite par la biomasse il la mettent dans l'atmosphère... Et ça, oui je le lie à la démarche toilettes sèches, pour moi ça va un peu ensemble. Comme essayer de récupérer l'eau de pluie. »*

Charlie souligne aussi la dimension politique associée à la gestion de la matière : *« quand je vais le vider je dis que je fais de la merdic'action. C'est un moment, un geste, où tu gères tes déchets et tu fais quelque chose qui va servir au vivant. Y'a une connexion au cycle. T'es connecté. »*

Maxime y voit aussi un circuit local : *« dans ma réflexion, je pense que c'est une bonne chose que ça se fasse en petit circuit, un peu local (...), ça me plaît aussi que tout se fasse a la maison... même si oui on cherche pas à avoir du compost pour l'utiliser. »*

Alain : *« c'est la découverte de la bonne façon de faire, tu peux pas revenir en arrière. T'as découvert le cycle, tu peux plus faire autre chose. »*

2. Différents points de vue sur la valorisation du compost : du « c'est très sale » au « c'est très sûr »

Les rapports au compost et à son usage font apparaître des positionnements encore plus variés, chacun en a une représentation assez subjective, pour les questions : est ce que c'est sale ? pas sale ? sain ? pas sain ? On note aussi, en fonction de ces différentes visions, des usages tolérables ou pas. J'insiste sur la dimension « subjective » parce, de l'aveu même des interviewés, ces représentations ne sont souvent pas fondées et argumentées sur des savoirs précis, scientifiques ou pratiques, référencés ou légitimés (de types études scientifiques, articles de presse, conseil d'un « expert »).

Le compost fréquemment valorisé dans le jardin, peu dans le potager

Pour ce qui est de la valorisation des matières fécales, on repère dans les grandes lignes trois formes de positionnement : 1) les personnes que cela rebute de mettre le compost au jardin potager ; 2) les personnes qui y sont favorables, aimeraient le faire voire le font déjà ; 3) les personnes qui ne se sont pas posé la question mais pourraient y songer.

Premier cas de figure : du côté du logement passerelle, on a deux composts bien distincts, celui des matières fécales et celui des restes végétaux. Les deux bacs ont été installés par la commune propriétaire du logement et ne servent pas initialement à distinguer les matières mais à gérer les volumes. L'idée est d'en remplir un puis de passer à l'autre. Mais les locataires actuels les utilisent autrement.

Au sujet du compost contenant les déchets des toilettes :

Fabrice : « *Ah non moi je mettrais pas ça dans mon jardin !...* »

Julie : « *Non, y'a deux bacs, et vraiment on fait bien la part des choses !* »

Je leur explique qu'on peut le faire dans les règles de l'art, selon un processus précis, qui permet qu'il soit hygiénisé.

Julie : « *Peut-être, si on travaillait le truc et qu'on faisait tout ce qu'il faut...* »

Fabrice : « *Ouai mais t'as le papier toilettes, tout ça... c'est pas très feng chui !* »

Julie : « *et on a le compost à légumes à côté !... donc bon, on a le compost organique...* »
(*qu'ils mettent, celui-là, dans leur potager*).

Ils ont d'ailleurs des doutes, car ils ont aussi récupéré le bac des gens d'avant (pour mettre leurs déchets verts) et ont déjà épandu ça sur leur jardin : « *est ce qu'ils ont fait comme nous et mis les légumes d'un côté et le caca de l'autre ?...* » (Moi, je ne pense pas !)

Pour **Valentin**, qui habite également l'éco-quartier, utiliser son propre compost serait également bloquant. Par exemple, il ne se verrait pas psychologiquement mettre son compost sur son jardin - en gros, manger une tomate qui aurait poussé sur ses propres excréments. Dans les faits, il n'a pas encore eu besoin de vider sa cuve.

MS : « *et tu vas le mettre où ton compost ?* »

Valentin : « *ah je sais pas ! Sur mon terrain, au pied des fruitiers peut-être... Déjà, dans un bac pour que les UV agissent.* »

MS : « *Tu le mettrais sur ton jardin ?* »

Valentin : « *Nan ! Parce que je pense que ça comporte encore des bactéries et tout... et puis c'est psychologique ! Je mets bien du fumier des animaux, mais c'est pas pareil, eux c'est végétal, nous c'est... c'est pas pareil !* »

MS : « *Sauf pour les vegans ?!* »

Valentin : « *mouai... c'est pas le même système digestif quand même ! Et l'humain il prend des médicaments, déjà... et puis une bouse de vache, de cheval, ça me fait pas grand chose... je dirais pas que ça sent bon, mais... autant une crotte humaine, et même de chien ou de chat, ça sent pas bon, hein ! Mettre ça dans le jardin...* »

Par contre, il a une plus grande tolérance à l'égard de pratiques similaires ailleurs. Qu'un maraicher utilise son propre compost pour faire pousser les légumes qu'il lui achète, le choque

moins. C'est plus à distance, ce n'est pas « sa merde », ce n'est pas lui qui la manipule ou s'en occupe. Cela donne l'impression à son discours que, dans le cas du maraicher, il peut faire abstraction du processus (il dit « *j'ai pas à le savoir, je m'en occupe pas* »), alors que s'il est aux commandes chez lui et réalise lui-même cet épandage, c'est très concret et immédiatement bloquant.

Deuxième cas de figure : le compost est déjà utilisé pour le jardin. C'est le cas chez **Mathias et Marine**, qui attendent deux ans, puis l'épandent sur leur potager à l'automne en le mélangeant à la terre. Au printemps, ils sèment. Ils ne sont ni inquiets, ni rebutés, car ils ont l'impression de maîtriser les intrants.

Mathias : « *J'ai vu plusieurs études où il disaient qu'il fallait pas trop... mais je sais pas, ça nous soucie pas, et puis on prend pas de médicaments, ni rien, on va pas avoir de produits chimiques dans les urines...* »

Marine : « *Puis au bout de deux ans, ça sent la terre, ça ressemble à de la terre, on voit plus du tout les selles* »

Mathias : « *Moi, ça me rebute moins que quand tu vas acheter du terreau, qui est dans un truc plastique, et moi j'ai jamais vu de la terre sous cette forme là...* »

Utiliser son compost auto-produit apparaît alors comme une garantie de mettre dans son jardin une matière saine, dont on maîtrise la provenance : un produit sûr.

Lisa : « *dans la maison familiale, on utilisait le compost pour les arbres ornementaux, et pas au jardin non, parce qu'il y avait des gens en Airb'nb déjà, et je savais pas s'ils étaient médicamenteux...* »

Elle confirme qu'elle pourrait aujourd'hui l'utiliser sans problème si elle maîtrise les intrants.

Maxime : « *Beaucoup de copains du coin qui font du potager n'ont pas confiance dans les composts, par exemple de la métropole. (...) Oui parce qu'on peut aller chercher du compost produit par les composteurs publics, qui provient de tous les déchets verts déposés. T'as droit à une remorque. Et c'est des réflexions récurrentes : « ouais mais je sais pas avec quoi ils ont fait leur compost, ce qu'ils ont mis dedans... Est-ce que les gens ils utilisent du round up ? quelle quantité ? » Et les copains posent aussi la question des médicaments. Et disent : au moins nous on sait ce qu'on met dedans. »*

Cette préoccupation pour une relative « pureté » du compost est bien documentée par certaines enquêtes sociologiques et anthropologiques relatives cette fois au compost ménager.

Véronique Philippot et Sandrine Glatron ont par exemple enquêté sur le compostage urbain dans un quartier de Strasbourg. Ils notent qu'il existe toute une série d'aliments « frappés d'interdits », c'est à dire qui ne doivent pas entrer dans les composts collectifs. Ces interdits se justifient selon plusieurs registres, « *techniques, scientifiques, sensoriels et sensibles, symboliques, hygiénistes et moralistes* »... Ces registres sont mobilisés différemment et défendus avec plus ou moins de fougue selon les « compostiens » et leur sensibilité. Certains tiennent à bannir absolument les peaux d'agrumes, d'autres vont refuser net tout reste carné, d'autres encore considèrent qu'on ne doit pas y mettre d'aliments déjà moisissés... Il est intéressant de voir que, selon les chercheurs, « l'opération du compostage peut être assimilable à un acte de purification des ordures vertes parfois puantes. (...) Un compostage bien mené qui fait emprunter à la biomasse végétale une bonne transformation serait une action positive contre

un désordre potentiel. Bien composter devient donc une obligation morale dont le non-respect conduit à certains périls naturels comme les odeurs et les rats. » Ainsi, le compost collectif doit respecter certaines règles, un « ordre des choses » qui fait consensus et permet le vivre-ensemble. Dès lors, on constate une assez grande sévérité dans l'application des consignes : des points de vigilance deviennent des interdits stricts, des apports à limiter deviennent des éléments à bannir. Les auteurs énoncent ainsi plus généralement que « *l'étude du compostage classique ou à l'aide de vers met en évidence un phénomène d'exagération de simples mises en garde distillées dans les discours experts ou les informations institutionnelles lors des mises en pratique du compostage.* » On peut faire l'hypothèse que ce principe d'amplification des risques (parfois d'excès de précaution) « *répond à l'impératif de « paix sociale » des collectifs, mais aussi favorise l'acceptabilité de ces pratiques en ville.* » (Philippot et Glatron, 2018).

On peut dès lors s'interroger, tout en laissant cette question ouverte : est-ce qu'en milieu rural, où chacun fait son compost dans son coin, c'est différent ?

Pour revenir à notre terrain d'enquête, **Anna et Maxime** ont commencé à utiliser leur compost, même s'ils ont considéré ça sous un angle expérimental et continuent à s'interroger.

Anna : « *On s'est posé la question d'attendre plus : est-ce que un an de repos total ça suffit ?... Celui qu'on a commencé à utiliser comme terreau, on n'est pas trop sûr de notre coup. On s'est dit tu crois que ça le fait ? bon bah allez on y va on essaie ! Même si Jo voulait attendre (...) On a pas un vrai potager, on a des arbustes et des plans de tomates, on a fait un mix 2/3 terreau et 1/3 de compost à nous, et on s'est dit on verra bien !*

MS : *on verra bien quoi ?*

Anna : « *bah si on est malade ou pas, si ça sent ou pas, si les légumes sont dégueux ou pas... on a pas fait de tests chimiques !* » (nb. : les tomates étaient bonnes et personne n'a été malade).

Anna ajoute néanmoins qu'elle aimerait bien en savoir plus sur tout ça (temps de compostage, processus physiques et biologiques en jeux).

Alain a un point de vue intéressant : pour lui, comme c'est digéré par les vers, c'est pas de l'excrément humain, mais animal. « *T'as une transfo animale, quand même ! c'est de l'excrément humain, d'accord, mais transformé par les animaux ! Dans un milieu de terre, extérieur, donc ça revient à un cycle... heu... normal ! C'est pas direct hop au jardin. Oui pour moi c'est plus de l'excrément humain : c'est du compost.* »

Les seules difficultés qui restent sont alors d'ordre sanitaire, en lien avec les résidus de médicaments. Lui comme sa femme et son voisin citent la pilule, les anti-dépresseurs, les résidus de chimiothérapie... que deviennent-ils ? On sait que les pathogènes disparaissent avec la montée en température, pour eux le processus est donc sûr, mais il reste la question de la pharmacopée. (En attendant, ils mangent bien ce qui pousse sur leur propre compost).

Troisième cas de figure : l'interviewé ne sait pas trop se positionner, ou attend de monter en compétences sur la question. C'est le cas de **Marie** : quand elle avait une TLB classique sans séparateur, le volume de compost était important. Quand ça a pris trop de place dans son jardin, des amis lui ont proposé de l'embarquer pour aller l'épandre en forêt, et c'est ce qui a été fait. Depuis qu'elle sépare les urines, qui vont à la phyto, elle a un compost beaucoup plus petit (elle mélange matières fécales et déchets verts). Elle imagine le mettre après sur son terrain : « *on m'a dit : ça peut faire du bien à ton herbe...* ». Bien que Marie n'ait pas de potager, je lui demande si elle pourrait envisager de mettre ce compost au jardin, et elle a du mal à se situer :

« Pour le compost des matières fécales il paraît qu'on peut pas s'en servir pour le potager... pour les fleurs, c'est ok, mais... Ce qui est bizarre, parce que pour les fumiers animaux, par contre, on peut, c'est quand même en contact avec le potager ! Je ne sais pas pourquoi, l'un et pas l'autre. »

Chez **Angèle et Dimitri**, il n'y a pas non plus de stratégie bien définie.

Angèle : « Le seau à caca, on le benne dans un endroit, mais j'aimerais construire vraiment un bac, le retourner de temps en temps, pour faire un vrai compost. Là ça composte, mais en statique... mais le jour où on le fait, j'aurais déjà deux ans de caca en stock ».

Dimitri : « On a un jardin potager... mais on a aussi des vaches, donc on utilise le fumier des vaches. »

Angèle : « Y'a des gens pour qui le compost est plus une ressource stratégique ! ».

Le fait que le compost ne soit pas une préoccupation est aussi lié au grand terrain qu'ils ont, ils vivent dans une ferme et ont beaucoup d'espace (ils soulignent : « c'est surtout qu'il ne nous gêne pas ! »). Néanmoins, **Angèle** aimerait valoriser ce compost un jour, même si c'est loin d'être leur priorité, eu égard aux travaux qu'il reste dans la maison, à leurs activités professionnelles respectives. Elle indique qu'il faudrait pour cela qu'elle monte en compétences sur le sujet, car il est inemployable au jardin en l'état : « nous c'est juste benné, y'a pas de chaleur, donc je suis pas complètement sereine... si on le laissait 4 ans, ok, mais là... En ce qui me concerne, il y a de la méconnaissance. »

Bastien et Sophie, dont le système de type clivus fait extraordinairement réduire la matière, peuvent regretter un peu rétrospectivement d'avoir si peu de compost disponible. Ils utilisent celui des déchets végétaux pour leur jardin potager, mais la terre de leur parcelle est très pauvre, et ils finissent par mettre les épluchures telles qu'elles (« on a tellement peu de terre que ça n'a pas le temps de composter !... »)

Isoler l'aire de compostage : retour sur une controverse

On peut noter qu'il y a un point qui fait particulièrement débat concernant le processus de compostage : le niveau d'étanchéité du composteur, aussi bien au-dessus qu'au-dessous. L'enjeu majeur semble être d'éviter qu'un compost trop humide ruissèle sur la parcelle et contamine le milieu avoisinant avec des lixiviats, soit en souillant le sol, soit en rencontrant de l'eau « propre » (cours d'eau pas loin, eau sous la terre). Plusieurs possibilités s'offrent aux usagers pour éviter ça :

- Isoler le compost par-dessus, c'est à dire le couvrir d'un grand couvercle (palette, tôle, planche...) pour que la pluie n'entre pas dedans et ne crée pas d'excès d'humidité.
- Isoler le compost par dessous, c'est à dire choisir une cuve étanche, couler une dalle en béton... afin que rien ne s'en échappe.

Dans le premier cas, on prend le risque que le compostage se fasse mal car le mélange pourra être trop sec. Certains défendent fortement la nécessité de ne pas le couvrir pour maintenir l'humidité moyenne apportée par la pluie. D'autres en revanche disent qu'il faut absolument que le compost soit couvert, pour des raisons inverses : on s'épuiserait sinon à rajouter sans cesse des matières (branches, feuilles, herbes, pailles, copeaux...) pour qu'il n'y ait pas de jus. J'imagine que cela dépend de la nature du compost, des pratiques amonts (met-on des copeaux

ou de la sciure dans l'interface toilettes, mélange-t-on tout on sépare-t-on les urines ?). A ces appréciations s'ajoute une complexité : ce que dit la loi.

De fait, plusieurs controverses entourent « ce que dit le SPANC » et la bonne interprétation du texte réglementaire (cf. article 17 de l'arrêté du 7 septembre 2019). Une première lecture a conduit certains à penser qu'il fallait que le composteur soit étanche. C'est comme ça que le collectif des G. s'est retrouvé à étanchéifier complètement sa cuve, et avoir un compost (où ils mélangent matières fécales et urines) trop humide, malodorant, se décomposant très mal.

Cette approche a conduit plusieurs usagers à mettre en place un composteur isolé du sol, d'autres à renoncer à cette pratique « par bon sens » (et soucieux d'un compost fonctionnel) mais en se sentant hors de la réglementation.

Laurent, ancien technicien au SPANC (quand ce dernier était en régie et dépendait de la communauté de communes Plateau de Gentioux), raconte ses difficultés à bien saisir le règlement.

« Les copains du collectif des G., du coup, ils voulaient aussi une aire de compostage dans les clous, et ils étaient hyper tracassés par l'étanchéité des bacs... avec les problèmes que ça posait ! (...) Et d'autres amis qui n'avaient pas fait ça, ils m'avaient appelé et ils étaient embêtés à la perspective du contrôle de Véolia, à cause de cette histoire d'aire étanche ».

Laurent ajoute qu'elle a appris récemment, à l'occasion d'une formation du réseau IDEAL connaissances, que la « cuve étanche » ne désignait a priori pas le composteur extérieur, mais la réceptacle présent dans les toilettes (ce qui en effet semble absolument nécessaire...).

Laurent : *« un spanker fait une présentation et nous dit : la cuve étanche désignée dans la loi, c'est le seau du chiotte ! Le réceptacle ! Le composteur il doit juste être protégé de la pluie, pour pas être lessivé. (...) Et c'est aussi ce que dit une étude du RAE. »*

Il ajoute que dans les faits, les appréciations devraient plutôt se faire de façon pragmatique, en fonction du milieu local (ce qu'encourage aussi Marion). Si le composteur n'est pas loin d'un cours d'eau, d'une zone de captage, d'un milieu sensible, alors il faut être très vigilant à ce que rien ne s'en échappe (ou alors l'installer ailleurs). Mais si autour il y a la forêt, ou une tourbière... alors toutes ces précautions ne sont pas nécessaires. C'est ainsi qu'ils ont choisi de faire machine arrière dans le collectif des G.

Idées clés pour les parties 1 et 2 :

- Il est intéressant de voir que là-aussi, la gestion du compost fait l'objet d'une trajectoire que l'on retrouve quasiment dans tous les cas :

1. dans un premier temps, **le composteur-objet et le compostage-processus sont relativement impensés**. C'est une conséquence de l'usage des toilettes sèches qu'on avait assez peu anticipée : on se retrouve face à cette matière qu'il faut gérer, et plutôt avec rigueur.

2. Petit à petit, les usagers vont apprendre à gérer le compost (dans un bac et un espace approprié, avec des apports en matière adéquate, dans une temporalité appropriée...)

3. Généralement, la maîtrise technique fait place à **l'émerveillement** : la gestion du compost devient un objet de plaisir, de satisfaction voire de fascination. Il est l'occasion d'éprouver concrètement le cycle de décomposition / re-création, de (re)découvrir la fertilité du sol, de se sentir en lien avec le vivant. Ce contact semble donner un sens et une valeur supplémentaire à la démarche d'un assainissement alternatif, en connectant les usagers au cycle du vivant.

4. Une fois cette matière décomposée, et face au terreau, **se pose la question de la valorisation**. Les résidus sont la plupart du temps utilisés au jardin, pour les fruitiers ou les plantes, beaucoup plus rarement au potager. Ce constat est moins dû au fait que les personnes soient dégoûtées par cette pratique (nombre d'entre eux se montreraient même plutôt rassurés par le fait de pouvoir maîtriser cet intrant « maison ») que par une attitude précautionneuse : tant qu'on n'a pas hygiénisé son compost dans les règles de l'art, qu'on ne s'est pas renseigné assez sur le sujet, on ne se lance pas dans une valorisation agricole. Et cela peut durer un certain temps, puisque cette étape (cf. point 1) est investie « sur le tard » et apprise sur le tas. Tendanciellement, pourtant, les entretiens montrent que la valorisation des urines et/ou matières fécales au potager **fait son chemin au fil du temps**, et occasionne chez certains de nouvelles stratégies (par exemple : installer un urinoir ou un système séparatif pour utiliser l'urine comme engrais.)

- La gestion du compost (plus particulièrement de la matières fécales et des urines) **prend pour certains une dimension politique** : il s'agit de « gérer sa merde » tout comme on devrait gérer l'ensemble de ses déchets, et tendre vers un maximum d'autonomie dans toutes les dimensions qui font la condition humaine, et enfin rester dans des circuits courts (ici : pratiquer le recyclage à l'échelle de sa parcelle).

Partie IV. Le plateau de Millevaches, un éco-système favorable au développement de l'assainissement alternatif ?

A l'issue de cette plongée sociologique chez les nombreux usagers de toilettes sèches de la montagne limousine, on peut s'interroger : existe-t-il un contexte local favorable au développement, ici plus qu'ailleurs, de l'assainissement alternatif au sens large ? Peut-on trouver des déterminants de type sociologique, politique, géographique, réglementaire... qui joueraient en faveur du déploiement des toilettes sèches presque toujours corrélées à une phyto-épuration ?

Cette dernière partie propose d'explorer quelques pistes, bien qu'elle ne propose pas une analyse approfondie de cette question pour des raisons de moyens. La présente enquête a été pensée pour documenter finement l'expérience des usagers de toilettes sèches, en conséquence, le dispositif méthodologique s'est donc centré sur cette question. Néanmoins, il a été possible de faire quelques entretiens et lectures complémentaires pour initier une réflexion exploratoire sur l'influence d'une configuration socio-politique locale, qui pourrait être poursuivie et consolidée avec une stratégie d'enquête adéquate.

Cette partie est aussi l'occasion de présenter quelques traits saillants du territoire sur lequel j'ai enquêté et sur lequel je vis. Les entretiens que j'ai réalisés m'ont permis de mieux identifier, puis formaliser, quelques éléments relatifs à la géographie particulière de la montagne limousine, comme de la « culture locale » de ceux qui ont choisi ces dernières décennies de s'y installer.

Les paragraphes qui viennent sont donc construits à partir d'une série d'entretiens menés avec les personnes suivantes :

- Marion (Aquatiris), déjà présentée précédemment (3 interviews à différents moments de l'enquête)
- Laurent, ancien technicien SPANC, maintenant technicien rivière
- Catherine, maire de Faux-la-montagne
- Vincent, chargé de mission habitat et conseiller à la rénovation énergétique (SCIC L'Arban), et ancien responsable du service « eau, énergie, paysage » du PNR de Millevaches.
- Camille et Benoît, surveillants à l'école maternelle et primaire de Faux, en charge notamment de la gestion des TS
- Anaïs, de Pierre et Terre (entretien visant une mise en perspective)

1. Faux-la-montagne et son environnement : territoire, eau, assainissement, paysage

Il ne s'agit pas ici de proposer un diagnostic hydro-géographique consistant : j'ai consigné uniquement les données qui sont spontanément apparues dans les interviews, et n'ai pas fait de recherche complémentaire pour les consolider ou les compléter.

Un milieu particulièrement fragile

Le plateau de millevaches est une zone spécialement sensible à la pollution agricole et domestique en raison de son sol et de l'omniprésence de l'eau (rq : même si cette hypothèse est controversée, le nom « millevaches » viendrait de *mille vacca*, mille « sources ».)

Vincent : « *ici on est sur du granit, ça descend, ça coule, ça revient très vite aux cours d'eau. Car la plupart des habitations sont à 50, 150, ou 200 mètres d'un cours d'eau. Y'en a partout, c'est un habitat assez diffus. Comme on n'est pas trop nombreux, ça se voit pas trop, et comme tout le monde n'est pas biologiste, et qu'on a pas idée de comment c'était y'a 50 ans... Mais les cours d'eau sont impactés par plein de trucs. C'est très vicieux, le domestique diffus, notamment lié aux effluents des toilettes. Dès que tu fais des indices de qualité de l'eau (de type IBG), à partir du dénombrement des macroinvertébrés aquatiques, les proies des jeunes truites, tu observes qu'on obtient des indices faibles liés à un niveau anormal de matières organiques dans l'eau, ... et souvent ça vient de rejets de systèmes d'assainissement collectifs ou individuels. »*

La vulnérabilité du milieu est aussi liée à ses caractéristiques propres : « *en zone sédimentaire de milieux riches, les eaux sont naturellement eutrophes, adaptées à un niveau de nutriments importants. Et donc un peu plus ou un peu moins de pollution, c'est supporté par le système. Mais ici en zone acide et froide de montagne, on est sur des systèmes oligotrophes, donc des sources et des cours d'eau très faiblement chargés en minéraux et nutriments. Et toutes les espèces aquatiques sont adaptées à ça. Donc même un système d'assainissement qualifié de peu polluant, bah ici il a de forts impacts sur la ressource en eau... »*

Ces dégradations sont déjà visibles : à l'époque où il travaillait pour le PNR (Parc naturel régional) du plateau de millevaches, Vincent a enquêté sur la disparition des poissons.

Vincent : « *quand je suis arrivé en 2008, et que j'ai travaillé 6 ans au parc, on m'a dit : trouve-nous pourquoi il n'y a plus de poissons dans les rivières. Alors, c'est multifactoriel, mais l'assainissement fait partie du problème. (...) Avec notre territoire assez singulier. (...) C'est pour ça qu'on a eu la disparition des truites, des moules perlières, des écrevisses à pieds blancs... des organismes dit polluo-sensibles. La pollution est peu forte, mais continue. Et là on ne parle que de la matière organique... »*

Des systèmes d'assainissement dégradés

De fait, Vincent comme Laurent (et d'autres) mentionnent volontiers les dysfonctionnements des systèmes d'assainissement locaux, qu'il s'agisse d'assainissement collectif ou non collectif.

Vincent : « *quand tu questionnes les SPANC, ils estiment que 8 habitats sur 10 ne sont pas aux normes, et là-dedans t'en as environ 3 ou 4 qui posent de vrais soucis, pour les cours d'eau, le voisinage... »*

Il est aussi de notoriété publique que les STEP du coin sont assez mal en point. Il est difficile d'en améliorer les performances vus les investissements colossaux qu'il faudrait mettre en place et le manque des moyens des communes, en dépit des aides des agences de l'eau. Plusieurs personnes m'ont cité, à titre d'exemple, la station de Felletin qui « *ne dépollue plus rien* » en raison de son surdimensionnement, au regard des pertes massives d'habitants ces dernières

décennies. Vincent évoque également la station de la Varliette à Beaumont-du-Lac, qui recueille les eaux domestiques des habitats autour du Lac de Vassivière (lieu particulièrement touristique).

« La station de la Varliette est complètement sous-dimensionnée, dès qu'il y a des grands week-ends, des vacances, des pics de population, ça pue c'est une horreur, ça déborde, et la charge polluante est complètement inadaptée au ruisseau récepteur. (...) En gros c'est invisible, car on sort les eaux du bassin versant du lac, on passe par-dessus la montagne et on les rejette sur l'autre bassin versant, du côté d'Eymoutiers. »

De ce point de vue, la commune de Faux-la-montagne (où je vis) fait plutôt figure d'exception et de possibilité réelle d'améliorer les choses : les dysfonctionnement de la STEP ont longtemps été vraiment problématiques, la recherche de solutions a duré des années. Mais l'insistance de la mairie a fini par payer. Des propriétaires fonciers ont finalement cédé des parcelles de terrain plat à proximité du bourg, permettant l'installation d'un système par lagunage et filtre planté de roseaux qui aujourd'hui marche bien.

Les soucis liés aux eaux usées ne sont pas les seuls, Vincent cite également les problèmes affectant l'eau potable : *« quand j'habitais Gentioux (nb : où j'ai habité moi-même 4 ans) j'ai reçu plusieurs fois ma facture annuelle avec marqué « eau non potable ! ». Je m'en foutais, je la filtrais, moi, mais... Il y a des villages où l'aluminium dans l'eau potable est 7, 8 fois supérieur au seuil (non réglementaire) recommandé par la communauté scientifique (soit moins de 200 microgramme /L)... »*.

Nous n'avons pas abordé dans les entretiens les problèmes d'eau en lien avec la mal-forestation, les risques de sécheresse accrus ces dernières années... Parce qu'ils ne sont pas directement liés à la problématique de l'assainissement, mais ils sont aussi bien réels et préoccupent de nombreux acteurs locaux.

Une vulnérabilité peu lisible dans le paysage, qui appelle des efforts de « conscientisation »

Il me semble intéressant de souligner le décalage pouvant exister entre la fragilité effective des milieux aquatiques, et la relative invisibilité de cette dimension pour les habitants, notamment les néo-ruraux (moi incluse). Il y a de fait une représentation relativement idéalisée de la « nature sauvage » de cette zone très peu peuplée, emplie de lacs et de forêts. Alors que ces paysages sont très largement façonnés par l'homme et des logiques économiques très structurantes au siècle dernier. En plus des caractéristiques géo-biologiques propres au territoire, elles ont créé des déséquilibres et des fragilités. Cette image idyllique image est entretenue par les « villes » autour.

Vincent : *« je suis allée à Limoges il n'y a pas longtemps voir un médecin spécialiste, et il me dit : Ah le plateau, vous êtes bien là-bas, vous avez une eau pure et cristalline... Euh... non ! On a des réseaux d'eau tout pourris, on a pas les moyens d'investir pour les changer, on a du radon dissous dans l'eau, des bactéries pathogènes à chaque orage, des métaux lourds à gogo... (...) évidemment, c'est pas les mêmes problèmes que les métropoles, mais... »*

Je fais le parallèle avec ma découverte de cette région, mon émerveillement devant les paysages, cette impression d'une nature si « brute » et peu impactée par l'homme qu'on ne trouvait plus beaucoup en France... Et, plus tard, ma prise de conscience de ce qui se tramait derrière ce

paysage. Les forêts sont pour la plupart des forêts de Douglas plantés par l'homme au siècle dernier pour rentabiliser ces surfaces disponibles via l'exploitation du bois. La mal-forestation qui en résulte est très largement documentée, ainsi que la pauvreté des écosystèmes entraînée par la culture d'une mono-espèce, les problèmes d'érosion des sols et de ruissellement d'eau que cela pose, etc.

Il en va de même pour le lac de Vassivière, emblème local, qui est en fait un lac EDF utilisé pour produire de l'hydroélectricité puis pour refroidir la centrale nucléaire de Civaux et permettre l'irrigation agricole en aval dans la Vienne (86). Il crée lui aussi de nombreux déséquilibres (il prend l'eau de 3 bassins versants, et a entraîné une modification majeure du cours de la Vienne).

Un troisième élément va dans le sens d'un paysage trompeur, mentionné aussi par Vincent : l'omniprésence (dès qu'il pleut) des rus et cours d'eau, ainsi que des tourbières, qui marquent très fort le paysage. Nous nous sentons au quotidien (et la pluviométrie abondante n'aide pas !) dans une zone très humide. Il est dès lors plus difficile de se représenter les menaces récurrentes et à venir de sécheresses bien réelles, et les évolutions souterraines qui menacent les équilibres locaux (sauf si l'on discute avec des agriculteurs).

Il me semble que c'est la même logique pour les problèmes d'assainissement. Autant la couleur de la Seine et sa non-baignabilité peuvent immédiatement « renseigner » sur la présence d'une pollution effective en provenance de la ville, en lien avec notre organisation et les modes de vie, autant le paysage limousin offre finalement assez peu d'indices pour les non-spécialistes.

Des initiatives citoyennes pour mettre en débat ces problèmes

C'est pour cette raison, et d'autres, qu'un groupe d'habitants s'est organisé pour se saisir de cette problématique et « développer une culture populaire de l'eau ». Ce groupe fait partie du « syndicat de la montagne Limousine », une entité (sans statut juridique formalisé) qui fédère toutes les initiatives portées par les habitants pour co-construire des services sur le territoire (en lien ou en compléments des services publics). Je le mentionne car ça me semble compter dans les dynamiques observées ici et l'importance du « portage » par les habitants.

Le syndicat de la montagne limousine

Extrait de la présentation figurant sur le site Internet :

Initiative d'habitantes et d'habitants, le Syndicat de la Montagne limousine est l'outil dont nous nous sommes dotés pour défendre et mettre en œuvre notre vision du territoire.

« Nous ne voulons plus être les éternels spectateurs et spectatrices d'un monde qui n'en finit pas de s'effondrer. Aucun gouvernement n'apportera plus de solution. Il est temps de porter nos espoirs et nos forces ailleurs. La Montagne limousine, où nous vivons, est l'échelle adéquate pour nous saisir d'un certain nombre de problèmes essentiels qui sans cela font naître en nous un grand sentiment d'impuissance.

Le syndicat a été créé par et pour celles et ceux qui vivent sur la Montagne limousine et sont soucieux de préserver ses ressources, la diversité des formes de la vie humaine et non humaine qui font sa richesse, et d'y défendre des conditions de vie dignes pour toutes et tous.

C'est un outil pour se regrouper sur le territoire que nous habitons et défendre nos intérêts communs. Une force collective qui soit plus que la somme des parties qui le constituent, et qui puisse s'opposer aux puissances qui façonnent sur notre dos l'avenir du territoire, les banques, les administrations diverses, les lobbies économiques locaux, régionaux, internationaux...

Voici les 6 perspectives autour desquelles s'organisent les actions :

- 1) Relocaliser l'usage des ressources du territoire : l'eau, l'énergie, la forêt, l'alimentation*
- 2) Permettre l'accès à la terre et au logement pour toutes et tous*
- 3) Défendre les infrastructures existantes, se doter des moyens et des services dont ce territoire a besoin*
- 4) S'organiser, face aux violences du système, de l'économie et à l'arbitraire administratif : se défendre*
- 5) Mettre en place un droit d'asile local : il n'y aura pas d'expulsion sur la montagne limousine*
- 6) Mettre un terme, à notre échelle, à la destruction du vivant, des sols et des milieux de vie humains*

Le dernier axe est notamment défendu par le groupe Eau, qui organise en juin une enquête populaire sous forme de fête itinérante.

Une « fête de bassin » : un événement emblématique du groupe Eau

Le groupe Eau prévoit de faire au printemps un événement visant à animer une réflexion et un dialogue. Il présente sa démarche dans ces termes : *« Nous sommes un petit groupe d'habitant.e.s investi.e.s dans le « groupe eau » du Syndicat de la Montagne Limousine et dans les Fêtes de la Montagne Limousine depuis plusieurs années, et nous avons commencé à réfléchir à l'idée d'organiser une fête du haut bassin-versant de la Vienne ce printemps. Une occasion de faire le point sur l'état de la ressource en eau sur le territoire et sur les questions qui animent les habitant.e.s, usagers et usagères du bassin versant. »*

L'événement se présente ainsi : « la fête prendra la forme d'un événement public itinérant (du 31 mai au 12 juin 2021), depuis les sources de la Vienne entre Saint-Setier et Peyrelevade, en suivant ses différents affluents, jusqu'à Saint Denis des Murs où la Maulde rejoint la Vienne. Ce sera à la fois une fête populaire et un moment de rencontres et de débats autour des différents enjeux qui touchent le bassin versant, à savoir: la qualité de l'eau, des sols, de la biodiversité, la qualité de vie des habitants du bassin, les régies, l'hydro-électricité, les enjeux économiques également.

(...)

Sur le chemin de cette prise de conscience (« l'eau pourrait ne plus couler de source ») de nombreux conflits d'usage vont naître et bruissent déjà. Nous pouvons anticiper ces terrains de conflit, anticiper les conséquences désastreuses des pénuries d'eau et de la hausse des

températures, à notre très petite échelle peut-être autant voire plus que dans les grandes réunions internationales.

*L'eau et par elle, le bassin-versant qui nous traverse et que nous traversons chaque jour nous lie envers et contre tout. Nous pensons qu'il faut sortir les enjeux économiques, patrimoniaux, sanitaires, écologiques, énergétiques, symboliques de la gestion de l'eau des tiroirs institutionnels où ils reposent, les mettre sur la place publique, **produire ensemble une conscience commune du bassin-versant, de ce qu'il y faut permettre, de ce qu'il y faut proscrire, de ce qu'il y faut défendre.***

(...)

Cette fête pourrait être un carrefour pour nous toutes et tous qui habitons ici et une manière de ne plus laisser traîner les questions brûlantes : l'eau du robinet, la ressource piscicole, la faune et la flore, l'état des sols, le rôle des forêts, des pratiques d'élevage et d'exploitation du bois, l'énergie hydro-électrique, la santé... »

Ces initiatives (la constitution du syndicat comme l'action du groupe eau) sont représentatives de la manière dont les nouveaux habitants (même si certains sont là depuis 30 ans, ce n'est pas leur territoire d'origine) se saisissent des problèmes locaux pour essayer des solutions qui conviennent davantage à leur vision du vivre ensemble. De ce point de vue, on comprend que les toilettes sèches, et plus largement l'assainissement écologique, soit une de ces « possibilités » de nouveau rapport à l'habitat, aux déchets, à l'autonomie, à l'environnement (cf. partie II).

2. L'assainissement alternatif : une dynamique des habitants

Les usagers de toilettes sèches, exclusivement des « nouveaux habitants »

De fait, et comme le confirme Vincent, « *sur le plateau, les toilettes sèches, c'est vraiment une dynamique des usagers* ». Même si lui comme Marion précisent que c'est davantage l'usage de la phyto-épuration qui est bien ancré et qui semble devenir le « réflexe » pour les nouveaux habitants. Qu'il s'agisse de jeunes ou de retraités venant passer leurs vieux jours à la campagne, c'est le système choisi quand il n'y a pas d'assainissement préexistant ou un système clairement défaillant. Les toilettes sèches restent plus marginales même si elles se développent fortement cette dernière décennie.

Sur les deux pratiques, les entretiens montrent qu'on n'a pas affaire à une politique volontariste des municipalités (pas même à Faux-la-montagne, plutôt avant-gardiste sur ces questions). En revanche, de nombreuses communes font en sorte d'accompagner la demande des habitants quand ils en font part, et de faciliter le déploiement de ces dispositifs (cf. 3. du IV). Ces alliances donnent lieu à des réalisations concrètes grâce à l'expertise disponible sur le plateau, qu'elle se trouve auprès d'Aquatiris, de l'ARBAN, ou des membres du SPANC (cf. 4. du IV).

Pour revenir aux usagers, le développement des toilettes sèches est généralement (voire exclusivement) le fait de nouveaux habitants, c'est-à-dire de non-natifs du Limousin, même si certains ont choisi d'y vivre depuis 20 ans. La littérature sociologique s'est beaucoup penchée

sur le profil, le projet et les modes de vie de ces groupes, qui sont tour à tour appelés simplement « nouveaux habitants », « néo-ruraux » ou plus récemment « gentrificateurs ruraux » ou « altergentrificateurs ».

Il paraît intéressant de regarder d'un peu plus près ces différentes catégories d'analyse pour essayer de mieux saisir le profil des interviewés. G. Tommasi apporte des éléments pour clarifier simplement les termes et leurs nuances :

« Si les deux expressions sont parfois utilisées comme synonymes, « néo-ruraux » fait le plus souvent référence aux populations, pour la plupart jeunes, diplômées, d'origine urbaine qui, entre la fin des années 1960 et les années 1970, s'installent dans des espaces ruraux, notamment dans la moitié sud de la France (parmi les territoires investis, l'arrière-pays provençal, les Cévennes, le Plateau de Millevaches). Leur installation, parfois en communauté, est marquée par une volonté d'expérimentation de nouvelles formes sociales et un esprit utopique. Elle s'inscrit également dans le mouvement contestataire de la période. Statistiquement peu significatif et avec un taux d'échec important, ce mouvement de retour – ou « recours » – à la terre a néanmoins montré la nouvelle attractivité des espaces ruraux (Hervieu et Léger 1979).

« Nouveaux habitants » est un terme plus large, faisant référence aux populations qui, à partir des années 1980-90, s'installent dans les espaces ruraux. L'expression fait référence à des profils très hétérogènes (jeunes ménages, retraités, populations étrangères, etc.), ayant en commun le fait de ne pas être originaires du lieu d'installation. Leurs projets personnels et professionnels sont également variés et pas forcément liés à l'agriculture. L'expression a été utilisée dans le cadre des politiques locales d'aménagement, notamment les politiques d'accueil, qui visaient justement à accueillir et accompagner l'installation de nouvelles populations.

Leur méconnaissance de leur nouvel espace de vie, parfois associée à une différence d'origine sociale ou un écart de revenu, peut parfois entraîner des problèmes de cohabitation ou de voisinage, associés à une incompréhension culturelle si les néoruraux sont aussi des immigrés (britanniques, néerlandais...). Certains néoruraux, attirés dans l'espace rural par la recherche de sociabilité, peuvent recréer du lien social, ouvrir des commerces, fonder des associations. À terme, si le phénomène s'accroît, l'arrivée de néoruraux peut bouleverser la composition sociologique d'une commune, jouer un rôle dans l'échiquier politique local (à l'échelle du conseil municipal), et certains auteurs observent même les prémices d'une gentrification rurale. » (Tommasi, 2018)

Richard, Tommasi et Saumon précisent ainsi au sujet de la gentrification : *« De manière générale, ce processus décrit l'installation sur un territoire de nouveaux habitants mieux pourvus que les populations antérieurement implantées en capital économique, mais également culturel et/ou social. Se traduisant par l'exclusion plus ou moins marquée des ménages les plus modestes, ce mouvement s'accompagne de profondes recompositions socio-économiques et paysagères des campagnes, ainsi que des représentations dont elles font l'objet. » (Tommasi et al., 2017).* Très concrètement, ces auteurs soulignent les transformations du paysage (rénovation du bâti ancien, embellissement paysagers...), l'imposition d'une certaine vision du développement local (ouverture de lieux de sociabilité dont les natifs se sentiraient exclus), mais aussi de nouvelles normes culturelles, allant du renouveau des bals traditionnels à l'instauration de pédagogies alternatives à l'école du village.

Ainsi, G. Tommasi, géographe qui travaille à Limoges, a particulièrement enquêté sur la montagne limousine et propose une vision des néo-ruraux en « alter-gentrificateurs ». Elle montre qu'en essayant de « faire autrement » (habiter, produire, consommer, éduquer, se socialiser...), ils exercent bien en certains endroits du plateau une forme de domination sociale et culturelle excluant les populations autochtones.

Tommasi et al. font un pas de plus dans l'analyse des migrations villes-campagnes, en proposant de faire du « *capital environnemental* » une nouvelle clé d'interprétation de la gentrification rurale. « *Plus encore qu'à travers l'inégale distribution du capital économique, social et culturel et/ou la relation des gentrificateurs à l'environnement, l'idée ici défendue serait que les modalités, causes et conséquences de la gentrification rurale peuvent être analysées et interprétées au regard d'une espèce spécifique de capital, à savoir le capital environnemental.* » (Tommasi et al., 2017). Autrement dit : les nouveaux habitants viendraient ici pour augmenter leur « capital environnemental », en quête d'aménités offertes par ce territoire (cadre de vie, accès aux espaces verts, possibilité de transformer le paysage selon son idéal, de « posséder » un coin de nature...). Ce faisant, ils tenteraient de « *s'approprier progressivement ces espaces, de manières matérielle et/ou symbolique* ». Ainsi, « *le capital environnemental pourrait constituer une espèce supplémentaire de capital* » (s'ajoutant au capital social, économique, culturel bien identifié par Bourdieu), « *susceptible d'expliquer le maintien ou l'aggravation des inégalités socio-environnementales* ».

Si, de fait, l'environnement a une place importante dans le choix des nouveaux habitants de vivre sur le plateau (nature sauvage, faible densité), elle ne semble pas être le moteur central chez les interviewés, plus sensible à l'image d'une ruralité alternative, d'une campagne où il est possible de « faire des choses » là où le bâti est encore accessible et les politiques d'accueil assez bienveillantes.

Une fois posées ces différentes perspectives, l'important n'est donc pas de se ranger d'un côté ou de l'autre du débat : les différences sémantiques importent ici uniquement en ce qu'elles permettent de mieux préciser *les projets de vie et manière d'habiter le territoire* de ces groupes, selon qu'on fait prévaloir telle ou telle dimension (expérimentation collective ou gentrification prenant appui sur l'augmentation de son « capital environnemental ».) Elles peuvent aussi permettre de rattacher l'usage de toilettes sèches à des projets de vie plus vastes, et d'en saisir un peu mieux le sens et la portée. La partie qui vient se propose d'amener des éléments de réponse à cette question, en qualifiant plus précisément les trajectoires et profils des interviewés.

Mieux caractériser le profil et les styles de vie des interviewés

Il est important de faire une remarque en amont : cette partie n'a aucune prétention à la rigueur sociologique, car elle présente des données trop incertaines. Ce n'est qu'à la fin du travail qu'il est apparu pertinent de s'intéresser sérieusement au profil des usagers, et nous n'avons donc pas pu mettre en place de protocole méthodologique permettant de recueillir des éléments fiables et systématiques. Néanmoins, elle illustre des tendances significatives intéressantes.

Les données présentées ici sont issues :

- Des informations personnelles données spontanément par les interrogés à l'occasion des entretiens ;

- Des éléments de vie quotidienne que je connais, pour fréquenter certains de ces habitants dans des espaces communs (associations, vie de bourg...), et avoir à ces occasions des discussions informelles.

J'en ai déduit des temps de travail, des niveaux de revenus, d'activités... et j'ai donc retenu ou construit quelques indicateurs hétérogènes en lien avec les modes de vie. J'ai choisi d'inclure à mon échantillon non seulement les usagers de toilettes sèches interrogés mais aussi les « experts » ou acteurs plus institutionnels avec qui je me suis entretenue. D'une part, la majorité d'entre eux a aussi des toilettes sèches, et même si je ne les ai pas questionnés sur leurs pratiques domestiques, ils s'apparentent donc à des usagers. D'autre part, en tant qu'habitants du plateau, il était intéressant que leur profil nourrisse l'esquisse de portrait global.

Niveau de diplômes, activités et revenus

Les habitants interrogés sont globalement très diplômés. Sur les 28 interviewés :

- 14 ont un niveau Bac+5 ou supérieur (soit 50%, alors qu'en 2019, dans la population française, les 25-34 ans ne sont que 25% à avoir un diplôme de ce niveau)
- 8 ont un niveau > à Bac+2
- Pour les 6 autres : je ne sais pas.

En dépit de ce niveau de formation assez élevé, les revenus du travail sont eux assez modestes. Selon mes estimations, au regard des activités professionnelles que je leur connais :

- 20/28 gagnent le SMIC ou moins
- 6/28 gagnent entre 1500 et 2500 euros
- 2/28 : je ne sais pas

Je remarque qu'une grande partie des interviewés travaillent à temps partiel (ce qui est une relative constante du « modèle » permettant d'avoir du temps pour autre chose : être plus autonome dans sa vie quotidienne (jardiner, cuisiner, bricoler) et avoir des activités bénévoles, associatives ou militantes. Je note aussi que la totalité des interviewés travaillent sur le territoire où ils vivent, dans un périmètre de 30 km carré, et tirent leur revenus de l'économie locale. C'est un constat un peu surprenant : généralement, la situation est plus hybride, une partie des néo-ruraux conserve une activité en ville en lien avec leur précédente vie professionnelle, qu'ils continuent à exercer grâce aux NTIC, au télétravail et quelques déplacements réguliers.

Les niveaux de revenus indiqués ne concernent que le travail salarié et rémunéré, et n'est probablement pas représentatif du capital économique des personnes, dont je n'ai aucune idée. Je fais l'hypothèse que vu leur trajectoire sociale, leur niveau de formation, et le fait que la plupart d'entre eux sont propriétaires, il s'agit plutôt d'une précarité choisie que subie, au sens où ces relativement jeunes ménages sont bien intégrés socialement, et descendent de la génération des 30 glorieuses. Pour ceux que je connais, les parents font partie de la classe moyenne qui a pu dégager de petites (ou grandes) économies, permettant de financer les études des enfants, de transmettre un petit patrimoine, de proposer un apport pour un projet immobilier.

Il est intéressant de noter que peu de travaux portant sur les néo-ruraux s'appuient sur des données économiques précises : la plupart des enquêtes sont d'orientation très qualitatives, s'attachant à donner à voir les modes de vies de ces personnes et restituer, via des entretiens, le sens qu'ils donnent à ces orientations. Mais peu d'études essaient d'objectiver avec des données

précises les trajectoires, parcours et styles de vie (cartographie des migrations résidentielles au cours de la vie, évolution du pouvoir d'achat, patrimoine (économies, immobilier...)).

Ici, il y a donc du flou dans ma lecture des trajectoires, mais je fais l'hypothèse, comme certains chercheurs, qu'on peut parler au sujet de ces populations de « déplacement » plus que de « déclassement », quand bien même les parents occupaient des positions sociales et professionnelles plus favorisées. Comme le dit l'un des habitants (qui est berger depuis plusieurs années, loge en habitat léger, et dont les parents sont médecins), au sujet de lui-même et son entourage : « *personne ici ne joue au pauvre, on va pas se raconter ça.* »

Activités bénévoles et militantes / politiques

Remarque : j'entends par « militantes » des actions en lien avec « améliorer le vivre ensemble » / « faire des choses pour des publics particuliers ». Par opposition aux activités bénévoles plus centrées sur du loisir et du plaisir : participer au club tricot, à la chorale...

- 18/28 ont des activités bénévoles et militantes
- 10/28 : je ne sais pas

Pour donner une idée des activités bénévoles et militantes, parmi les initiatives que je connais dont l'un ou l'autre fait partie, on peut citer :

- Accueil et soutiens aux migrants
- Participation au « groupe psy » de la Montagne limousine, qui soutient les habitants en difficulté psychique
- Organisation de commandes groupées et distribution des vivres (commandes aux producteurs bio)
- Permanence à l'épicerie auto-gérée
- Animation bénévole d'un tiers lieu (trésorerie, ménage, vie associative, organisation d'événements)
- Ateliers de couture gratuits
- Défense des enjeux de la forêt (« Groupe forêt » du syndicat de la montagne Limousine)
- Défense des enjeux de l'eau (« Groupe eau » du syndicat de la montagne Limousine)
- Participation à des activités de recherche-action / formation gratuite des habitants aux outils de la recherche
- Lutte contre les violences policières
- Etc.

Toutes ces actions n'ont pas forcément lieu dans des cadres associatifs formels : par exemple, le Groupe psy est un simple « collectif d'habitants » qui regroupe une quinzaine de membres travaillant en lien avec des professionnels du soin. Il existe depuis 12 ans et accompagne chaque année des dizaines de personnes en difficulté (les dispositifs s'échelonnent sur plusieurs semaines ou plusieurs mois), de manière très organisée du point de vue de la structure collective, mais informel du point de vue juridique.

Activités collectives en lien avec des enjeux écologiques

Parmi les activités bénévoles, on peut identifier celles directement en lien avec des problèmes écologiques tels que : se mobiliser contre une coupe rase (forêt), produire de la connaissance sur les enjeux d'eau, tenir l'épicerie bio...

Ainsi, j'ai repéré 13/28 personnes impliquées dans de telles actions (pour les autres, je ne sais pas).

Activités « autonomes » : bricolage et jardinage

Concernant l'habitat :

- 15/28, soit près de la moitié des interviewés, ont intégralement ou en partie auto-construit leur maison (qu'ils qualifient d'écologique, c'est à dire incluant une réflexion sur la consommation énergétique et d'eau, le choix des matériaux, la place de l'eau et de l'assainissement...)
- 3/28 ont fait construire leur maison qualifiée elle-aussi d'écologique
- Pour les 10 autres : je ne sais pas.

Concernant le jardinage :

- 17/28 ont un jardin potager
- 4/28 n'en ont pas
- Les 7 autres : je ne sais

Au-delà de ces quelques catégories, on repère aussi, tous azimuts, des expériences volontiers qualifiées d'alternatives dans la littérature consacrée au « Faire autrement » (Pruvost, 2018). Même si elles sont beaucoup moins systématiques et consensuelles que les différents éléments que j'ai essayé de quantifier. Exemples :

- Couches lavables pour les enfants, hygiène naturelle
- Instruction à la maison
- Activités ponctuelles de cuisine et vente sur les marchés (conserves de légumes, jus de pommes...)
- Confections de vêtements

En conclusion, si l'on se réfère aux discours des interrogés ainsi qu'à ces quelques indicateurs, le développement des toilettes sèches s'inscrit clairement dans la recherche de nouveaux modes de vie, structurés par deux grandes tendances. D'une part, la quête de pratiques plus respectueuses de l'environnement, qu'il s'agisse d'habiter ou de consommer. D'autre part, le désir de se réapproprier ses « conditions d'existence », en gagnant en autonomie. Il est question de retrouver une certaine maîtrise de ce qui fait la vie quotidienne, et la gestion des déchets en fait partie.

Les toilettes sèches : un élément parmi d'autres du « Faire autrement »

Ainsi, on est tenté d'inscrire la pratique des TS au projet du néo-ruralisme, tel que décrit par Mercier et Simona : « *Le néo-ruralisme est révélateur d'un changement de territorialité, c'est-à-dire des relations qui existent entre les hommes et leur environnement bio-social. Le travail est le médiateur essentiel de ces relations. Il est devenu aujourd'hui très parcellisé,*

insatisfaisant par rapport aux besoins essentiels de l'homme. Le néo-ruralisme est ainsi une proposition de changement social dont les objectifs sont une autonomisation et une réinvention du travail. De ce fait il est une alternative aux mouvements politiques et sociaux traditionnels. Fondé sur la réunion des connaissances et des pratiques que la modernité a dissociées, il privilégie la valeur d'usage par rapport à la valeur d'échange. Mais ce mouvement pionnier est aussi un produit de la société elle-même qui cherche une régulation à long terme des crises structurelles qui nous menacent. » (Mercier et Simona, 1983).

On retrouve dans cette définition différents ingrédients qui font la vie ici telle que je la perçois. Le syndicat de la montagne limousine, par exemple, est bien une proposition de régulation des effets des crises entraînées par le système capitaliste, en co-construisant localement des services et des politiques collectives. Il s'agit aussi d'un ovni organisationnel, qui incarne cette envie d'expérimenter et de faire autrement.

Certains chercheurs identifient différentes « vagues » de néo-ruralismes (mouvement des années 70, 80, et post-2000), auxquelles ils associent des profils et des aspirations un peu différentes, en fonction du contexte économique et socio-politique de ces différentes époques. Par exemple, dans les années 60, vivre intégralement ou en partie d'un projet agricole semblait prépondérant chez les nouveaux arrivants (Rouvière, 2015). Aujourd'hui, les projets d'installation, trajectoires personnelles, profils, sources de revenus et styles de vie sont plus diversifiés et complexes. Mais il existe un consensus pour dire que tous « *se rejoignent dans une même volonté de recherche d'un espace où réinventer la société. Depuis le début du mouvement, les motivations de l'installation s'appuient sur des valeurs (le respect d'autrui et de l'environnement) et des aspirations (la convivialité, la qualité de vie) apparemment communes.* » (Roulier, 2011).

Ces aspirations sont plus faciles à réaliser à la campagne, où il y a de l'espace, où il est économiquement plus facile de subsister avec un petit salaire et/ou un temps de travail réduit et où il est plus simple d'accéder à la propriété.

Certains chercheurs identifient différentes « vagues » de néo-ruralismes (mouvement des années 70, 80, et post-2000), auxquelles ils associent des profils et des aspirations un peu différentes, en fonction du contexte économique et socio-politique de ces différentes époques. Mais il existe un consensus pour dire que tous « *se rejoignent dans une même volonté de recherche d'un espace où réinventer la société. Depuis le début du mouvement, les motivations de l'installation s'appuient sur des valeurs (le respect d'autrui et de l'environnement) et des aspirations (la convivialité, la qualité de vie) apparemment communes.* » (Roulier, 2011).

En cela, le projet des néo-ruraux du Plateau colle assez peu à une grille de lecture en termes de gentrification rurale. Certes, on observe bien des tensions entre « nouveaux styles de vie alternatifs » et « pratiques des natifs » (très souvent documentées par les médias locaux), et une difficulté, quand bien même des efforts sont fait de part et d'autres pour ne pas vivre dans un « entre soi » (c'est constamment un sujet dans les conversations de « néos ») à créer des espaces de mixité. Néanmoins, si l'on revient à la pratique des toilettes sèches, les entretiens montrent bien que cet usage fait plutôt craindre la perte patrimoniale, et s'inscrit toujours du côté de la marginalité, loin des idéaux du « capital environnemental ».

3. Le politique : entre bienveillance et expérimentations

La maire de Faux-la-montagne confirme à l'occasion de l'entretien mené qu'il n'y a pas de politique pro-toilettes sèches portée par le conseil municipal. Même discours du côté de l'ARBAN, qui travaille avec de nombreuses communes alentours à des rénovations de bâtiments publics ou collectifs, sur la revitalisation des centres bourgs : aucun.e maire n'a de politique active en la matière, et les sensibilités sur la question sont assez variées selon le profil des élus. Néanmoins, quand une demande est fortement portée par les habitants (par exemple, une association à l'initiative d'un tiers lieu), elle peut recevoir le soutien de la commune et de l'ARBAN.

L'ARBAN : une structure coopérative pour répondre au mal logement en milieu rural

Sur le site internet de la structure, on lit : « *L'Arban a été créé en 2010 par des habitants et des élus du plateau de Millevaches pour tenter de répondre aux problèmes de manque et de mal logement. Dès le départ, la volonté de faire à plusieurs pour explorer des pistes différentes, alternatives, a été un des ferments de la SCIC.* »

*Cela se traduit dans ses statuts et son nom : **L'Arban désigne un travail collectif, un système d'entraide au service du bien commun** (source : Institut d'études occitanes du Limousin). »*

Concrètement, la structure tente de répondre à deux problèmes majeurs :

- le manque de logements, notamment « de qualité » (bien isolé, aux normes, rénové) freine les nouveaux arrivants ;

- la rénovation et réhabilitation des logements coûte cher, notamment pour le bâti ancien. Les accédants à la propriété ont du mal à financer des réhabilitations (pourtant : « *la réutilisation du parc bâti ancien est un enjeu essentiel pour redonner envie aux gens de vivre dans les bourgs* »)

« Forte de 170 sociétaires, l'ARBAN accompagne aussi bien les particuliers que différentes collectivités, associations ou collectifs dans leur projet de logements, de rénovation du bâti, de revitalisation de centres bourgs, de création de tiers lieux...¹⁰ »

S'agissant de Faux-la-montagne que j'ai particulièrement étudié, la commune se positionne clairement en soutien de toutes les initiatives qui vont dans ce sens, et encourage les expérimentations. On peut mentionner deux exemples : la genèse des toilettes sèches du logement passerelle situé à l'éco-quartier, et celles qui sont temporairement installées à l'école maternelle et primaire du bourg.

Les toilettes sèches du logement passerelle

Au moment de la conception de l'éco-quartier, il n'y avait aucun assainissement collectif sur la parcelle. L'étude s'est faite en 2009, les premières maisons ont été construites en 2011. Les

¹⁰ <https://arban.fr/>

dysfonctionnements de l'assainissement collectif à Faux n'encourageant pas à se brancher sur le réseau du bourg (c'était avant la lagune), il a vite été décidé d'opter pour un assainissement autonome. De fait, la morphologie du terrain rendait difficile l'existence d'un projet semi-collectif à l'échelle de l'éco-quartier (il y a 3 pentes, gérer les eaux pluviales a déjà été un casse-tête et fait l'objet d'un investissement important). Ils ont donc prévu que chacun ait recours à sa phyto-épuration et soit obligé de récupérer les eaux pluviales. En revanche, le cahier des charges ne conseille pas explicitement l'usage de toilettes sèches (même si de fait, la grande majorité des maisons en est équipée). Outre l'argument écologique, cet usage permet de dimensionner les phyto-épurations de façon plus modeste, donc un gain économique pour les propriétaires. J'évoque les mécanismes de ce levier important dans la partie consacrée à l'expertise sur le plateau (cf. partie « *L'ancien SPANC en régie, une expertise qui diffuse encore* », dans la partie IV).

La municipalité peut alors compter sur le soutien du SPANC qui est géré, au sein de la com'com du plateau de Gentioux, en régie. C'est Laurent l'interlocuteur, très sensibilisé à l'assainissement écologique. La maire souligne à quel point elle a trouvé intéressant de travailler avec un SPANC en régie, en raison des compétences qui s'y trouvent et de la qualité du dialogue : « *c'était des techniciens qui nous apportaient des problèmes, on en discutait ensemble, on cherchait à imaginer des solutions... Oui, il y avait une place pour l'imagination et le test de filières différentes* ».

J'ouvre une parenthèse à ce sujet qui explique aujourd'hui que le contexte soit moins favorable aux expérimentations : en 2015-2016, la com'com du Plateau de Gentioux fusionne avec la Communauté de communes d'Aubusson-Felletin, qui a de son côté délégué le service du SPANC à Véolia. C'est ce mode d'organisation qui est choisie pour la nouvelle métacommunauté de communes « Creuse Grand Sud ». Dès lors, les interlocuteurs changent et le SPANC apparaît davantage comme un contrôleur qui « applique une grille » sans promouvoir le dialogue et la co-construction d'une expertise. Faux a quand même pu négocier quelques concessions. « *On voulait que pour les personnes âgées qui ont 500 euros de retraite, on les laisse tranquille jusqu'à ce que la maison soit vendue. Et qu'on ne fasse les travaux de mise aux normes qu'après... et on a aussi réussi à obtenir qu'ils fassent un peu moins de contrôles, parce que eux ils voulaient faire des contrôles plus fréquents à cause de la phyto et des toilettes sèches, or c'est des gens qui font vachement gaffe !...* »

Je ferme cette parenthèse pour revenir à l'éco-quartier : la mairie a donc décidé de proposer un « logement passerelle » pour accueillir les nouveaux habitants. L'Arban a construit cette maison sur un terrain communal, mis à sa disposition par le biais d'un bail emphytéotique. Ce projet a été réalisable grâce à une aide de la région qui, au titre de la politique d'accueil, a financé le logement à 80%. L'accord prévoyait la délégation de la maison à l'ARBAN, devenu le bailleur, et un suivi assuré par l'association « De fil en réseaux », structure locale qui n'existe plus aujourd'hui mais qui visait à accompagner les nouveaux arrivants et faciliter leur intégration sur le plateau. Dans ce contexte, installer des toilettes sèches paraissait à la fois évident et faisable : le suivi par l'ARBAN et l'accompagnement des habitants sécurisait relativement l'usage, les locataires ne se retrouvant pas seuls face au système. C'est en tout cas ainsi que cette expérimentation a été pensée.

Dans les faits, la gestion du système n'a pas été très fluide. Les premiers locataires ont plutôt subi ce système qu'ils n'avaient pas choisi, aucune formation sur la gestion du compost n'a été délivrée, ce qui a conduit à faire dysfonctionner le système. Les seconds locataires semblaient plutôt contents, même s'ils se sont peu investis dans la gestion et la valorisation du compost.

Ils ont dû faire face à la cristallisation de l'urine, en revanche, qui a régulièrement bouché la grille, entraîné des odeurs désagréables, des moucheron... Les troisièmes ont eu eux des soucis de fuites récurrentes. Régulièrement, Marion (qui avait choisi et installé le système) et Vincent ont eu des discussions pour essayer de comprendre et résoudre les difficultés.

Vincent : « *c'est étonnant parce que selon les gens, les modes de vie, peut-être les habitudes alimentaires, les toilettes ne réagissent pas pareil ! (...) Par exemple des fois l'urine cristallise beaucoup, et d'autres pas... On avait aussi une hypothèse technique, en plus de l'hypothèse des modes de vie, c'est que peut-être le système vieillit, entre temps Marion a donc changé des pièces.* »

La gestion du compost se faisait jusque-là aussi « à l'arrache », comme il dit. En fin de bail, il est arrivé à Vincent de s'en occuper, allant le mettre dans la forêt pas loin. Une autre fois, il précise « *je ne sais plus trop ce qu'on a fait... peut être que les voisins se sont servis, autour, pour leurs besoins...* ». Globalement, il passe une ou deux fois par an vérifier la végétation, la phyto, débroussailler les ronces qui envahissent la terrasse.

Cette gestion « à peu près » et les déboires qu'elle peut entraîner les a conduit cette année à formaliser les pratiques : l'ARBAN a passé une convention avec le bureau d'études de Marion pour lui déléguer officiellement la gestion des toilettes sèches, du compost, de la phyto-épuration, et le volet formation qui va avec. De fait, les nouveaux arrivants, qui s'installent ce mois-ci, ont été formés sur ces différents plans : comment gérer au quotidien le système Separett, que mettre dans le compost, comment « surveiller » ce qui s'y passe (humidité, apports de matières, hygiénisation...), les possibilités de valorisation, les usages proscrits pour que la phyto se porte bien, etc.

Vincent ajoute : « *on avance, on progresse... on a aussi changé le lieu du composteur, là c'est plus pratique. ça aurait vraiment pu être une contre-référence, ce système, or c'est vraiment ça qu'il faut éviter quand on innove. Là on a toujours discuté, cherché... pour ne pas revenir en arrière. Il faut dire que quand on a mis la phyto, elle a été dimensionnée pour des toilettes sèches... On a un peu mis des crans, quoi !...* »

Il existe une autre façon pour la commune d'encourager la diffusion de ces pratiques : expérimenter ces systèmes provisoirement, par exemple à l'occasion de travaux.

Les toilettes sèches temporaires de l'école

Cette expérimentation a eu lieu dans le cadre de la rénovation et de l'extension de l'école accueillant la maternelle et la primaire. Pendant les travaux, les seules toilettes disponibles se trouvaient à l'étage. Cela ne pose pas de problème pendant les temps de classe. Les toilettes sont attenantes à la salle, les plus petits peuvent s'y rendre seuls ou appeler un adulte en cas de besoin. C'est en revanche devenu problématique pendant les récrés et le temps du midi : un seul adulte surveille généralement la cours et ne peut s'absenter régulièrement pour accompagner tous les enfants les uns après les autres à l'étage.

Après discussion au sein du conseil municipal, et en lien avec Marion, ils prennent la décision d'installer une toilette sèche d'appoint dans la cours, sous le préau.

Voici comment un des surveillants décrit le système : « *c'est une cabine agrégée en bois, assez haute, avec un petit toit. Il y a une lunette de WC classique, posée sur un gros seau noir. Ils ont*

une petite marche pour monter. Et un petit récipient pour mettre la sciure. La réserve est dehors dans une poubelle noire. »

8 mois après le début de cette expérience, le bilan est positif. La toilette est bien appropriée par tous les enfants, qui aiment particulièrement mettre leur petite pelletée de sciure dedans. De fait, c'est essentiellement les maternelles qui les utilisent. Les surveillants de la cour, avec lesquels je me suis entretenue, évoquent deux raisons pratiques : les plus grands, autonomes, vont volontiers à l'étage où ils sont tranquilles et ont leurs habitudes. Par ailleurs, comme les plus petits utilisent exclusivement ou presque celles du préau, elles sont peu souvent libres, donc les primaires privilégient les autres. Au-delà de ces observations, les surveillants émettent une hypothèse plus spéculative :

Camille : *« Il y a un petit manque d'intimité, quand même. C'est sous le préau, c'est bruyant, on entend tout... Les petits ils font porte ouverte, des fois ils discutent à 3 dedans pendant qu'un fait caca, ils s'en moquent ils sont complètement décomplexés ! Mais peut-être que pour les plus grands... »*

Coté gestion, le dispositif ne semble pas trop lourd, d'autant que les deux surveillants approuvent à 100% la démarche.

Benoît : *« quand j'ai fait l'entretien avec Catherine (la maire) pour le poste de surveillant, elle m'a dit : bon, il y a le ménage de la cantine, le midi... et aussi... l'entretien de la toilette sèche. ! Elle était un peu gênée (rires), du genre : est ce que ça, ça va passer ?... Mais moi ça ne me dérange pas du tout, parce que je le fais déjà chez moi ! »*

Camille : *« d'ailleurs faudra que tu me montres, car je veux des toilettes sèches aussi dans ma nouvelle maison. »*

Le seau est vidé environ tous les 15 jours par Benoît, pendant que Camille termine les sols de la cantine, les rôles ont été répartis sans trop se concerter. Benoît en profite pour nettoyer la lunette et le couvercle, même s'il souligne une limite pratique : il n'y a pas de points d'eau à proximité, ce qui empêche que les enfants se lavent les mains après, et ne facilite pas le ménage. En outre, les produits d'entretiens et le matériel sont ceux de la cantine située assez loin, et *« complètement chimiques »* (a fortiori en contexte covid). Généralement, ils se retrouvent donc à passer simplement un coup d'essuie-tout avec un peu d'eau.

La sciure vient d'Ambiance bois, la scierie de Faux. Quand il en manque, Benoît le signale à la maire, et c'est un agent communal qui fait le réapprovisionnement.

Benoît est très investi dans le développement des toilettes sèches, il s'est beaucoup renseigné sur les mécanismes de compostage, il a lu plusieurs ouvrages sur le sujet : *« par exemple je pense que le composteur où on vide le seau de l'école (installé non loin sur un parking attenant à l'école), il est trop petit, et c'est fermé, ça va manquer d'humidité pour bien composter... (...) Enfin quand même, c'est la meilleure technique pour gérer les matières fécales. Ça nous étonne maintenant, mais... »*

Il serait tout à fait partant pour accompagner l'usage des TS d'un discours pédagogique sur le compost, le travail des lombrics... d'autant qu'il est prévu qu'un jardin des enfants soit installé prochainement juste à côté de l'école et que le compost puisse être valorisé dans ce cadre.

La maire précise : « *On a répondu à un appel à projet « Nature et transition » régional. On va faire tout un cheminement de plantations dans tout le village, qui va passer par l'éco-quartier, la mairie, télémillevaches et arriver dans un « jardin des enfants », juste à côté de l'école. Dont ils vont s'occuper. On pourra travailler avec les futurs animateurs de ce jardin pour utiliser le compost de toilettes sèches de l'école, et que les enfants voient tous les processus. On s'est vraiment dit « super ! y'a une logique de découverte ».*

L'idée est donc de garder la TS sous le préau, même si des modifications pourront lui être apportées. Pour le moment elle fait un peu « cabane d'appoint », les surveillants soulignent le manque d'intimité, le côté un peu précaire de la cabine, austère, impersonnelle... mais ils imaginent qu'ils pourraient la peindre avec les enfants, améliorer un peu le confort, l'isoler davantage, etc.

Comme elle semble vraiment pratique et bien appropriée par les plus petits (alors que les nouvelles toilettes à eau sont aussi dans un endroit peu facile d'accès pendant la récré), il est certain qu'ils vont la garder. En revanche, quand je demande à la Maire si elle pourrait concevoir, ou aurait pu concevoir de n'avoir dans l'école que des toilettes sèches, elle en doute.

Catherine : « *Heu... c'est pas du tout pensé comme ça dans les projets de réhabilitation ! Et je pense qu'on aurait un peu interloqué les archis et les maîtres d'œuvre (...). Et est-ce que légalement ce serait possible ? je ne me suis même pas posée la question...). Et puis là, l'acceptation (par les parents) s'est faite parce qu'il fallait une solution... pendant les travaux. Mais si on disait « ce sera comme ça maintenant », je crois qu'on me dirait « ah mais on va pas retourner à la bougie ! ». Mais là du coup ça s'est fait par ce biais, et là l'idée c'est : maintenant n'abandonnons pas, et donnons du sens avec le jardin... »*

Je trouve intéressant ce cheminement pragmatique : initialement, ça n'était pas pensé comme une stratégie « du pied dans la porte », mais de fait les toilettes sèches du préau ont créé un précédent. Et ce provisoire qu'on choisit de faire durer pourra aussi aider à banaliser cette pratique et instaurer petit à petit la possibilité d'une nouvelle norme (ou d'une alternative).

Je lui demande si d'autres projets de rénovation portés par la mairie pourraient ainsi faire l'objet d'expérimentations : « *bah... je peux demander à mon archi qui est en train de réhabiliter une grange juste à côté de Télémillevaches... C'est pour faire une salle de motricité libre, qui servirait à l'école la journée, mais aussi au yoga ou à la gym le soir. Et c'est juste à côté du jardin, c'est vrai que pour stocker, ça pourrait être pas mal.* »

4. L'importance d'une expertise disponible, qui alimente une dynamique d'innovation

On note clairement la présence, sur le plateau de Millevaches, d'une expertise disponible qui encourage à se lancer dans l'assainissement alternatif. Marion représente la figure principale de cette expertise avec l'existence de son bureau d'études INDIGO depuis une quinzaine d'années. Mais on peut aussi citer l'ARBAN, et les techniciens du SPANC, même si avec la fusion des communes les missions de la personne que j'ai pu interviewée ont été redéfinies.

Il ne s'agit pas ici de revenir en détails sur ces différents acteurs, mais plutôt de montrer comment leurs profils, leurs motivations, et des synergies territoriales peuvent conduire à des formes d'innovations locales, structurelles, organisationnelles et réglementaires.

Marion et le « lobby de la phyto »¹¹

Longtemps franchisée d'Aquatiris, Marion a retrouvé son indépendance depuis un an¹², avec son bureau d'études INDIGO. Elle vient en outre de créer l'association EAU'SMOSE. Cette nouvelle structure vise à lui donner encore plus de liberté pour conseiller, expérimenter, faire de la pédagogie... Elle compte aussi sur la souplesse de la forme associative pour collaborer avec une multitude de personnes, créer éventuellement des partenariats de recherche, faire coexister actions bénévoles et missions rémunérées. Le but de l'association est défini ainsi dans les statuts :

Dans un contexte de transition écologique et solidaire, cette association a pour objet :

- de participer à la préservation de l'eau, ressource vitale et stratégique
- de promouvoir une gestion écologique et responsable de l'eau
- de développer les principes de gestion circulaire des eaux domestiques et de séparation à la source.

Les moyens d'actions de l'association sont notamment pédagogiques (organisation d'animations, formations, ateliers) et techniques (mise en place d'expérimentations, prêt et la location d'équipements, prestation de conseils), ou tout autres moyens légaux, lui permettant de financer et d'atteindre son objectif.

De ce point de vue, l'usage de toilettes sèches s'inscrit dans une série d'actions visant à préserver l'eau et se réappropriier la gestion des urines et matières fécales. Marion imagine ainsi pouvoir développer officiellement et de façon plus structurée un ensemble de propositions déjà existantes de façon informelles, telles que :

- Faire visiter ses toilettes et son compost, informer sur les techniques de compostage, les conditions sanitaires nécessaires pour utiliser cette matière au potager (ce qu'elle fait déjà chez elle) ;
- Informer sur les pratiques et astuces qu'il est possible de mettre en place dans sa maison pour économiser l'eau, recycler les eaux grises (elle n'arrose son jardin qu'avec les eaux de douches et d'évier / son compagnon, plombier, sait comment optimiser les circuits d'eau dans la maison pour diminuer les consommations) ;
- Organiser des ateliers de « construction maison » de TS et composteurs ;
- Soutenir l'existence de composteurs collectifs dans les centres bourg, pour les déchets ménagers mais aussi de toilettes, en lien avec des habitants motivés (projet en cours à Gentioux). Elle peut alors proposer des scénarios fondés sur des arguments techniques qu'elle connaît bien, discuter avec la municipalité concernée sur la base de son expertise, chercher des subventions, etc. ;
- Organiser des temps d'information / discussion en lien avec des chercheurs ;

11 Remarque faite par une technicienne de Véolia, en charge du SPANC d'une communauté de communes voisine, à Laurent, il y a quelques années « chez vous, c'est pas possible de proposer d'autres choses, comme le filtre coco que j'ai moi et qui marche bien... avec le lobby de la phyto ! » (en référence au bureau d'études de Marion)

12 Ce choix répond à plusieurs raisons : elle se sentait peu à l'aise avec le statut d'entrepreneur, souhaitant basculer progressivement vers la forme associative. Se désengager d'Aquatiris était un premier pas vers cela. De plus, elle se reconnaissait de moins en moins dans la politique commerciale de la structure, lui semblant moins en phase avec le militantisme des fondateurs.

- Proposer des expérimentations de terrain, comme on avait imaginé tout au départ de ma mission OCAP sur « l'usage de l'urine au jardin ». Elle proposait d'équiper des volontaires en urinoir à la maison, de les former au principe de l'épandage de l'urine au jardin, et de suivre sur quelques mois ce processus, en documentant le vécu des participants comme le résultat pour les cultures.

Il est clair que Marion a équipé la moitié des interviewés en phyto-épuration, que c'est « LA » référence incontournable du coin pour ce qui est de l'assainissement alternatif, et qu'elle promeut elle-même très fortement les toilettes sèches. Les usagers avec lesquels je me suis entretenue n'ont pas toujours, et même pas souvent fait appel à elle pour choisir leur dispositif de toilette (l'interface en elle-même). Mais ils la connaissent et l'identifient, et ont quasiment toujours eu l'occasion d'échanger avec elle a posteriori sur l'efficacité de leur système, les éventuelles solutions possibles quand ils rencontrent des problèmes, etc.¹³

La création de son association est emblématique, à mon sens, de cette dynamique qui cherche sans cesse à trouver de nouvelles formes organisationnelles pour faire avancer des idées et leurs réalisations concrètes. La dimension expérimentale est forte et semble vraiment significative d'une logique d'innovation spécifique.

L'ARBAN : une forme originale pour co-créeer des logements écologiques avec les habitants

L'ARBAN est aussi une forme organisationnelle intéressante et relativement innovante. Même si la structure n'a pas de politique effective en la matière, Vincent est assurément une « ressource » pour prendre en compte l'eau à l'échelle du bâtiment, et plus particulièrement mettre en place un assainissement écologique. Bien qu'ils soient encore loin, sur tous les projets, de pousser systématiquement en faveur de cela, pour différentes raisons qu'il explique bien et qu'il est intéressant de pointer ici, puisqu'elles s'apparentent à des freins structurels.

Il y a d'abord le coût des projets : les maisons écologiques coûtent chères, il faut faire des concessions qui conduisent souvent à négliger ou relativiser la gestion de l'eau.

Vincent : « Nous à l'ARBAN, notre premier angle, c'est avant tout l'isolation thermique. C'est pas un compromis possible. Ça, on va pousser vraiment, vraiment fort. Les toilettes sèches... gentiment. Et la récupération d'eau de pluie, un peu plus, mais c'est lié au fait que j'ai travaillé 20 ans dans le domaine de l'eau. Par exemple si les gens abordent pas cet aspect-là moi j'ai tendance à le faire. (...) Mais déjà quand on arrive à être ambitieux d'un point de vue énergétique, c'est bien... ».

Le fait par exemple que pour le logement passerelle, ils aient choisi un modèle « Separett » (avec une séparation des urines et un composteur extérieur) s'explique par une logique de coût global et de priorisation: ils se voulaient exemplaires en termes d'éco-construction, plusieurs corps de métier ont été associés, les matériaux ont coûté eux aussi assez chers, et une forte volonté de récupérer l'eau de pluie a encore alourdi la facture. C'est ainsi qu'ils ont finalement décidé de ne pas installer un système avec un composteur intégré, dispositif identifié comme

¹³ De ce point de vue, il est intéressant de noter que pour la phyto-épuration, on fait systématiquement ou presque appel à un expert (certainement parce que la réglementation est très présente à ce niveau, ou vécue comme telle), mais que pour les toilettes en elles-mêmes, les personnes sont relativement autonomes et créatives. Elles glanent des idées ici et là, bricolent elles-mêmes, regrettant parfois de ne pas avoir mieux anticipé la conception de cet objet ou du composteur.

plus pratique car nécessitant moins d'investissement de la part des locataires, mais vraiment trop cher.

Le poids des cultures professionnelles et de l'organisation du travail joue aussi dans la place relative de la gestion de l'eau à l'échelle du bâtiment : *« A l'ARBAN on reste assez cloisonné, on est trop peu, et pas assez organisé pour... Si on travaille tous sur un même projet, ça renchérit son coût. (...) Et tu vois ces projets-là (où il se trouve qu'il n'y pas de TS ou de gestion de l'eau particulière), c'est aussi des projets que suit Mathieu, et lui il est maçon, spécialiste du bâti ancien, et tout ce qui est eau et assainissement, il le voit moins... (...) C'est que moi, je suis pas issu du bâtiment. Mathieu l'est, Marc l'est, du coup c'est eux les sachants en matière de bâti et moi je suis un peu en marge. Je fais des choses en lien : la remédiation du radon, le diagnostic fongique de bâtiment, la pollution de l'air intérieur... Mais je ne suis pas considéré comme un sachant du bâti, à part sur le volet plus urbanisme, revitalisation des bourgs, où on fait appel à moi car il y a besoin de savoir pour l'assainissement comment on va faire. »*

Enfin, on peut citer un certain pragmatisme qui invite à faire avec ce qui est déjà là. Ainsi la plupart des projets de rénovation ou réhabilitation (y compris quand il s'agit de semi-collectif de type tiers lieux, logements municipaux pour les personnes âgées) se situent en centre bourg. Le réflexe est de se raccorder à l'assainissement collectif qui existe déjà. Il faut vraiment que des usagers associés au projet soient volontaires pour que des toilettes sèches et un assainissement autonome soit pensés.

Vincent : *« quand c'est des rénos dans des bourgs, on peut se relier à l'assainissement, on se branche et c'est tout. Quand on a un certificat de raccordement, la question ne se pose pas le plus souvent. Mais par exemple là on a deux logements à St Moreil, et les jeunes ont dit : nous on va mettre des toilettes sèches. Et bah ok. »*

Dans ce cas, on retrouve la fameuse dynamique des usagers : si eux sont motivés, alors ils « imposeront » cette solution quoi qu'il en coûte. C'est là aussi que réside une configuration favorisant l'innovation : le fait de chercher à associer un maximum les usagers, en organisant le plus souvent possible des « ateliers d'urbanisme participatifs », en développant plusieurs formes pour associer le public à l'élaboration des projets d'habitats.

Néanmoins et en dépit de ces limites, Vincent reste motivé pour faire une plus grande place aux enjeux de l'eau et de l'assainissement dans les projets. Il précise que notre entretien lui fait identifier des perspectives possibles, comme ajouter des fiches techniques relative à la gestion de l'eau et aux toilettes sèches dans le guide qu'ils ont constitué qui est un outil de travail de référence... Ou imaginer des formes de réflexion et action globale intégrant la gestion de l'eau dans le bâtiment, sur le modèle de l'expérience du dispositif DOREMI.¹⁴

L'ancien SPANC en régie : une expertise qui diffuse encore

Pendant la période où Laurent a été technicien SPANC pour la com'com du plateau de Gentioux, elle a eu à cœur de faire des contrôles d'abord une occasion d'informer les habitants des enjeux d'assainissement, du fonctionnement de leur système... Il trouve fondamentalement cette mission ambiguë : il considère que le SPANC est juge et partie dans la mesure où il conseille des habitants qui sont généralement très peu informés et compétents sur le sujet... puis

14 <https://www.renovation-doremi.com/fr/>

valide le système qu'il a lui-même préconisé. *« Le SPANC est concepteur... et contrôleur »*. Dès lors, il est à deux endroits en même temps. Et peut avoir une influence assez décisive : *« par exemple, le filtre coco il est super développé autour de Felletin, parce que la personne de Véolia en charge du SPANC en a un chez elle... et là on soupçonne même un petit conflit d'intérêt ! »* (rires)

A partir de ce constat, pour Laurent il est plus important (et intéressant) d'investir le champ du conseil, de réfléchir avec les premiers concernés aux solutions d'assainissement optimales de manière pragmatique et « sur mesure », plutôt qu'en collant simplement aux grilles de contrôle du SPANC.

Laurent : *« Le contrôle, ça change quoi ? Le gars il en sait plus, il sait comment il peut bien faire les choses... Mais après ? Il peut avoir un nouveau contrôle, on va dire encore « bah c'est toujours pas bien », et c'est tout. La première fois t'as un vrai diagnostic, la deuxième tu paies juste le contrôle, et t'as encore une non-conformité. (...) C'est vrai que ça reste de la responsabilité des gens. »*

D'où son intérêt pour le diagnostic, le dialogue, la réflexion ouverte avec les habitants, qu'il informe sur la cartographie des cours d'eau avoisinants, les processus biologiques et hydrographiques en jeu... pour que son travail ait un sens.

Il peut ainsi se détacher des grilles officielles, quand ils reconduisent un prisme d'analyse qui ne permet pas de bien juger d'une situation.

Laurent : *« Par exemple, quand j'étais technicienne SPANC, j'ai fait le contrôle d'un hollandais qui avait une petite maison dans les bois, et RIEN ne rentrait dans les cases ! Il avait une baignoire sous son évier, l'eau il la jetait dans la forêt. L'assainissement était inexistant, mais il compostait tout... Bref, c'était des pratiques non polluantes mais vu la grille rien n'était conforme. J'ai quand même « forcé » le logiciel et mis en conformité, en notant tout ça. »*

Il ajoute : *« Et là, maintenant, le vice-président (élu en charge de l'eau), il peut mettre des « conformités » sur des trucs notés non-conformes par Véolia. Il les trouve trop stricts... et puis on discute. Là c'était le cas d'un monsieur, son épandage est tout aux normes, impeccable. Il lui manque juste le chapeau sur le regard, il faut qu'il change son couvercle, quoi. Alors il a « non-conforme », et il aura des contrôles plus fréquents. On a remis conforme. (...) En même temps, dès qu'on est pas sûr, on est obligé de mettre un avis réservé, dès que c'est potentiellement polluant. Mais pas là. »*

Il voit un grand intérêt à consigner toutes les informations recueillies à l'occasion du contrôle, car le logiciel qu'ils utilisent permet ensuite de produire des cartographies détaillées des villages, hameaux... où l'on connaît les types d'installation, leur niveau de fonctionnement, les points de rejets, les points de vigilance... ce qui peut être très utile aux communes. Actuellement, le prestataire VEOLIA ne fait pas ce même travail de cartographie et de transmission, mais dans la mesure où ils utilisent le même logiciel, ils sont en discussion pour que Laurent puisse les récupérer et continuer cette mise à jour.

Le pragmatisme et la volonté d'une réflexion au cas par cas l'a aussi amenée à créer une convention autorisant les « phyto-épurations expérimentales »

Laurent : « *J'ai eu cette idée en 2008 quand j'étais au SIVOM de Bourganeuf et qu'on montait le SPANC. J'avais reçu le projet de Cathy, à Peyrat ((nb : que j'ai interviewée)), je voulais vraiment le valider, mais j'avais pas les moyens de le faire, c'était pas réglementaire. Alors j'ai proposé ça, une convention permettant d'expérimenter un système de phyto-épuration, qu'on allait suivre, avec des contrôles de résultats. C'est l'idée que « ok, on répond pas aux moyens imposés, mais on va veiller à répondre aux résultats. (...) Et après on en a ouvert pas mal, avec Marion... Moi-même je suis allé la voir pour ça. Elle fournissait une liste de choses à commander... »*

Il se dit très chanceux d'avoir pu bénéficier de ce dispositif hors système économique, qui permettait un assainissement vraiment peu cher : « *Moi je me sens vraiment privilégié d'avoir eu ça, avant les phytos agréées Aquatiris. J'ai une maison de 6 pièces principales, que en toilettes sèches, la phyto fait 2 mètres carrés pour le premier étage, 8 pour le second... Normalement c'est 10 et 10. Mais mes analyses sont bonnes !* »

En effet, l'intérêt d'être en TS permet de prévoir un assainissement vraiment plus modeste, même si elle sait que d'autres SPANC ou acteurs ont des approches différentes : « *et j'hallucine ! parce que pour moi, tu divises la pollution par 3 quand t'as des toilettes sèches. Je ne sais pas d'où je tiens cette règle... mais c'est sûr que c'est celle que j'applique !* »

Parenthèse ouverte ici : Marion aussi note des positionnements variés à ce sujet.

Marion : « *ça dépend vraiment du secteur pour les SPANC, puis dans l'arrêté y'a des articles qui se contredisent... (...) Et puis déjà on doit dimensionner en fonction du « flux de pollution », ce qui n'est pas un truc théorique calculé en fonction du nombre de pièces ! Donc j'ai toujours justifié mon approche comme ça : je m'intéresse au flux. Et après y'a des tas de publications qui sont sorties, on s'est appuyé sur les trucs du RAE, les données de Toilettes du monde qui avaient les premiers chiffres d'analyse d'eau ménagère. Là, si tu prends la quantité d'eau c'est plutôt 0,70 pour un usager de toilette sèche par rapport à un usager de toilette normale. Mais bon, on nous a jamais demandé de prendre la quantité d'eau, on nous a toujours dit de prendre le flux de pollution ! Et comment je décide le flux ? Et bah je dis : un usager de TS, c'est 0,5 habitant, voire les derniers machins, les 2 ou 3 textes. Et après je les brosse dans le sens du poil, dès que j'ai des demi-équivalents habitants, j'arrondis au supérieur, on cherche pas non plus à... Enfin voilà : une maison où y'a 6 pièces, si ils sont en toilettes à eau ça fait 6 équivalents-habitants, si c'est en toilettes sèches ça fait 3. Et Aquatiris ils sont partout en France, et en Creuse, en Limousin on a zéro problème avec ça, car je le fais depuis longtemps et c'est vraiment passé dans les mœurs. Mais je sais que des fois des collègues appellent en me disant : comment tu fais, qu'est-ce que tu dis ? »*

Au-delà de l'enjeu du dimensionnement, le suivi comme la promotion de « l'innovation locale » que constituent les phytos expérimentales n'a pas été sans ambiguïtés du fait d'anomalies repérées lors du suivi.

Laurent : « *au fur et à mesure, j'ai un peu laissé tomber le suivi... Parce que le SPANC n'a plus été en régie et que mes missions ont changé, mais aussi parce que c'était pas des dossiers faciles. Par exemple, chez X, ça marchait pas. Les contrôles étaient pas bons. Et dans d'autres cas on a eu des retours comme ça, les analyses ont foiré aussi. On a fait des modifications, et parfois ça ne marchait toujours pas et c'est incompréhensible ! Et on ne voulait pas redemander de nouvelles choses, de nouvelles analyses encore à des gens qui déjà essayaient de vraiment bien faire les choses. (...) En même temps c'est pas si simple, c'est pas « ça*

marche » ou « ça marche pas », il aurait fallu des analyses plus poussées pour comprendre, et on a pas les moyens de faire ça. Et puis les critères c'est MES et DBO, c'est l'analyse la moins fiable du monde, il faut bien nettoyer avant le prélèvement, si t'as 3 algues ça plombe le résultat. »

De fait, ils n'ont donc pas pu communiquer comme ils l'auraient souhaité autour de ces dispositifs, de peur de stigmatiser un système déjà regardé de façon suspicieuse, même quand on se donne les moyens de bien faire. C'est la même chose selon Vincent pour les habitats légers de type tiny house, yourtes : ils font l'objet d'attaques fréquentes de la part de certains maires, pour des raisons d'hygiène et d'assainissement, alors que pour lui, ces formes de logements, et la gestion des déchets associée, sont moins polluants que des habitats plus classiques de type pavillon moderne.

Aujourd'hui, les phytos expérimentales et auto-construites ont de fait disparu, et on n'installe plus sur le plateau de Millevaches que des phyto agréées.

Parmi les autres « innovations locales » (mais peut-être que ça se fait ailleurs et que ce n'est pas si novateur que ça), on peut citer deux expériences collectives : l'assainissement privé commun et l'organisation mutualisée des vidanges. J'en dis quelques mots car cela peut être inspirant.

Laurent : *« A Souillères, un hameau, ils ont fait un assainissement mutualisé entre privés. C'est intéressant quand on a des parcelles trop petites, qu'on veut que ça coûte moins cher... Mais il faut une dynamique de village forte. Nous on a accompagné ce projet, et puis ensuite il faut bien formaliser qui va s'occuper de quoi. C'est l'équivalent d'un syndicat. A partir de cette expérience, on a ensuite fait un guide de l'assainissement regroupé. »*

Le service avait aussi proposé d'être porteur d'opérations de vidanges groupées, afin que le prestataire ne se déplace pas pour une seule maison. Les habitants inscrivaient leur demande auprès du SPANC (ou de la commune, j'ai un doute), qui se chargeait, quand on atteignait un petit noyau significatif, d'organiser avec le prestataire une « tournée » à un moment adéquat.

Laurent insiste en conclusion pour dire qu'il ne s'est jamais donné pour « mission » d'étendre l'assainissement alternatif (phyto ou toilettes sèches).

Laurent : *« Le SPANC ne doit pas faire de prosélytisme, c'est pas son rôle. Nous, techniciens, c'est hors de question qu'on prenne le pouvoir là-dessus. Il faudrait une politique pour ça, des élus. »*

Il essaie donc de donner une information la plus impartiale possible, en ne taisant ni les dommages écologiques des fosses toutes eaux généralement « oubliées » et mal entretenues, ni l'investissement nécessaire pour entretenir une phyto épuration, et les potentiels désagréments en lien.

« Je veux d'abord faire réfléchir les gens à leur assainissement. Je cache que pour moi la meilleure solution, écologique, c'est la phyto... Mais la phyto, j'explique : y'a l'odeur, même si c'est à l'air libre...on voit... C'est bien une manière de prendre en charge son caca. Voilà. (...) Et je dis aussi que le problème aussi des fosses toutes eaux, c'est que personne ne les vidange aussi régulièrement qu'il faudrait. C'est aussi le rôle du SPANC de rappeler tout ça, si tu vidanges pas ta fosse régulièrement le système d'épuration meurt très vite. »

Il ajoute à mon intention : « *Et en même temps si tout le monde faisait ses vidanges, ce serait ingérable ! Tous ces camions porteurs de merde, et puis les STEP ne sont pas prévues pour accueillir tout ça.* »

A son sens, la communauté de commune pourrait avoir une politique plus volontariste en la matière : « *il pourrait y avoir une vraie politique de subvention des composteurs, des seaux en inox. Et pour le moment, la com'com a beaucoup d'élus conservateurs... sur les toilettes sèches, on n'en est pas là.* »

A court terme, pour faire progresser les choses, il aimerait néanmoins mettre à jour le règlement du SPANC.

Laurent : « *...et j'aimerais bien communiquer sur ce que c'est un bon compostage d'assainissement, le mettre dans ce document. Et aussi que la cuve étanche dont on parle, c'est le seau des toilettes, pas le composteur extérieur. Et puis mettre une définition claire de ce que sont les toilettes sèches, pour encourager, qui montre que c'est pas la cabane au fond du jardin ! Y'a plusieurs systèmes, et maintenant on sait qu'on ajoute des matières pour que ce soit bien équilibré, que ça sente pas...* »

Aujourd'hui, depuis la fusion des communautés de communes, il est officiellement technicien de rivière, mais il a été décidé que « *les anciens du SPANC de Gentioux récupèrent toute la partie administrative de VEOLIA, qui est maintenant le prestataire en charge du SPANC* » (pour le territoire élargi en raison de la fusion). Ainsi, Laurent s'occupe de la facturation des contrôles, des réclamations des usagers... et apprécie de continuer, par ce biais, à jouer un rôle de diagnostic et de conseil : « *les gens qui se plaignent, c'est ceux qui s'intéressent, et qui t'amènent à chercher des solutions...* ». C'est une sorte de « médiation non officielle », un peu sur le modèle du poste de médiateur qu'ils avaient institutionnalisé à la com'com du plateau de Gentioux.

Cela lui donne aussi l'occasion d'accompagner des demandes d'habitants, comme celle de Lisa qui voudrait qu'un composteur collectif soit installé et pris en charge par la commune de Gentioux, pour ses résidus de toilettes sèches (cf. plus haut). Marion est aussi un support d'expertise, ils réfléchissent tous ensemble (avec Laurent) à des scénarios réalistes et pratiques pour mettre en œuvre cette idée et la proposer au conseil municipal.

Il se réjouit enfin que les représentations évoluent, notamment dans les milieux institutionnels : « *les rencontres de l'ANC, ça s'appelle maintenant les rencontres de l'eau à la source : waaaah !! J'y vois vraiment une évolution. Et maintenant t'as aussi des présentations sur l'usage de l'urine comme engrais, transformé en granules... je me dis, ça y est le monde est en train de changer, on est prêt !* » (rires) « *tu dois aussi connaître la Fumainerie, j'ai vu leur présentation, oh la la transporter ça en vélo ! (...) oui j'hallucine de tout ça, en 10 ans.* »

Il suit aussi avec enthousiasme les dispositifs épuratoires de plus en plus simples installés par certains : « *maintenant, à la place des bacs à graisse, certains font juste des tranchées à ciel ouvert avec des broyats de bois, ça pourrait... et puis après tu le changes. C'est méga rustique, mais si ça marche, c'est génial ! C'est ce que je cherche maintenant, de la rusticité et du renouvelable, et boucler le cycle. Si des bacs avec des plantes c'est pas nécessaire, bah... n'en mettons pas.* »

Quelques éléments de synthèse

En conclusion, les profils de ces trois acteurs ainsi que leurs activités respectives font bien apparaître la « dynamique d'innovation locale » en matière d'habitat écologique, et plus particulièrement d'assainissement alternatif.

Ces trois professionnels, positionnés à des endroits différents, partagent une culture commune, faite de collaborations régulières, formations réciproques (Vincent a formé Laurent sur son poste de technicien rivière quand il était au PNR de Millevaches en charge des questions d'eau et de paysage, Marion éclaire régulièrement Vincent sur les dispositifs de TS et d'épuration...)

On retrouve dans leur discours une philosophie identique : informer, encourager avec pragmatisme une pluralité de systèmes, proposés en fonction du profil des gens et du niveau de contraintes qu'ils sont prêts à assumer. La priorité est d'éviter absolument les contre-références, d'où cette approche au cas par cas. Le rôle du temps est aussi non-négligeable : ces acteurs (mais c'est aussi le cas de la maire de Faux qui vit ici depuis 40 ans, et en est à son 3^{ème} mandat) habitent le territoire et y travaillent depuis 15 à 20 ans, ce qui permet cette interconnaissance, le développement de projets et d'expérimentations. La durée est incontournable pour créer un espace de « référence locale ».

C'est ce que note Anaïs, chargée de mission « Assainissement et habitat écologique » pour l'écocentre Pierre et terre, installé dans le Gers, et qui promeut depuis 1997 tout un ensemble d'alternatives écocitoyennes en matière d'habitat, d'assainissement, de consommation, d'alimentation...

Anaïs : « *Le fait qu'on soit implanté ici depuis très longtemps, on a quand même des gens qui sont des anciens élus, des anciens médecins... qui sont en toilettes sèches ! A force d'en côtoyer, ils ont été sensibilisés et convaincus. Et on a tout un réseau d'artisans, d'archis dans l'auto-construction, qui passent en toilettes sèches. Il y a aussi une certaine crédibilité sur ce qu'on peut préconiser... Et puis certains veulent être cohérents, comme l'artisan dans l'éco-construction* ».

On voit ainsi que dans certains espaces, voire îlots (certes confidentiels), c'est comme si la norme changeait de camp... petit à petit.

Catherine : « *quand je suis arrivée, dans les années 80, c'était un peu la honte d'être sur ce territoire (le plateau) avec encore tous ces WC au fond du jardin, dehors, secs !... Et il y a eu un gros mouvement de « on va devenir civilisé... » Et quand t'y penses, moi ça me gêne beaucoup de penser à toute cette eau potable. (...) et là où je suis pas cohérente, c'est que je n'ai pas pris moi le temps de changer notre système. Mais peut-être qu'à la retraite on aura des WC secs ! (...)* ».

La remarque de Catherine invite à penser que, si le « combat » pour l'assainissement écologique était loin d'être au premier plan dans les années 80 pour cette première vague de néo-ruraux, il semble bien plus évident pour les nouveaux arrivants.

On peut faire l'hypothèse qu'il y a 30 ans, les priorités de Catherine et ses camarades se sont portées ailleurs. Elle fait partie des couples pionniers qui ont monté la scierie auto-gérée « Ambiance bois » (qui compte aujourd'hui 20 salariés). Ils ont également acheté et rénové un immeuble du bourg appelé « Guise » en référence au phalanstère, dans lequel ils ont vécu en

collectif pendant près de 25 ans avec d'autres couples et leurs enfants. Aujourd'hui, le modèle se perpétue avec d'autres habitants, les repas sont pris en commun le midi, toute une partie de l'immeuble est dédié aux espaces communs, même si chacun a son appartement. Cela pour dire : il semble qu'à l'époque la pollution de l'eau ait été un relatif impensé, elle le dit elle-même (les pionniers de Guise, qui ont depuis quitté la maison collective, n'ont d'ailleurs pas de toilettes sèches chez eux, à l'exception d'un couple) alors qu'ils étaient alternatifs sur bien d'autres aspects, en premier lieu le travail et l'alimentation. Tandis que pour la nouvelle vague des néos, particulièrement conscients de la vulnérabilité de la nature et soucieux de renouer avec une certaine « matérialité » des éléments (en somme : faire face à sa merde et ses déchets), cela semble faire partie du « package » de l'habitat alternatif. Il serait cependant simpliste d'opposer ou différencier trop radicalement les deux générations : elles ont plusieurs horizons de lutte et d'expérimentations en commun. Cependant, on peut faire l'hypothèse que les enjeux environnementaux et le « faire autrement » dans ce domaine occupe une place plus importante qu'il y a 25 ans, et donne lieu à des pratiques plus systématiques (comme avoir des TS, manger bio) que pour les pionniers des années 80, bien que le point de convergence majeur reste « construire du commun » et faire collectivement.

Conclusion

En conclusion de cette étude centrée sur les usagers de toilettes sèches en Limousin, c'est-à-dire sur une *pratique écologique alternative développée dans un territoire spécifique*, nous pouvons retenir plusieurs enseignements sur des thèmes assez variés. Les contributions synthétisées ici proposent de reformuler les conclusions majeures disséminées dans le rapport. Elles sont présentées sous la forme de paragraphes thématiques qui mettent en récit ce que l'étude a permis d'apprendre de plus essentiel. Ces développements suggèrent aussi, quand cela semble pertinent, une ouverture sur de nouvelles questions de recherche.

Des systèmes nombreux et variés, choisis au cas par cas avec pragmatisme

La première chose qui interpelle est la **diversité des systèmes** choisis et mis en place, de la toilette rustique à composteur externe auto-construit - qui demande une manutention assez fréquente, au système avec composteur interne acheté sur le marché industriel, en passant par différents systèmes séparatifs, importés clés en main ou bricolés... Cette pluralité de dispositifs répond à la fois aux souhaits formulés par les habitants quand ils projettent leurs toilettes (des expériences préalables de toilettes sèches, dans différents contextes, ont souvent permis de les préciser) et aux contraintes de l'habitat (style de maison, grandeur du jardin, budget disponible pour le projet...). La multiplicité des systèmes révèle aussi un pragmatisme **largement partagé par les usagers et encouragé par les « figures d'expertise locale »** que j'ai pu rencontrer (directrice d'un bureau d'étude installant des phyto-épurations, ancienne technicienne SPANC, Mairie...). Si le fait d'avoir des toilettes sèches se fonde sur un engagement écologique, dans le discours de la totalité des interviewés, c'est tout sauf une pratique sacrificielle consentie pour la « cause » à n'importe quel prix, loin des approches de l'écologie punitive. Cet acte doit être largement **vivable en pratique, et c'est tout le sens de ce pragmatisme** : éviter absolument la tentation de revenir en arrière, c'est-à-dire à la toilette à eau. Dans les faits, cette stratégie semble payante : parmi l'ensemble des usagers interviewés ayant choisi de passer aux toilettes sèches (19 personnes), personne n'est aujourd'hui revenu à la toilette à eau, ni n'a évoqué ce souhait.

Les systèmes sont ajustés dans le temps, au gré des apprentissages et des contraintes du quotidien. Par exemple, quand la famille s'agrandit ou que les habitants vieillissent, certains munissent leur toilette unitaire d'un séparateur pour diminuer la manutention et rendre de nouveau le système compatible avec les possibilités de gestion. On repère ainsi, au fil des années, **une trajectoire des objets**, les usagers étant nombreux à perfectionner leur système, lui faire subir de petites ou grandes évolutions.

Pragmatisme et apprentissage sont des notions tout aussi pertinentes pour qualifier le rapport des usagers à l'étape du compostage. L'étude dégage une tendance massive et intéressante : d'abord relativement impensé, le souci pour le « compost-objet » et le « compost-processus » surgit quand les usagers se trouvent face à cette matière, qu'il va falloir gérer un minimum dans les règles de l'art si on souhaite là encore que la pratique des TS soit viable et pérenne. Dès lors, les personnes montent en compétence sur le sujet, expérimentent (un composteur étanche ou non étanche, ajouter telle ou telle matière carbonée, à telle fréquence...) jusqu'à trouver la recette maison. Le pragmatisme est à nouveau de mise : le compost est alimenté avec ce que l'on trouve, en lien avec les scieries du coin, les corvées de bois, les feuilles mortes ramassées au jardin, la paille disponible... Il faut que ce soit simple, peu coûteux et suffisamment pratique, comme le reste.

Au départ : ne pas souiller l'eau potable... puis chemin faisant : reconnecter avec le cycle du vivant

Il est une autre trajectoire que l'étude a aidé à mettre en évidence, qu'on pourrait définir dans ces termes : l'émergence d'une préoccupation pour *l'aval* ou : « de l'eau au sol ». Ainsi, la découverte du compostage est une étape importante qui donne un surcroît de sens au fait d'avoir des toilettes sèches. Initialement, la plupart des usagers justifient leur démarche en se référant au **slogan « arrêter de chier dans l'eau potable ! »**, dont l'enquête a pu montrer combien il s'est diffusé, étant systématiquement ou presque énoncé par les interviewés. On peut noter à ce sujet qu'il a le mérite d'avoir imposé à la conscience collective le constat d'une gestion absurde... tout en ayant simplifié à outrance les enjeux : éviter de souiller l'eau potable n'est qu'un aspect du problème, et les usagers évoquent assez peu les autres phénomènes en cascade : le dispositif des STEP, le coût et l'énergie de l'assainissement, la pollution diffuse du milieu, les enjeux en lien avec la fertilisation des sols.

Au-delà de cet aspect et pour revenir au raisonnement : ceux qui choisissent d'avoir des toilettes sèches ont donc **très rarement une stratégie de valorisation** des urines et matières fécales en amont. Pour le dire simplement : personne ne le fait dans le but de fabriquer de l'engrais ou de régénérer le sol. Le point de départ de la démarche est généralement le suivant : rompre, à sa petite échelle et concernant sa pratique individuelle et familiale, avec une gestion absurde et polluante des urines et matières fécales impliquant le gaspillage de milliers de litres d'eau par an, alors qu'il est tout à fait possible de faire autrement, qui plus est en milieu rural.

Cependant, au fur et à mesure que l'on pratique les toilettes sèches et que l'on se retrouve face à cette matière et les mains dedans, une autre dimension écologique apparaît. Les gestionnaires s'ouvrent aux processus physiques et biologiques de dégradation des résidus, découvrent avec émerveillement le travail des lombrics et de la terre, parfois même se passionnent pour cette transformation demeurée jusque-là invisible ou peu conscientisée. L'étude montre bien ce cheminement, au travers du témoignage assez fort des personnes interrogées, qui parlent volontiers d'une **connexion renouvelée au cycle du vivant**. Cela apparaît comme une sorte « d'effet secondaire » inattendu, mais porteur d'un surcroît d'enthousiasme pour la démarche de l'assainissement alternatif dans son ensemble. Surgissent aussi de nouvelles questions, en lien cette fois avec la valorisation et le sol : comment composter dans les règles de l'art au point de pouvoir utiliser cette matière comme engrais pour le potager ? Pourquoi ne pas recueillir l'urine pour l'utiliser comme fertilisant ?... Les usagers qui approfondissent ces réponses trouvent souvent des ressources du côté du maraîchage et de la permaculture, ce qui les conduit à connecter leur pratique des toilettes sèches à des enjeux excédant largement l'économie d'eau potable.

Le milieu rural : un contexte favorisant l'assainissement alternatif

Le milieu rural est indéniablement un contexte favorisant la vie quotidienne avec une toilette sèche. D'une part, les zones rurales sont inégalement raccordées au réseau. Dans de nombreux espaces, il n'y a pas d'assainissement collectif, la question se pose alors du type d'assainissement à mettre en place, loin de l'automatisme de la connexion aux réseaux fléché par la réglementation quand ces derniers sont déjà là. C'est une donnée non négligeable, car il faut alors se renseigner et choisir, en arbitrant entre différents critères : efficacité, coût, vertu écologique.

Parmi les interviewés, nombreux sont les nouveaux propriétaires qui ont dû se positionner à ce sujet. La totalité d'entre eux a choisi la phyto-épuration associée à des toilettes sèches (même si, dans de nombreux cas, on est face à des systèmes mixtes : une toilette à eau est conservée dans l'habitation pour les invités, les cas exceptionnels comme la maladie, ou en prévision des vieux jours). Le choix de la phyto repose sur une volonté de préserver l'environnement (on sait aujourd'hui que les fosses toutes eaux, notamment parce qu'elles sont souvent oubliées et mal entretenues, sont de fait peu efficaces en termes de décantation / épuration) mais aussi sur un **argument économique** bien mis en avant par l'étude. En effet, l'assainissement n'est souvent pas pensé en amont : remettre un système aux normes quand on achète une maison, projeter une solution dans un projet de construction sont des coûts vécus comme « tombant dessus », un passage obligé auquel les propriétaires n'ont pas envie de consacrer un gros budget. **La phyto-épuration semble alors une option plutôt avantageuse**, puisque, associée à des toilettes sèches, elle peut faire l'objet d'un dimensionnement assez modeste. Sur le plateau de Millevaches, le bureau d'études qui installe la plupart des phyto-épurations divise les flux de pollution à prendre en charge par 2 à 3 en cas d'usage de TS. Dès lors, la facture diminue de manière significative. Les propriétaires insistent sur ce point, que l'on peut voir comme un argument supplémentaire, en plus des motivations écologiques, au fait de s'équiper en toilettes sèches. On peut faire l'hypothèse qu'il encourage les indécis ou les « simplement intéressés » à sauter le pas – quelques témoignages au sein de l'échantillon interrogé vont dans ce sens.

Au-delà de cette invitation à penser et mettre en œuvre des formes d'assainissement non collectif, le milieu rural rend la pratique des toilettes sèches bien plus simple qu'en ville en raison d'un facteur déterminant : **l'accès immédiat à un extérieur**. Il semblait assez évident que l'existence d'un espace vert attenant résolvait le problème central, qui est **stocker et composter la matière excrétée** quotidiennement. Mais l'enquête éclaire une autre condition assez essentielle en pratique : **la possibilité d'uriner dehors** (fait quasi-systématique chez les hommes) permet de soulager le système en réduisant considérablement la manutention, l'entretien, et le problème des odeurs d'urine. Nombreux sont ceux qui s'astreignent à cette discipline (même si « pisser dehors » est aussi pour beaucoup un plaisir) et tiennent à ce que cette consigne soit respectée par les individus de sexe masculin qui vivent à la maison ou sont de passage régulièrement. Cet ajustement permet de rendre la pratique des toilettes sèches d'autant plus vivable au quotidien, toujours dans une optique « d'idéalisme pragmatique »¹⁵, c'est-à-dire d'engagement largement soutenable sur le temps long, loin de l'écologie sacrificielle.

Sur le plateau de Millevaches : une dynamique des usagers, prise dans un « habiter autrement »

L'enquête montre clairement que, sur le plateau de Millevaches, le fait de s'équiper de toilettes sèches et de promouvoir leur installation dans différents contextes est une **dynamique des habitants**, davantage que le fait d'une politique locale volontariste et institutionnalisée (par une municipalité très écolo par exemple). Cependant, les usagers trouvent clairement du soutien, des conseils et de l'expertise auprès d'acteurs locaux - maires, bureaux d'études, associations..., qui permettent à leurs initiatives d'aboutir.

Le fait que l'équipement de toilettes sèches soit une initiative des premiers concernés rejoint deux expériences déjà bien documentées dans le cadre d'OCAPI. On peut citer l'habitat participatif « Au Clair de Quartier » à Grenoble, et le projet bordelais de « La Fumainerie »,

15 Pour mémoire, ce concept est forgé par Aurélie Joveniaux et Bernard de Gouvello, à l'occasion du terrain « Au Clair de Quartier ».

qui prévoit que des habitats de l'hyper centre soient équipés en TS et la gestion des matières organisée collectivement, selon des scénarios encore à l'étude. Il est intéressant de souligner que les expérimentations qui aboutissent aujourd'hui, ici et là, **sont le fruit d'un processus *bottum up* porté par les habitants eux-mêmes**. On retrouve ainsi dans les discours recueillis sur les différents terrains de nombreux points communs : une prise de conscience à l'égard d'un système de gestion des matières fécales appréhendé comme absurde et peu durable, le souhait d'une action concrète répondant à un engagement environnemental pragmatique, le plaisir associé à la découverte du compost et une certaine reconnexion avec le « cycle du vivant ».

A Bordeaux et Grenoble, tout comme sur le Plateau, s'équiper de toilettes sèches s'inscrit dans une volonté de « faire autrement » plus globale, qui touche d'autres pratiques en lien avec se loger, consommer, se déplacer, travailler... Les lieux où les toilettes sèches se développent spontanément sont aussi des espaces de réflexion sur l'habitat (ou l'habiter) en général, et les modes de vie plus largement.

C'est particulièrement vrai et manifeste sur la montagne Limousine. Ainsi, et en dépit de potentiels biais de recrutement des interviewés mentionnés dans le cours de ce rapport, il est notable que l'essentiel, si ce n'est la totalité, des usagers de toilettes sèches, appartient au groupe des nouveaux habitants, c'est à dire des non-natifs du Limousin parfois fraîchement arrivés. Ces derniers sont aussi souvent qualifiés de néo-ruraux, aussi bien par la littérature sociologique que par les autochtones. Pour rappel, ce concept désigne une population plutôt jeune, assez diplômée, en quête de modes de vie alternatifs au sens large, de nature et d'ambition aujourd'hui très divers, et désireux de « faire en commun ». Ces habitants sont souvent à l'initiative de projets collectifs, qu'il est plus facile de mettre en œuvre dans des zones rurales relativement isolées, où le coût de la vie est moindre ; et où l'on trouve aussi, depuis quelques décennies, des dynamiques de renouvellement préexistantes auxquelles se greffer.

Dans un tel contexte, et sur des périmètres réduits qualifiés par certains géographes de « *hauts lieux des alternatives* » (Nassima, 2021), les toilettes sèches tendent à devenir la norme pour les nouveaux résidents (cf. éco-quartier de Faux la montagne). Bien que les habitants soient souvent, par ailleurs, engagés dans une multitude de luttes sociales et politiques (mobilisant un répertoire d'actions plus ou moins collectif, à des échelles supra-locales) **la pratique des toilettes sèches s'apparente plutôt à un activisme écologique modeste**. Elle est tendanciellement vécue comme un acte individuel qui met en cohérence avec ses propres valeurs et permet d'habiter son bout de parcelle en « faisant les choses bien ».

Cet ensemble de constats suggère d'intéressantes pistes de recherche, ouvrant en particulier deux axes de réflexion.

Premièrement, l'enquête a posé quelques jalons permettant d'appréhender les toilettes sèches comme *élément parmi d'autres* de ce « quiet activism » (Pottigner, 2016) au regard des normes dominantes de la société. Ça n'était pourtant pas une des portes d'entrée de l'étude : l'objet principal de l'enquête est *l'usage des toilettes sèches* en tant que pratique. J'ai de fait abordé le sujet par les systèmes (choix, dispositif) et l'organisation afférente. La focale est ainsi mise davantage sur *l'usage que l'usager*, via le vécu des premiers concernés. C'est un constat qui apparaît plus clairement à la lecture des données et résultats, bien que les profils des acteurs apparaissent en arrière-plan via une multitudes d'indices et d'éléments.

Mieux caractériser les usagers, leur trajectoire et leurs styles de vie via une enquête dédiée et des indicateurs rigoureusement construits semblerait intéressant. Notamment pour répondre aux

questions suivantes : *qui sont exactement ces personnes ?* (trajectoires résidentielles précises, mobilité sociale, expériences fondatrices, réseaux...). Mais aussi : *l'usage des toilettes sèches sur le temps long est-il favorisé, ou rendu possible, par un ensemble de réaménagements de la vie quotidienne*, consécutive à une façon de repenser les modes de vie ? (par exemple : travail salarié à temps partiel, emploi du temps flexible, partage spécifique des tâches domestiques, temps dévolu au bricolage...). Par-delà le rôle des valeurs, un ensemble de « possibilités matérielles » en lien avec le renouveau des styles de vie pourraient être objectivées, mettant en avant des gains mais aussi des coûts : renoncements, ajustements, consentements implicites, pertes symboliques ou effectives (de liberté, de reconnaissance sociale, de confort pratique, d'argent).

Deuxièmement, on peut postuler qu'une dynamique initiée par les premiers concernés tend à sécuriser l'usage des toilettes sèches dans le temps. L'enquête montre bien que les usagers font face à des problèmes mais se donnent les moyens de les surmonter, s'accrochent pour pérenniser la pratique, autrement dit : font en sorte que « ça marche ».

Dans le cas où le dispositif est davantage subi, et même si cela ne concerne que deux couples dans le groupe enquêté, on observe que cela se passe plutôt moins bien... Une information tend à confirmer cette moindre adhésion : les deux familles passées par le « logement passerelle » de Faux la Montagne (équipé de toilettes sèches séparatives) sont aujourd'hui chacune propriétaire d'une maison. Il s'agit de logements déjà existants qu'elles rénovent, l'une en centre bourg et l'autre dans un petit hameau, et aucune d'elles n'est passée aux toilettes sèches. Certes, peut-être que si elles s'étaient lancées dans une construction neuve, elles auraient fait autrement, réfléchi à un assainissement alternatif... alors qu'elles avaient là, déjà, deux systèmes classiques fonctionnels. Mais on peut à tout le moins remarquer que leur expérience au logement passerelle, pourtant sur plusieurs années, n'a pas conduit à une *conversion* vers les toilettes sèches, bien qu'elles s'en soient accommodées le temps où elles les ont pratiquées. D'où la question suivante : comment cela se passe-t-il quand il n'y a pas de volonté préexistante d'expérimenter ce dispositif, quand la proposition vient « d'en haut » (bailleur, promoteur) ? Le consentement ou l'assentiment suffisent-ils pour jouer le jeu ? Ces configurations vont-elles susciter des vocations ? Ou au contraire, faire naître des problèmes trop vite perçus comme insurmontables ? Comment les habitants de ces logements (on peut penser au quartier Saint-Vincent-de-Paul à Paris, qui va être suivi par les équipes d'OCAPI) vont-ils donner sens à cette pratique chemin faisant ? Comment la motivation et l'adhésion peuvent-elles se construire non en amont, mais *dans l'expérience*, face au réel de la proposition ? C'est un tout autre chemin « vers la toilette sèche » qu'il sera intéressant de documenter et d'analyser, puis de confronter aux résultats de cette étude.

Une politisation restreinte de l'assainissement et des problèmes d'eau ?

Il semble pertinent, en ouverture, de revenir sur la « politisation » de ce geste, telle que donnée à voir par l'enquête qualitative et verbalisée dans les entretiens. On trouve de fait peu de discours prosélyte invitant ses voisins à passer aux toilettes sèches, ni de mobilisation plus globale pour un assainissement mieux pensé sur le territoire. Par exemple : on ne trouve pas trace de mobilisation pour la réforme de plusieurs stations d'épuration locales, dont il est de notoriété publique qu'elles dysfonctionnent largement. Comment expliquer ce constat ? Ces sujets paraissent-ils trop complexes, techniques, demandant trop de moyens ? Préfère-t-on sur ce sujet s'investir humblement et individuellement, *via* une action concrète dont les résultats (une eau potable non souillée et l'obtention d'un compost) sont immédiatement visibles et

gratifiants ? La question surgit à la fin de cette enquête et reste ouverte. On peut néanmoins faire l'hypothèse que deux phénomènes se conjuguent. D'une part, l'étude a en partie montré que, bien que l'eau soit omniprésente dans le paysage (multiples sources et cours d'eau, lacs, tourbières, milieux humides, forte pluviométrie), les phénomènes hydrographiques sous-jacents et les menaces pour le milieu demeurent largement invisibles pour les riverains. D'autre part, on peut postuler qu'ici comme ailleurs, la gestion de l'eau reste une « boîte noire » assez peu accessible et compréhensible, notamment pour ce qui est du parcours de l'eau, du cycle épuratoire, des différents acteurs en charge de la gestion de l'eau et de leur rôle. Le déficit d'informations en la matière et l'éloignement des habitants de ces politiques locales est amplement documentée par les sciences humaines et sociales (Rioust, 2012), qui constatent en conséquence les difficultés récurrentes à politiser ce sujet (Bedu, 2011).

Le plateau de Millevaches n'échapperait pas à cette dynamique, en dépit d'une culture de la démocratie locale plus forte qu'ailleurs. C'est le constat que fait le « Syndicat de la Montagne limousine », qui compte bien réduire cet écart en donnant suite à « La fête du bassin versant de la Vienne » qui s'est tenue en juin 2021 (cf. partie IV). Les habitants à la manœuvre ambitionnent de créer une « culture populaire de l'eau », pour ne pas restreindre cet enjeu au seul domaine de l'expertise technique et permettre une réappropriation de ce sujet au cœur du vivre ensemble. Les formes d'assainissement en milieu rural, plus particulièrement dans l'environnement spécifique du plateau, et le développement conjoint des toilettes sèches font partie des sujets de préoccupation. Suivre cette initiative permettrait de continuer à documenter les modalités concrètes de politisation de ces pratiques, en lien avec des formes de problématisation plus larges (eau, sol, agriculture...) et des expérimentations pratiques auxquelles elles vont certainement continuer à donner lieu.

BIBLIOGRAPHIE

- Bedu, Clémence (2011). « *Quand une citadelle technique se (sou)met à l'épreuve de l'impératif délibératif* ». *Récit et analyse pragmatique d'une procédure de type " mini public " dans le domaine de l'eau potable*. » Thèse de doctorat, Sciences de l'Homme et Société. UNISTRA.
- Garnier, Pascale, et Christiane Gilon (2017). « *Corps et culture matérielle : mises à l'épreuve dans les toilettes scolaires* », *Corps*, vol. 15, no. 1.
- Grassi, Valentina (2005). « *Sociologie compréhensive et phénoménologie sociale* », Introduction à la sociologie de l'imaginaire. Une compréhension de la vie quotidienne. Érès.
- Hakimi-Pradels, Nassima (2021). « *La fabrique des hauts-lieux des alternatives sociales et écologiques dans les marges rurales françaises : le cas de la montagne limousine* », *Belgeo* [En ligne], 2 | 2021.
- Joveniaux Aurélie, De Gouvello Bernard, Legrand Marine (2021). « L'émergence d'un commun en matière d'assainissement urbain : les toilettes sèches séparatives en habitat participatif », *Flux*, 2021/2-3 (N° 124-125), p. 27-40.
- Mège, Arnaud (2017). « *Faire autrement. Tensions entre idéaux et contraintes pratiques de militants pour la décroissance* », *Terrains & travaux*, vol. 31, no. 2.
- Mercier Claude, Simona Giovanni (1983). « *Le néo-ruralisme : Nouvelles approches pour un phénomène nouveau* », *Revue de géographie alpine*, tome 71, no. 3.
- Milliet, Jacqueline (2015). « *Le lombricomposteur d'appartement, les déchets et la terre urbaine* », *Revue d'ethnoécologie* [Online], 8.
- Philippot Véronique, Glatron, Sandrine (2018). « *Le compostage collectif urbain à l'épreuve de ses interdits* », *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement* [Online], Volume 18 numéro 2.
- Pottinger, Laura (2017), « *Planting the seeds of a quiet activism* », *Area*, 49, 2.
- Pruvost, Geneviève (2018). « *Modes de vie alternatifs et engagement* », Bertrand Badie éd., *En quête d'alternatives. L'état du monde 2018*. La Découverte.
- Richard Frédéric, Dellier Julien, Tommasi Greta (2014). « *Migration, environnement et gentrification rurale en Montagne limousine* », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine* [Online], 102-3.
- Rioust, Emilie (2012). *Gouverner l'incertain : adaptation, résilience et évolutions dans la gestion du risque d'inondation urbaine. Le cas des services d'assainissement de la Seine-Saint-Denis et du Val-de-Marne face au changement climatique*. Thèse de doctorat, Laboratoire Eau Environnement et Systèmes Urbains (LEESU), ENPC, Université Paris-Est.

Roullier, Clotilde (2011). « *Le monde rural : quelques données de cadrage, Informations sociales* », vol. 2, n°16.

Rouvière, Catherine (2016). « *Migrations utopiques et révolutions silencieuses néorurales depuis les années 1960* », Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique [En ligne], 133.

Rouvière, Catherine (2015). « *Retourner à la terre. L'utopie néo-rurale en Ardèche depuis les années 1960* ». Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Tommasi, Greta (2018). « *La gentrification rurale, un regard critique sur les évolutions des campagnes françaises* ». Géoconfluences.

Tommasi Greta, Richard Frédéric, Saumon Gabrielle (2017). « *Introduction – Le capital environnemental pour penser les dynamiques socio-environnementales des espaces emblématiques* ». Norois, 243 | 2017, 7-15.

